DERNIÈRES PUBLICATIONS, DANS LA MÊME COLLECTION

	Vol.
AICARD (JEAN), *de l'Acad. française*	
Gaspard de Besse, roman (6e mille). .	1
Le fameux chevalier Gaspard de Besse, roman (6e mille).	1
AJALBERT (JEAN), *de l'Acad. Goncourt*	
Dix années à Malmaison (1907-1917) (3e mille)	1
ALANIC (MATHILDE)	
Nicole mariée, roman (6e mille) . . .	1
BACHELIN (HENRI)	
Le petit, roman (3e mille).	1
BARBUSSE (HENRI)	
Paroles d'un combattant (30e m.) .	1
Clarté, roman (90e mille).	1
Le Feu, roman (300e mille).	1
BINET-VALMER	
Le plaisir, roman (12e mille)	1
BOURCIER (EMMANUEL)	
Jeanne, roman (3e mille)	1
BOUTET (FRÉDÉRIC)	
Par-dessus le mur (3e mille)	1
Lucie, Jean et Jo, roman (4e mille) .	1
CHÉRAU (GASTON)	
Champi-Tortu, roman (13e mille). . .	2
COLETTE (COLETTE WILLY)	
L'entrave, roman (25e mille)	1
CORDAY (MICHEL)	
Les révélées, roman (21e mille). . . .	1
CROISSET (FRANCIS DE)	
Théâtre I et II	2
DAUDET (LÉON), *de l'Acad. Goncourt*	
Dans la lumière, roman (15e mille). .	1
DAUTRIN (ÉLIE)	
L'absent, roman (10e mille).	1
DONNAY (MAURICE), *de l'Acad. française*	
Dialogues d'hier (4e mille)	1
DUVERNOIS (HENRI)	
Crapotte, roman (3e mille)	1
Edgar, roman (5e mille)	1
FABRE (ÉMILE)	
Théâtre I.	1
FARRÈRE (CLAUDE)	
La dernière déesse, roman (30e mille)	1
La maison des hommes vivants, roman (30e mille).	1
FISCHER (MAX ET ALEX)	
L'amant de la petite Dubois, roman (31e mille)	1
Pour les amants, pour les époux, pour tout le monde. Illustré par L. Métivet (11e mille)	1
FLAMMARION (CAMILLE)	
La Mort et son mystère. I. Avant la Mort (20e mille).	1
FOLEY (CHARLES)	
Pernette en escapade, roman (8e m.)	1
Fleur d'ombre, roman (9e mille) . . .	1
FONCK (RENÉ), *Capitaine pilote aviateur.*	
Mes Combats. Préface du Maréchal Foch (13e mille).	1
FOUCAULT (ANDRÉ)	
Les grimaces de la gloire (4e mille).	1
FRAPPA (JEAN-JOSÉ)	
A Salonique, sous l'œil des Dieux! roman (37e mille).	1

	Vol.
FRAPIÉ (LÉON)	
Nouveaux contes de la Maternelle (4e mille)	1
GARNIER (NOËL)	
Le don de ma Mère, poèmes. Préface de Henri Barbusse	1
GENEVOIX (MAURICE)	
Jeanne Robelin, roman (4e mille) . .	1
GÉNIAUX (CHARLES)	
Mes voisins de campagne (3e mille).	1
HERMANT (ABEL)	
La vie à Paris (Dernière année de la guerre : 1918), 3 mille	1
HIRSCH (CHARLES-HENRY)	
La chèvre aux pieds d'or, roman (4e m.).	1
LATZKO (ANDRÉAS)	
Les hommes en guerre, traduit de l'allemand par Magdeleine Marx (5e m.).	1
MACHARD (ALFRED)	
Les cent gosses (4e mille).	1
MACHARD (RAYMONDE)	
Tu enfanteras..., roman (6e mille). .	1
MARGUERITTE (PAUL), *de l'Acad. Goncourt*	
Gens qui passent (8e mille)	1
Jouir, roman (65e mille)	2
MARGUERITTE (VICTOR)	
Au bord du gouffre (Août-Septembre 1914) (35e mille)	1
MARX (MAGDELEINE)	
Femme (13e mille).	1
MILLE (PIERRE)	
La nuit d'amour sur la montagne (5e m.)	1
MIRBEAU (OCTAVE), *de l'Acad. Goncourt*	
Chez l'illustre écrivain (10e mille). .	1
MONTFORT (EUGÈNE)	
Un cœur vierge, roman (8e mille) . .	1
PAILLOT (FORTUNÉ)	
Les trois maîtresses de M. de Frivolac, roman (3e mille)	1
PRÉVOST (MARCEL), *de l'Acad. française*	
D'un poste de commandement (12e m.)	1
REBOUX (PAUL)	
Romulus Coucou, roman nègre (8e m.)	1
RÉVAL (G.)	
L'Infante à la rose, roman (5e mille).	1
RICHEPIN (JEAN), *de l'Acad. française*	
L'âme américaine (4e mille).	1
ROBERT (LOUIS DE)	
Réussir, roman (5e mille).	1
ROSNY AINÉ (J.-H.), *de l'Acad. Goncourt*	
L'amoureuse aventure, roman (5e m.)	1
L'appel du bonheur, roman (6e mille)	1
ROSTAND (MAURICE)	
Le cercueil de cristal, roman (10e m.)	1
SARRAIL (GÉNÉRAL)	
Mon commandement en Orient (1916-1918) (15e mille)	1
TIMMORY (GABRIEL)	
Monsieur Pédicule.	1
VANDÉREM (FERNAND)	
Le miroir des lettres (3e mille) . . .	1
VIGNES-ROUGES (JEAN DES)	
Sous le brassard d'État-Major, roman (3e mille).	1

2222.— Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 7-20.

Pierre
MILLE

La nuit d'amour sur la montagne

Papier
de Hollande
PRIX
35 francs

LIBRAIRIE
ERNEST
FLAMMARION

PIERRE MILLE

La nuit d'amour sur la montagne

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

Pierre
MILLE

La nuit d'amour sur la montagne

Papier
de Hollande
PRIX
35 francs

LIBRAIRIE
ERNEST
FLAMMARION

La nuit d'amour sur la montagne

Il a été tiré de de cet ouvrage
cent soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

EXEMPLAIRE N°

PIERRE MILLE

La nuit d'amour sur la montagne

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1920
by Ernest Flammarion.

LA NUIT D'AMOUR
SUR LA MONTAGNE

A quelques kilomètres de Salins, le différentiel de l'auto s'était brisé : c'est une panne qui ressemble au péché contre le Saint-Esprit, le seul, d'après les théologiens, qui ne puisse être pardonné, la panne radicale et irrémédiable. Maulnois et d'Aygurande avaient dû gagner la ville à pied, tandis que le chauffeur partait à la recherche des bœufs ou des chevaux qui traîneraient la voiture infirme jusqu'à la fosse du réparateur; et maintenant ils fumaient un cigare, en plein air, enveloppés dans leurs chaudes pelisses de poil fauve, devant la porte de l'hôtel des Messageries. Le silence était si grand qu'on entendait mugir, de la place, les eaux de la Furieuse ; et de toutes parts les vieux forts, le

mont Poupet, l'église Saint-Anatoile, fermaient le ciel. Les maisons du haut quartier, en amphithéâtre, avaient gardé la mine espagnole ; des cloches de couvent tintaient. On respirait cet air de gravité triste des cités dont beaucoup d'habitants vivent encore comme on vivait il y a des siècles, songeant à faire une bonne fin, dans l'attente de l'éternité. Ah! oui, on était loin de Paris, très loin, à croire qu'il n'existait plus au monde que ces demeures grises et impénétrables.

Au loin, descendant les pentes de Saint-Anatoile, une femme parut, couverte, sans être habillée, d'un de ces costumes provinciaux qui n'ont même pas l'austère étrangeté par laquelle l'uniforme de la plupart des communautés religieuses attire et retient les yeux. Il n'y a pas de véritable humilité à porter le froc candide et somptueux des dominicaines, ni la cornette digne et si simple des sœurs de Vincent de Paul : une pieuse coquetterie y peut encore trouver son compte. Mais les affiliées du tiers ordre de Saint-François doivent être vêtues comme des veuves de situation modeste, en retard de deux ou trois ans sur la mode ; une nuance très perceptible de ridicule s'attache à leurs corsages, à leurs

jupes, à leurs chapeaux mesquins, éternellement noirs. D'une femme qui a fait ce cruel sacrifice, on peut être sûr qu'elle a vraiment dit adieu au monde et que rien n'existe plus, à ses yeux, que son salut. Et pourtant, pourtant! La démarche de celle-là, l'espèce d'élasticité harmonieuse de tous ses mouvements, la façon même dont le cou posait sur des épaules rondes, dont les cheveux blonds, qui réveillaient le soleil pâle, semblaient comme insultés par leur coiffure disgracieuse, tout montrait qu'elle était encore très belle. Elle se rapprocha, un livre de messe à la main.

— Mme de Scénans! fit Maulnois, stupéfait.

Et il allait la saluer, quand d'Aygurande lui mit la main sur l'épaule.

— Imbécile! fit-il à voix basse. Est-ce que tu crois qu'elle tient à être reconnue?

Il l'entraîna dans le petit hall de l'hôtel.

— Mais comment est-elle ici? demanda Maulnois, suffoqué. Et dans cette toilette, et sortant de l'église pour aller à une retraite, il n'y a pas de doute, car nous sommes en carême. Elle, la belle Scénans, la maîtresse d'Equevilly; Mme de Scénans, le plus parfait, le plus pur, le plus resplendissant scandale du faubourg!

— Tu sais où il est, d'Equevilly? interrogea d'Aygurande.

— Tiens, c'est vrai, dit Maulnois, il a quitté Paris. Il s'est fait attacher à la mission Linois d'Assy, au Maroc. Est-ce qu'il l'aurait quittée, par hasard? Il aurait eu tort. Quelle femme! Vénus tout entière : il y avait eu des gens avant d'Equevilly pour le savoir. Et une voix! Son sexe qui chantait. Tu te rappelles? Et la voilà ici! S'il y a un secret, dis-le-moi.

— Il n'y a pas de secret, répliqua d'Aygurande. D'Equevilly n'a rien dit à ceux qui ne le connaissaient que pour le rencontrer au cercle. Mais ce n'est pas qu'il voulût rien cacher, c'est que ça ne se fait pas. Voilà même un des traits les plus curieux de nos mœurs : un homme a une amie que tout le monde nomme, on les invite ensemble à dîner jusqu'au mois de juin, à la campagne, ou à la mer, de juin à octobre. Mais on a pour devoir de paraître ignorer leur liaison, on ne leur en parle pas, on ne doit pas leur en parler. Y a-t-il séparation, rupture, abandon, mort même : on ne dit rien à celui qui reste, et qu'on voit tous les jours. Au fond, ce silence noir ne vient ni d'un sentiment de pitié ni d'un instinct de délicatesse. C'est la sourde

revanche de la morale conventionnelle : cette liaison ne pouvait être supportée qu'à la condition qu'elle fût comme si elle n'était pas. On tâche à savoir la vérité par ceux qui l'ignorent; jamais on n'interroge celui qui sait. Le malheureux le désirerait peut-être; il est si légitime, le besoin de confier sa peine ou sa rancune! Mais il n'aperçoit que des visages polis, neutres, décents, des yeux sans regard, des bouches qui murmurent : « Cher ami » ou : « belle madame » et parlent d'autre chose. C'est à en prendre un douloureux orgueil et songer : « Ils n'ont rien su! Comme nous nous cachions bien! » Mais il y a de quoi aussi se précipiter au confessionnal.

« D'Equevilly n'a pas été au confessionnal parce qu'il ne croit à rien. Tu le connais : il appartient à cette catégorie d'hommes de race, et hautement nés, — ce qui n'est pas tout à fait la même chose, — qui souffrent toute leur vie de n'avoir d'autre perspective ouverte à leurs ambitions qu'une place en serre-file dans un régiment de cavalerie, ou bien un siège au Parlement sur les bancs d'une opposition qui a fini par se mépriser elle-même, à force d'avoir conscience de son inutilité. Tout cela à cause de leur famille, de leurs amis, et parce qu'ils sont du cercle!

Mais ce sont les plus terribles des anarchistes et les plus sincères. Ils n'espèrent rien de mieux que ce qui est, ils ne savent que ce qui est f... le camp, et dans leur âme et conscience ils ne se sentent même pas le droit de le regretter. N'accepter ni Dieu ni maître, tel un pion ou un instituteur révolté, et ne pouvoir l'avouer parce qu'on a trois cent mille livres de rentes, une couronne de comte et deux petites sœurs qu'il faut établir proprement, c'est un supplice infernal! D'Equevilly l'a éprouvé toute sa vie, mais surtout après la fuite de Mme de Scénans. Il ne pouvait pas comme elle tomber dans les bras de la religion, et vous ne l'interrogerez pas. Mes relations avec lui étaient un peu plus étroites; il s'est confié à moi. L'aventure est absurde et pourtant étrangement démoniaque.

« Scénans a été le plus trompé des maris de France, tout le monde le sait; mais l'explication que vous en donniez tous : qu'il y avait dans sa femme, comme tu le disais tout à l'heure, « Vénus tout entière », n'est pas suffisante. Peut-être même est-elle presque fausse. Veux-tu connaître la vérité? Cette femme restée pieuse comme on l'est quand les femmes ont vraiment de la piété, c'est-à-dire avec superstition, n'a

jamais pardonné à son mari d'avoir acheté son titre en cour de Rome; elle n'a jamais oublié qu'elle était une Trégor-Guirec, des ducs de Trégor-Guirec, et qu'on l'avait vendue, à dix-sept ans, à ce lourd Franc-Comtois de Scénans, qui avait épousseté les comptoirs de sa banque, avant de s'asseoir derrière. Cherche bien dans tes souvenirs : elle ne s'est jamais choisi que des amants d'une naissance égale à la sienne et qui eussent pu, sans les calculs de sa famille, devenir l'époux qu'elle désirait. Et si son pauvre diable de banquier en a souffert, c'est ce qu'elle souhaitait. Elle avait, en le trompant, la quadruple joie d'assouvir son mépris, sa haine, son orgueil et ses sens. Il n'y a pas de religion qui tienne devant tant de plaisirs à la fois, et si âpres : à moins d'un choc, d'un choc très rude, comme si l'ange vengeur arrivait tout à coup, avec son épée de feu.

« C'est ce choc qui s'est produit. M^me^ de Scénans et d'Equevilly avaient eu l'idée, afin de pouvoir être l'un à l'autre tout le jour comme toute la nuit, une semaine entière, de se donner rendez-vous dans un de ces hôtels de Suisse — place-le où tu voudras, sur le Righi ou quelque autre des hauteurs dominant Zermatt — qui

demeurent maintenant ouverts toute l'année. Ouverts toute l'année, mais au début de novembre, alors que tout le monde rentre à Paris, ils sont vides, absolument vides ! Leurs gérants y commencent à peine à préparer la saison des sports d'hiver, en ouvrant dans les corridors et les chambres à coucher, tout grands, les radiateurs électriques, afin de faire la chasse à l'humidité de l'automne expiré.

« Alors, c'est comme dans les contes de fées. On arrive, vers le soir, dans un grand palais, un château de rêve, tout grave et tout blanc dans la sauvagerie blanche ; et le château ne s'illumine que pour vous deux, n'existe que pour vous deux ; le silence même a l'air de dire : « Mes maîtres ! » On viole la virginité de la neige, tous les gestes qu'on fait sont permis, quels qu'ils soient, puisqu'il n'y a personne pour les regarder. Parfois un rocher noir, parfois une source dont les eaux jaillissantes n'ont pu geler, d'un bleu sombre et violent ; et des sommets glaciaires, au-dessus, si légers, si légers, si roses ! Il ne faut parler qu'à voix basse, car il n'y a plus un atome de vapeur d'eau en suspens dans l'atmosphère très froide ; l'air est si sec que les plus faibles paroles claquent comme des coups de fouet ; le seul petit bruit

d'un baiser, et toute l'immensité s'anime d'échos! Mme de Scénans et son ami passèrent là des heures sublimes. Ils étaient ivres de se regarder, comme Adam et Ève aux premiers jours du monde.

« Je suppose qu'ils pensèrent à cette comparaison, car dès qu'ils eurent regagné, après un court repas servi par le maître d'hôtel tout seul, la chambre qu'on leur avait désignée, il n'y eut bientôt plus aucune différence dans leur aspect extérieur entre eux et Adam et Ève. D'ailleurs, les radiateurs répandaient une chaleur accablante, et la lune, sur les névés resplendissants, les champs de neige, les rudes échines des rochers, éveillait des visions si changeantes et d'une telle magie que d'Equevilly tourna les commutateurs : et la chambre ne fut plus qu'une alcôve ouverte sur l'étendue sans bornes d'une immatérialité bleue, de différents bleus qui pouvaient être, sans qu'on les pût bien distinguer, le ciel, les glaciers, l'air même.

« Mais, tout à coup, Mme de Scénans poussa un cri formidable et déchirant, un cri qui fut en lui-même le scandale inouï de ce paysage magnifiquement silencieux. Ses mains amoureuses s'étaient écartées du corps de son ami, et elle criait :

« — Tu brûles, tu brûles! Tout ton corps est en feu!

« — Mais toi aussi, cria-t-il à son tour, toi aussi, tu brûles!

« Ils étaient nus tous les deux et brillaient comme des lampes, avec des lueurs plus éclatantes et une couronne de flammes à la chevelure. Et plus ils s'agitaient, plus ils s'étreignaient l'un l'autre, afin d'éteindre cet incendie, plus ils flambaient comme des torches.

« Mais c'étaient des torches froides. D'Equevilly, décidément, n'éprouvait aucune brûlure. Il était lumineux, voilà tout, entièrement lumineux de la tête aux pieds, comme sa maîtresse, et il apercevait Mme de Scénans, tordue de terreur, éclatante comme un phare dans la nuit, effroyablement belle, mais froide quand il la touchait, malgré l'air surchauffé qui les entourait.

« Le cri poussé par Mme de Scénans avait réveillé le maître d'hôtel. Il accourait, il frappait à la porte.

« — N'ouvre pas, dit Mme de Scénans à son ami, n'ouvre pas. Nous sommes nus.

« Elle ajouta :

« — C'est l'enfer, c'est le signe de l'enfer! Nous sommes damnés, nous brûlerons!

« Ils s'habillaient à la hâte, et sous leurs vêtements, quand ceux-ci s'entr'ouvraient, ils apercevaient toujours ces flammes froides, qui brillaient plus fort. Enfin, ils purent sortir.

« — Des guides, des torches, un traîneau. Tout de suite. Je veux partir ! dit Mme de Scénans.

« — Madame, dit le maître d'hôtel, j'avais oublié de vous dire, je vais vous expliquer...

« Elle sanglotait, prostrée, et refusa d'entendre. Alors, le maître d'hôtel haussa les épaules et obéit.

« Quand elle fut partie, cependant, il balbutia devant d'Equevilly :

« — Oui, j'aurais dû y penser, faire ouvrir les fenêtres un moment... Avec ces radiateurs, la chaleur sèche et la sécheresse de l'atmosphère, dehors, l'air s'électrise dans les chambres, et les personnes deviennent comme les chats dans l'obscurité. Comme les chats, quand on les caresse à rebrousse-poil.

« Mais d'Equevilly n'a jamais pu faire accepter cette explication à Mme de Scénans, ajouta d'Aygurande. Elle avait reçu « l'avertissement ». Et tu vois, maintenant, elle expie... »

PÉLARINQUE RECONNAIT SON GOSSE

Dans son berceau d'osier, l'enfant criait à s'en donner des convulsions. Parfois il écartait, les agitant avec frénésie, ses deux bras courts, sans se servir de l'articulation du coude, de ce geste maladroit qu'ont les nourrissons, et qui fait penser aux mouvements des marionnettes. Parfois il semblait découvrir l'usage de cette articulation : alors il se mettait les poings dans la bouche, sa fureur affamée se calmait un instant. Puis elle reprenait avec une intensité accrue : il avait seulement repris du souffle.

— On s'entend pas ici ! dit le père Larchenot, remettant pour la quatrième fois un demi-quart de calvados dans son café... La vieille, fous-y voir un peu une cuiller dans la bouche : ça le trompera !

La mère Larchenot obéit, mais en haussant les épaules.

— V'là deux heures qu'il aurait dû avoir sa goulée, fit-elle. C'est pas une cuiller qu'il y faut. Il sait c'qu'il veut... J'l'avais ben dit à Adèle qu'elle devait lui donner sa goulée avant d'partir : « Not'mère, qu'elle a dit, il dort, c'est point son heure... Dans vingt minutes, je r'viens ». V'là deux heures de ça, et qu'elle est point rentrée : faut-il que c'manant lui tienne encore à la peau! Manant, galant, qu'on dit par chez nous...

Ignorant encore des ruses des hommes, le nourrisson, loyalement, avait essayé de téter la cuiller. Déçu, il la précipita sur le sol carrelé, jetant des clameurs plus hautes. Le père Larchenot, résigné, alluma sa pipe. Larchenot fils intervint. Il n'avait pas la stature de son père. A la seconde génération l'alcool avait réduit sa taille, blémi son teint, dilaté ses pupilles. Mais il tenait le coup, en apparence, mieux encore que celui qui l'avait engendré. Un litre de fil par jour était sa ration, et il demeurait doux, prudent, avisé, malin; il irait comme ça jusqu'au jour qu'il tomberait : on vit moins vieux, maintenant, en Normandie, voilà tout. Il ne patoisait presque plus, ayant passé par l'école.

— Son galant!... Adèle a fauté, c'est pas la première à qui ça arrive. Moi, je suis v'nu à neuf mois, premier né. J'ai rien à dire contre vous, ma mère, ça vous fait honneur. Mais vous, not'père? Vous pourriez pas en dire autant, cinq mois après le mariage de vot'père à vous, vous étiez déjà dans c'berceau, tout grouillant : et vous n'avez pas eu besoin de couveuse! Mais Pélarinque, le galant d'Adèle! Cette fille-là, elle est instruite, à c't'heure, ça n'est plus à la rigolade, qu'elle pense, c'est à réparer sa bêtise.

— C'est qu'il veut bien, lui, le Pélarinque, réparer la bêtise. Il d'manderait pas mieux! observa la mère Larchenot, qui avait pris dans ses bras, pour le bercer, l'irritable résultat des illégitimes amours de sa fille.

— Il l'entend d'une façon, cria son mari, abattant son poing sur la table, mais moi, j'l'entends d'une autre.

...Adèle entra. Un grand brin de femme, ni belle ni laide, mais l'air sain, solide, contenté des femmes après leur première maternité. De même que les agneaux nouveau-nés distinguent de loin leur mère-brebis à un seul bêlement, l'enfant l'avait reconnue rien qu'à son pas, peut-être à l'odeur laiteuse qui s'exhalait de sa forte poi-

trine. Il allongea ses bras vers elle en criant plus fort. Sans un mot, l'ayant pris et dégrafant son corsage, elle mit dans cette petite bouche humide la pointe d'un sein lourd et tout en sueur.

— Eh ben, demanda le vieux, tu l'as-t-il vu? Quoi c'est qu'il dit?

— Il dit toujours la même chose, prononça la fille, sans enthousiasme... Pour se marier, quand on voudra, il dit qu'il est consentant...

— Bon Dieu d'bon Dieu, j'entends ben, qu'il s'rait consentant! hurla le père. Consentant d'avoir la moitié du bien à Larchenot, les pommiers, les prés, les vaches, la moitié de tout, et des écus! Et quoi qu't'as dit?

— J'ai dit comme on avait convenu, oui bien! J'ai dit ni oui ni non... qu'il fallait d'abord qu'il r'connaisse l'enfant à la mairie; qu'après quand il aurait donné comme ça la preuve qu'il était honnête homme, et tout, on verrait...

— Et alors?

— Alors il a répondu : « Pourquoi que j'f'rais ça, puisqu'on peut r'connaître l'enfant au mariage, et qu'même, comme ça, il s'rait légitimé?

— C'est l'coup qu'il veut faire, le salaud! Il t'a fait un éfant pour t'forcer au mariage. Un

galapiat de rien du tout, qu'a rien du tout, qu'est même pas du pays, autant dire un nègre.... que c'est v'nu d'Toulouse ou d'pus loin, qu'a rien pour vivre que son métier d'arpenteur. Et ça se croit malin, ça voudrait hériter de Larchenot! Éfant ou pas éfant, Larchenot l'envoie coucher, ton Pélarinque! Mais pisqu'il t'a fait un éfant, qu'il le r'connaisse, et pis qu'il paye pour la pension alimentaire, voilà!

— ... Et alors, ajouta-t-il après un silence, alors tu pourras marier l'fils Caillebas qu'a du bien, et qui s'en fout, d'ton éfant, du moment qu'il est pas obligé d'le légitimer en t'épousant; qu'il s'ra plus rien, c'bâtard dans sa famille... T'en veux-il ben, du fils Caillebas! Lui, il veut ben!

Adèle, par un sourire, révéla qu'elle voulait bien du fils Caillebas.

— Seulement, not'père, ajouta-t-elle découragée, puisqu'il veut pas le r'connaître son éfant, Pélarinque, excepté en m'épousant : y a pus qu'à l'épouser, çui-là!

— J' lui casserai la gueule, paravant qu' ça, fit le colosse, furieux. Et s'il ramasse ses morceaux, il pourra quitter le pays... Sans ça... Sans ça, nom de Dieu! Je r'commence!

— Il a point d' bien, c'est vrai, observa la

mère Larchenot, mais il est fils aîné d' veuve, il fait point d' périodes : c'est quéqu' chose...

Il s'en fallait de moins de six semaines pour qu'éclatât la catastrophe qui, quatre longues années, dévasta l'Europe. La mère Larchenot ne pouvait pas savoir que la guerre n'admettrait plus d'exemptés, recruterait partout des soldats : et, à cette époque, c'était un privilège, dans nos campagnes, que d'avoir un gendre qui n'avait point de périodes militaires à accomplir.

— J'en veux point! décida le père Larchenot. J'ai dit qu' j'en veux point : j'en veux point! Et j' dis qu' j'y casserai la gueule. J'y vas!

L'alcool déchaînait son impulsivité. Il devenait sanguinaire, dangereux. Le fils, sans bouger de sa chaise, sut pourtant l'arrêter d'un mot :

— Not' père, fit-il, c'est point raisonnable... Ça s'rait mettre la loi contre soi : faut avoir la loi pour soi toujours; et y a toujours moyen de s'arranger, avec la loi.

— Et comment qu' tu f'rais, toi, malin, pour avoir la loi d' not' côté! S'il veut point faire la r'connaissance, c' cochon crevé, on peut point l' forcer.

— Y a core moyen, affirma Larchenot fils, toujours paisible. Laissez-moi ça, voulez-vous?...

J' faisais bon ami avec Pélarinque avant c't' histoire; laissez-moi core être ami quéque temps. Ça n'engage à rien!

* * *

Quinze jours plus tard, Pélarinque et Larchenot fils prenaient le train à Mirecourt, plus amis que jamais. Ç'avait été une idée à Larchenot fils : qu'on irait passer le 14 juillet à Paris, faire un peu la fête. Quant au bâtard il n'en avait plus jamais été question : « Tu veux point comme nous voulons, avait admis Larchenot fils, on peut point t' forcer?

— Et puisque j'épouse! avait protesté Pélarinque, soucieux de maintenir son droit.

... Le train de plaisir qui les avait pris à Mirecourt les vomit de ses entrailles oppressées et tumultueuses, le 14 juillet, à deux heures de l'après-midi, avec soixante-dix minutes de retard seulement : ce n'est rien pour un train de plaisir; ni Larchenot ni Pélarinque ne songèrent un instant à s'en offusquer. D'ailleurs, ils avaient prévu le coup. A dix heures juste, Larchenot avait décroché de la patère en fonte qui, dans les antiques

wagons de troisième classe, sur le réseau de l'Ouest-Etat, remplace le filet aux bagages, un baluchon de cavalerie peu élégant, ressemblant à une musette dont l'enveloppe eût été faite d'une vieille toile à matelas; et il en avait retiré un saucisson, une demi-douzaine d'œufs durs, trois livres de pain, la moitié d'un lapin froid, quatre bouteilles de cidre et un demi-litre d'eau-de-vie. C'était tout le contenu du baluchon. Larchenot, en homme pratique, avait pensé que, devant revoir, la nuit du 15 juillet, les toits hospitaliers de sa ville natale, il était bien inutile de s'embarrasser même d'un mouchoir. Et il avait dit à Pélarinque : « On va se caler les joues ». A quoi Pélarinque, clignant de l'œil sur les bouteilles, avait répondu : « On va arroser ses propriétés. » Étant de l'extrême midi de la France, échoué dans les campagnes de l'Orne, où il exerçait assez fructueusement son métier d'arpenteur, il affectait de pouvoir tenir la boisson aussi bien que n'importe quel Normand. C'était un effet de son imagination : l'imagination est la mère de tous les vices. Bon Normand, roux de cheveux, tassé des épaules, l'œil vairon et les dents déjà malades, Larchenot n'avait pas l'air solide; mais une accoutumance héréditaire lui faisait sup-

porter tous les poisons qui peuvent passer par le gosier, à condition qu'ils fussent liquides. Et il savait que son compagnon ne lui ressemblait point. Mais il n'en dit rien.

Donc Pélarinque put considérer de fort bonne humeur les environs immédiats de la gare Montparnasse. Se vantant de connaître Paris, il nomma aussitôt tous les monuments du quartier : le café de Versailles, qui est trop chic ; le café de Chartres, le café du Maine ; et, au coin de la rue du Cherche-Midi, il y a le Chien-qui-fume, un endroit très distingué ; sans compter la rue de la Gaîté, plus haut : rien que des bars, des cinémas et un théâtre, enfin tout ce qu'il y a de mieux. Pélarinque était pour qu'on montât rue de la Gaîté, sans attendre. Mais Larchenot, esprit plus froid, proposa :

— On peut pas savoir dans quel état qu'on sera cette nuit. Faut trouver une taule maintenant pour y rentrer tout droit quand on aura son plein.

Pélarinque haussa les épaules. Il était d'attaque, on verrait bien. Pourtant il admit :

— C'est comme tu voudras, Larchenot. Puisque c'est toi qui as décidé qu'on irait en bombe à

Paris pour la Fête nationale, continue de mener le cortège.

Mais, comme il connaissait un petit hôtel bien bon marché, rue Falguière, il y conduisit son ami. Après quoi ils redescendirent vers la capitale. Un million de danseurs, tournoyant déjà sur l'asphalte et le pavé de tous les carrefours, soulevait des nuées de poussière qui montaient jusqu'au sommet des hautes maisons de plâtre et de calcaire; mais, sous le grand soleil, cette poussière était toute blonde, elle riait dans les oriflammes, elle adoucissait la crudité des lampions rouges et verts tendus en guirlande au travers des rues, et qui attendaient la nuit pour s'éveiller; l'air sentait l'absinthe, l'ail, la friture, la sueur, l'amour aussi, mais surtout la gaieté, la gaieté franche, la gaieté sans larmes d'un jour où personne ne fait rien, où tout le monde a le droit et même le devoir de ne rien faire, où les hommes sont rigoleurs, où les femmes trouvent que ce n'est pas un jour comme les autres, et qu'elles peuvent ne pas penser à ce qu'elles disent, ce qu'elles font et ce qu'on leur fait.

Place du Maine, il y a un excellent établissement dont le saumur est recommandable. Larchenot songea que le casse-croûte était déjà loin

et qu'il était nécessaire de prendre des forces. Mais avant le repas il paya l'apéritif, et Pélarinque retourna la politesse, ainsi qu'il se doit. Puis il dansa, ce qui rendit inévitable l'offre d'un léger rafraîchissement à sa danseuse. Il avait dans l'idée qu'une canette lui ferait du bien, mais la demoiselle préféra une menthe à l'eau, et il lui tint galamment compagnie. Le goût frais et poivré de ce breuvage a quelque chose d'insidieux; c'est une trahison. Toutefois, Pélarinque ne s'en aperçut point. La tête ronde, les cheveux noirs bien plaqués sur les tempes, l'œil tendre, il avait l'impression qu'il plaisait aux dames, et son ivresse commençante n'était plus pour lui qu'une amoureuse exaltation. Sa danseuse s'appelait M^lle^ Berthe, et elle présenta tout de suite à Larchenot son amie, qui s'appelait M^lle^ Irène. Larchenot accepta ce cadeau sans s'étonner. On s'achemina vers les cinémas de la rue de la Gaîté. Comme il est de coutume, M^lle^ Berthe et M^lle^ Irène s'en allaient ensemble, bras dessus, bras dessous, et les deux amis suivaient.

— Elle est gentille, cette poule! dit Pélarinque à Larchenot en lui montrant sa nouvelle connaissance.

— Pélarinque, répondit doucement Larchenot,

j'espère que tu ne vas pas faire d'infidélités à ma sœur. Elle t'attend, ma sœur; c'est une bonne fille, bien honnête et tout, attentionnée. C'est elle qu'a fait cuire le lapin.

— Quel lapin? demanda sincèrement Pélarinque.

— Le lapin qu'on a mangé en wagon.

Cet animal était loin, aussi loin que la sœur de Larchenot, Pélarinque n'y pensait plus. Voilà pourquoi il garda le silence. Larchenot continua, toujours paisible :

— Et tu avais promis de l'épouser...

— Le lapin? demanda Pélarinque en rigolant.

— Ça n'est pas drôle, fit Larchenot : ma sœur. Tu lui as fait un enfant, voyons!

Pélarinque réfléchit : « Il croit que je suis saoul, il veut m'attendrir. Je ne suis pas saoul, bon Dieu! » Et son ivresse lui donna de l'éloquence et de l'astuce : puisqu'il épouserait; puisqu'il ne demandait pas mieux que d'épouser tout de suite! Puisqu'au contraire c'était le père et la mère Larchenot qui faisaient de la résistance à un projet si honnête, si convenable, et qui arrangeait tout!

— Mais en attendant, proposa Larchenot, tu pourrais toujours bien reconnaître le petit?

— Reconnaître le petit, cria Pélarinque, indi-

gné, reconnaître le petit pour en faire un enfant naturel, pour que ça soit sur les papiers qu'il est un enfant naturel! Mon fils, le fils de Pélarinque! Il sera légitimé par mon mariage... quand je me marierai. Je te l'ai déjà dit, Larchenot, c'est la solution, la vraie solution. Pourquoi me parles-tu de ça un jour comme aujourd'hui, un jour qu'on est venu à Paris pour s'amuser? Ah! ça n'est pas d'un ami!

— T'as raison, dit Larchenot, j' sais pas c' que j'avais, c'est bête. Ça m'est revenu tout à coup. Tu l'épouseras, Mathilde, tu l'épouseras, tu légitimeras le gosse... Viens prendre un verre.

Ils prirent ce verre, et d'autres. Pélarinque dansa avec M^lle^ Berthe boulevard Raspail, non loin du cimetière Montparnasse, puis au Lion de Belfort, puis devant le parc de Montsouris, enfin, ayant pris le tramway pour se reposer les jambes, place de la Croix-Rouge, où il y a chaque année un orchestre à la hauteur. Il faisait chaud, il avait soif, et quand il avait soif il se désaltérait; Larchenot l'y encourageait avec générosité. Pélarinque se sentait la tête à la fois lourde et vide. « Il faut souper pour faire descendre », conseilla Larchenot sagement. Ils résolurent de prendre ce repas à Belleville, où c'est bien plus

beau encore que sur la rive gauche, un soir de 14 juillet. Et c'était si beau, en effet, avec les lumières, les musiques, les danses, les filles aux yeux cernés, qu'ils restèrent là toute la nuit.

Vers deux heures du matin, Pélarinque s'aperçut que Mlle Berthe et Mlle Irène avaient disparu.

— Elles auront trouvé que nous étions trop poivres, observa Larchenot.

— Je ne suis pas poivre ! répliqua Pélarinque avec indignation. Qu'est-ce que tu prends ?

A l'aurore, Larchenot avoua d'un air timide :

— J'en ai assez, Pélarinque, je crois que j'en ai assez. Tu tiens le coup, toi, tu es de bronze...

En réalité Pélarinque était complètement mûr, et Larchenot toujours solide.

— Je vais te reconduire, fit noblement Pélarinque.

Ils prirent un fiacre, et quand Pélarinque fut sur les coussins, il s'endormit. Rue Falguière, ce fut son ami qui l'éveilla. Et Larchenot l'aida à monter l'escalier.

— Je suis comme toi, reconnut Pélarinque. Je crois que je suis comme toi, j'ai mon compte... Ote-moi mes souliers.

Larchenot lui ôta ses souliers et le déshabilla.

— Tu es un ami, dit Pélarinque, sentant son lit s'agiter sous son corps comme une barque sur une mer agitée, tu es un véritable ami... Ah ! ce gosse, ce pauvre gosse !...

— Ne parlons pas de ça, répondit Larchenot, ça n'a pas d'importance. C'est toi qui avais raison.

Pélarinque se rendormit tout de suite. De temps en temps, Larchenot appelait : « Pélarinque ! Pélarinque ! » Pélarinque ne bronchait pas. Il ne se serait pas réveillé pour un tremblement de terre. Alors, vers neuf heures, Larchenot fouilla tranquillement dans la poche de son veston, étendu sur une chaise, et lui prit ses papiers. Pélarinque était d'une classe sociale où l'on a tous ses papiers sur soi : on ne sait pas ce qui peut arriver. Et Larchenot s'esquiva sans bruit.

Il entra dans un bar et y trouva un charbonnier et un garçon coiffeur qui buvaient leur premier vin blanc citron.

— Faut que j'aille à la mairie reconnaître un enfant, un bel enfant, dit-il. Voulez-vous me servir de témoins ?

— C'est un devoir patriotique, déclara le charbonnier.

Le garçon coiffeur précisa que c'était un joli cadeau à faire au gosse pour la fête nationale. On arriva devant la porte de la mairie.

— Au fait, demanda le charbonnier, on se rencontre comme ça, on boit un verre, on est amis... mais comment qu'vous vous appelez?

— Pélarinque, répondit Larchenot, Louis-Aristide Pélarinque. Voilà mon livret militaire.

— Ça va, admit le coiffeur.

L'enfant de Mathilde-Antoinette Larchenot fut inscrit comme le fils naturel reconnu de Louis-Aristide Pélarinque. Le Pélarinque par procuration offrit encore quelque chose aux témoins de cette œuvre de réparation, et ce fut tout. Quant au vrai Pélarinque, il dormit jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis reprit le train avec le fidèle Larchenot.

Quelques jours plus tard, un dimanche, le secrétaire de la mairie le rencontra.

— C'est bien, monsieur Pélarinque, ce que vous avez fait là. Je viens de recevoir de la mairie du XIV^e^, à Paris, notification qu'il y avait lieu de mentionner en marge de l'acte de naissance du fils de M^lle^ Larchenot la reconnaissance faite par vous. C'est très bien !

— Moi ? fit Pélarinque, stupéfait, j'ai reconnu un enfant, moi !

— Mais oui, dit le secrétaire, le 15 juillet.

Pélarinque médita un instant et conclut :

— Bon Dieu de bon Dieu ! fallait-il que j'sois saoul !

L'ASSISTANCE

Les deux fils Subre vivaient encore assez près l'un de l'autre, dans la même ville de province où ils étaient nés, et ce serait un mensonge ou une sottise de dire qu'ils avaient oublié leur parenté. Ils le savaient très bien, qu'ils étaient frères ; mais c'était d'une manière théorique, où l'amour fraternel n'entrait pour rien, ni le devoir, ni rien de cher, ni rien de sacré ; à peu près enfin dans la mesure où l'on sait aujourd'hui qu'on a été baptisé, et que ça fait de vous un chrétien : ça n'engage pas. Dans la bourgeoisie ou la noblesse, ou même chez les paysans, à la campagne, des coutumes antiques, des intérêts communs, les labeurs longtemps poursuivis côte à côte, consolident le lien familial. Mais pour les ouvriers,

ce n'est pas la même chose. A quatorze ans, les enfants se quittent. On est sorti du même nid, mais on ne trouve plus sa nourriture sur le même champ ; bientôt on ne perche plus, pour dormir, sur le même arbre. C'est fini, on ne se connaît plus.

Au temps où il avait fallu, pour les deux fils Subre, choisir un métier, on avait généralement trouvé que c'était Jean-Jacques qui avait pris le meilleur. Il avait du goût, quelque chose comme un obscur sentiment d'art, fait d'adresse et d'honnêteté : il entra chez un fabricant de vitraux. L'autre, Daniel, fut ouvrier cordonnier, tout bonnement. Mais la vie a d'étranges retours, le hasard des décisions inattendues. Daniel, d'ouvrier dans sa manufacture, devint contremaître ; puis il épousa une femme qui avait du bien, s'établit à son compte, et quarante ans après le jour où, devant l'établi, il avait tiré l'alène pour la première fois, c'était un haut patron, avec des millions et tout ce que les millions permettent. En parlant de lui, on disait : « M. Subre. » Son frère Jean-Jacques, en vieillissant, n'était devenu que le père Subre : c'est qu'il était resté ouvrier. Cependant, il ne se plaignait pas.

Tous les jours il traçait, d'après des poncifs,

sur le verre transparent, des figures de saints et de saintes, ou le profil pur de la Vierge au voile bleu ; et il connaissait les moyens d'atténuer ce qu'il y a d'impudique dans le torse nerveux et nu des bourreaux qui flagellent le Christ, attaché par les bras à la colonne d'un temple. Il savait que tel oxyde, tout terne et tout gris, donne, dilué dans l'eau, après que le vitrail a passé au feu, une belle teinte verte, et tel autre, dont il faut être bien malin pour voir la différence, un rouge éclatant. Même dans leurs tâches les plus humbles, les arts de la couleur, de l'image et du feu sont nobles et délicats. La conscience obscure qu'il en avait s'exprimait seulement chez lui par ces paroles « que ce métier-là est un métier propre » ; et peut-être songeait-il alors, avec un peu d'orgueil, aux débuts de son frère, dont les doigts oisifs maintenant avaient peut-être encore gardé un peu de poix sous les ongles. On n'est d'ailleurs vraiment jaloux que de ce qu'on peut concevoir assez nettement pour le désirer ; et le milieu où vivait ce frère parvenu si haut était trop lointain pour que le père Subre en eût souci ; tandis, qu'au contraire il avait conscience que, dans la rue, dans son petit monde et tout autour de lui, sa propre position faisait des envieux.

Il gagnait des dix, des douze francs par jour ; personne n'était plus heureux parmi ceux qui l'environnaient. Dans sa cave, il y avait toujours de fort bon cidre, non pas seulement de la boisson, et même du vin en barrique. Il mangeait son content, et pour sa vieille femme, qu'il avait jadis aimée d'amour, il éprouvait maintenant cette affection immense et indéfinie qui se consolide chaque année. C'est ce que les savants appellent une symbiose : intimement l'un a besoin de l'autre pour vivre, et quand il y en a un qui meurt, l'autre s'en va. Cette possibilité de la mort de l'un d'eux était la seule chose que craignaient les deux vieillards ; et encore le père Subre songeait égoïstement : « C'est moi qui ai le plus d'âge, je m'en irai le premier. »

Mais un jour le directeur de la fabrique de vitraux le fit venir et lui dit :

— Père Subre, dans un mois, il faudra avoir trouvé du travail autre part. Je vous préviens tout doucement et bien d'avance, comme vous voyez.

— Vous me renvoyez? dit le pauvre vieux, suffoqué.

Il n'avait jamais pensé qu'on pût le renvoyer. La peinture en vitraux, ça ne demande pas de

force, c'est encore un avantage. Tant que les yeux et les doigts sont bons, on peut durer.

— Pas vous seulement, répondit le directeur : la moitié des ouvriers. Le gouvernement a expulsé les congrégations. Or, c'étaient les congrégations qui bâtissaient des chapelles et des couvents, n'est-ce pas, et qui commandaient des vitraux. Ça fait qu'aujourd'hui l'industrie est fichue, on perd de l'argent au lieu d'en gagner : alors, il faut réduire les frais généraux.

Le père Subre n'a jamais discuté avec un chef. Il sait que ça ne sert à rien. Mais il se sentit le cœur décroché. S'il n'avait pas eu sa vieille, il se fût peut-être détruit; et il rentra chez lui si changé, si cassé, que la mère Subre en eut le sang tourné avant même qu'il ouvrît la bouche pour annoncer le malheur.

— Qu'est ce qu'on va devenir maintenant! dirent-ils.

Le lendemain, le père Subre, qui n'avait pas dormi, s'en alla de bonne heure, sans parler à sa femme. Mais il rentra sur le midi, en jetant sa casquette sur la table, à côté de la miche de pain, comme un homme qui a pris sa résolution et qui ne veut pas qu'on discute.

— J'ai trouvé du travail, dit-il.

— Chez qui, mon homme? demanda la vieille.

Il demeura muet un instant, les lèvres un peu tremblantes.

— Chez M. Subre, dit-il enfin.

— Ton frère! cria sa femme.

— Oui, fit-il encore, de la tête.

Alors, l'énormité des différences sociales séparant ces deux hommes, qui avaient eu le même père et bu le lait du même sein, leur apparut tout à coup et les écrasa.

La vieille demanda encore :

— Tu auras combien par jour?

— Dans les trois francs, dit le père Subre. Comme les autres, parmi ceux qui ne savent rien. J'étais peintre-verrier, je ne suis pas cordonnier. Pour ça, c'est juste : une pièce de trois francs, c'est tout ce qu'il vaut, mon travail.

— Il aurait dû te faire une rente, cria-t-elle. C'est ton frère.

— Il m' l'a pas proposé, j'avais pas à l' demander, dit rudement le père Subre.

Les deux vieux essayèrent de vivre avec les trois francs par jour. Quand il ne s'agit que de manger, ça va encore : on mange moins et on mange autre chose. Il n'y a que le loyer qu'on

ne puisse pas réduire comme on veut, à moins de coucher à la belle étoile. De temps en temps, la mère Subre regardait en soupirant sa batterie de cuisine et ses meubles en noyer ciré. On était déjà d'un terme en retard, et il n'y avait pas plus d'argent pour celui-là que pour le second, qui allait tomber. Alors quoi, on allait les expulser, les vendre! Est-ce que c'était possible, est-ce qu'on pouvait laisser faire une chose pareille! Un soir, elle dit à son mari :

— Le bureau de bienfaisance de la ville...

— Hein! cria le vieux.

Quand on a fait partie de l'aristocratie des ouvriers, tomber au bureau de bienfaisance est une chose affreuse, parce que ça se sait. Mais il courba la tête : il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Les époux Subre firent une demande pour obtenir le secours de vingt francs par mois qu'on accorde aux ménages âgés et nécessiteux, et la portèrent à la mairie. L'employé répondit :

— Revenez dans huit jours. C'est le temps qu'il faut pour l'enquête.

Les femmes, dans ces cas-là, sont plus courageuses que les hommes. Ce fut la mère Subre

qui alla chercher la réponse. Son mari, qui attendait à la maison, courut à elle dès qu'il la vit revenir, du bout de la rue.

— Eh bien? fit-il.

— La mairie refuse! dit la mère Subre.

— Elle refuse! cria-t-il. Pourquoi? Est-ce qu'on n'est pas des honnêtes gens! Est-ce qu'on n'a pas travaillé toute sa vie! Est-ce qu'on n'est pas malheureux!

— V'là la lettre, dit la femme. Elle dit qu'en vertu des règlements, les époux Subre ayant une famille, et en particulier un frère en situation de subvenir à leurs besoins, ils ne sont dans la situation voulue pour obtenir un secours.

— Nom de Dieu! Malheur de sort! cria le père Subre. C'est tout de même pas de chance d'avoir un frère riche!

— Montons chez nous, dit la mère Subre. Montons tout de suite. Ça serait pas à faire, de pleurer dans la rue.

BARNAVAUX EN BOMBE

... Le temps était doux, l'air tendre et presque printanier. Les nuits seules, encore fraîches, suggéraient le désir d'attendre ailleurs que dans la rue l'heure du bienfaisant sommeil; et je sais que Barnavaux aime les lumières, les musiques brutales, l'éclat diapré des chairs mouvantes dans les cafés chantants. L'idée me vint de lui aller offrir cette joie ingénue pour le soir même. Voilà pourquoi vers dix heures et demie du matin, après la soupe, je franchissais la porte de la caserne de la Nouvelle-France. Le sergent de garde au poste d'entrée me salua le premier, mettant à son geste militaire quelque familiarité : il y a si longtemps qu'il me voit passer! Il me connaît, nous sommes devenus presque des amis.

— Vous venez voir Barnavaux? fit-il. Tant mieux, ça lui fera du bien, au pauvre bougre! Il est dans ses noirs!

Mais c'est en vain que j'essayai de l'interroger. Les vieux soldats pratiquent à l'égard les uns des autres une réserve singulière. Cette discrétion, qui ne va point sans une apparente dignité, n'est peut-être cependant que l'application de ce principe, révéré dans l'armée à l'égal d'un dogme du haut en bas de l'échelle, « qu'il ne faut pas se faire d'histoires ». Si Barnavaux voulait parler, ça regardait Barnavaux! Mais il le fit appeler tout de suite, et Barnavaux arriva, dans un pantalon et un bourgeron de treillis qui n'étaient point immaculés : le « treillis », pour les soldats, c'est le peignoir que les ménagères mettent le matin pour faire leur ménage. Ça peut être sale, ça doit être sale; et ça n'empêche pas, quand on sort, d'apparaître sur son trente-et-un. Donc, sa tenue ne m'étonna point.

Mais, à ma grande surprise, il déclina ma proposition d'un air morne.

— Vous remercie... peux pas.

— Eh bien Barnavaux, après-demain, si vous voulez?

— Ni demain, ni après-demain... Faut que je

sois rentré pour l'extinction des feux, maintenant.

— Vous, Barnavaux : un soldat de première classe, qui obtient la permission de minuit comme il veut? Un rengagé, pour qui la permission de onze heures est de droit?

— Moi, fit-il. Oui, je sais : Barnavaux, quinze ans de services, médaillé du Soudan, de Madagascar, du Tonkin, de Mauritanie, du Maroc, agrafes Oudjda, Casablanca, Mogador! Caporal et sergent deux fois, deux fois cassé. Renommé à la première classe pour son attitude au feu, colonne Mangin, marche sur Marrakech, combat de Sidi-ben-Otham du 7 septembre 1912, tout ça malgré cinquante-huit jours de salle de police et soixante-cinq jours de prison, avec cinq motifs d'ivresse! Eh bien, moi, Barnavaux, me voilà redevenu soldat de deuxième classe, comme un bleu : saluez!

Il essayait de rigoler, pourtant sa peine était amère, plus amère qu'il ne le voulait laisser voir; et ce n'était point seulement son honneur qu'il pleurait, mais la perte de sa haute paie : les hommes sont partout les mêmes, et d'ailleurs, par tous pays — soyez francs — est-ce que l'honneur et l'argent ne vont point d'habitude

ensemble?... Nous nous étions rapprochés du poste et le sergent de garde tendait l'oreille.

— Toi aussi, mon pauv' vieux, dit Barnavaux, t'as écopé!

— Oh! rien, fit le sergent : quatre jours d'arrêts, y a pas d' quoi s' frapper... Mais quelle histoire, misère de Dieu, quelle histoire!

— Ça me fait tout de même plaisir que tu sois là, t'y donneras ta parole. Sans ça, ça n'est pas à croire... Enfin, voilà :

« Ça s'est passé le dimanche 25 janvier; c'est pas vieux, par conséquent. Et on a été d'abord trois à se promener dans Paris : les deux bleus, Milou et Bardot, qui venaient d'être nommés élèves musiciens, et moi. Et ils étaient fiers, Milou et Bardot, d'avoir été nommés élèves musiciens, ils étaient fiers! J'avais beau leur dire : « Vous épatez pas, allez! Vous n'êtes pas les premiers qui aurez baladé une clarinette et un hautbois sous les palmiers; ils en ont vu d'autres, les palmiers, ils ont tout vu! Nous leur avons tout montré, nous les anciens ». Ça leur était bien égal, aux gosses, ils voulaient seulement savoir comment c'est fait, les palmiers, si c'est vrai qu'ils sont pleins de serpents verts, qu'on ne voit pas justement parce qu'ils sont verts, et qui

se suspendent par la queue pour vous tomber sur la poire quand on dort dessous. Et quelles sont les femmes les plus agréables : les congaïes du Tonkin, les ramatous de Madagascar, les moussos du Soudan, les moukères du Maroc... A l'infanterie coloniale, c'est curieux ce qu'il y a de petits Parigots qui viennent au corps rien que parce qu'ils ont lu le *Journal des voyages*! Moi, je répondais tout de même et ça m'amusait de blaguer.

« A la fin, à force de parler, il faisait un peu soif, mais ça n'était pas avec les vingt-huit sous que nous avions à trois dans nos poches qu'on pouvait se rafraîchir — ce qui s'appelle se rafraîchir suffisamment. Ma prime de rengagement? Elle est pleurée depuis 1910. Et quant à mon prêt, je ne dis pas que ça ne soye pas un beau prêt, celui de soldat de première classe, mais on ne touchait que le lendemain, vingt-six ; les chefs qui ont inventé de faire la paye le lundi n'ont aucun sentiment d'humanité. Et pour Milou et Bardot, c'était le même prix, moins cher.

« Mais voilà que par en haut le boulevard Port-Royal, du côté des Gobelins, on tombe sur deux vieux copains à moi, Chaval et Gauchet, qui viennent de rengager. Ils ont rengagé avant

d'avoir fini de tirer leurs trois ans parce que comme ça...

— Je sais, interrompis-je, n'expliquez pas.

Dans l'estimable corps de l'infanterie coloniale, quand le colonel d'un régiment caserné en France ne témoigne pas assez de condescendance au mépris traditionnel qu'éprouvent les marsouins pour le « service » tel que le conçoivent d'étroites cervelles métropolitaines, on lui fait le coup de « rengager » tout de suite, et alors on est pris « au choix » tout de suite, pour combler les trous que la mort ou le feu ont faits dans les contingents coloniaux : cette combinaison augmente considérablement les chances de se faire casser la figure ou de claquer d'une bilieuse, mais on évite la honte et l'insupportable embêtement de se laisser traiter comme des biffins ; ce qui est l'essentiel.

— Chaval et Gauchet, poursuivit Barnavaux, avaient eu la veine d'être désignés sans traîner pour Madagascar, et ils avaient touché leur prime. Tu parles qu'ils avaient l'air gais. Pas mûrs, mais gais ! Mais il y avait beau temps qu'ils auraient dû être à Marseille. Je leur dis :

« — Ben, vous savez, faudrait commencer à penser d'y couper pour pas être portés déserteurs.

Vous n'avez plus que les six jours de grâce et les délais de route...

« — Mon vieux, qu'il fait, Chaval, est-ce que tu crois que le colo du 22e est un type comme ton singe? Il nous laisse dix jours de rabiot. On reste ici pour jouir de la vie.

« S'ils en jouissaient! C'est chez un bistro de la rue Broca qu'ils avaient élu domicile. Le bistro les montait lui-même le soir dans leur lit quand ils étaient saouls, et le lendemain matin ils n'avaient que l'escalier à descendre pour recommencer. Vous comprenez l'avantage! Du reste, le bistro de la rue Broca, on le connaît : c'est un ancien de chez nous, qui a fait les colonnes du Soudan avec le petit père Combo. Nous tous, les marsouins, il sait nous appeler par nos noms, et il ferait le prêt mieux qu'un sergent-major : engagés, rengagés, primes, paie, haute paie, il a tout ça dans sa tête : et ça lui sert, pour son commerce!

« Donc, on alla chez le bistro de la rue Broca, et Chaval et Gauchet offrirent deux bouteilles. Je continuai mon cours de philosophie coloniale. Chaval et Gauchet ajoutaient des... des...

— Des commentaires, suggérai-je.

— Des commentaires, c'est ça. Milou et Bardot

ne se sentaient pas de joie d'être désaltérés, et de l'honneur ! Et puis, c'est des bons petits, ils ont de l'éducation. Milou prit Bardot dans un coin et lui demanda : « Combien qu't'as, toi ? » — « Et toi, combien qu' t'as ? » Quand ils eurent fait leur compte, ils annoncèrent qu'ils offraient aussi deux bouteilles. Alors Chaval leur tendit la main à travers la table en disant : « C'est bien, ça, c'est très bien ! C'est jeune, ces gosses-là, mais ça a du sentiment, c'est délicat ! » Et quand ils entendirent ça, Milou et Bardot eurent presque envie de pleurer, ça se voyait. Mais Gauchet ajouta : Nous autres, on est plus riches. Nous y allons de quatre bouteilles, c'est le devoir ! » Et moi, alors, dans tout ça, j'aurais été le seul à rien payer ? J'avais rien, mais je dis à Torquet, le bistro : J'ai rien, mais tu sais que demain c'est le prêt. Je suis bon pour deux bouteilles ! » Il réfléchit une petite minute et il dit : « Tu es bon, Barnavaux ! »

« Je vous jure sur mon honneur de marsouin, de militaire et de Français que c'est comme ça que les choses se sont passées. Ça fait donc dix bouteilles en tout qu'on a bues à cinq. Un homme peut porter ça : on voyait la vie en rose, voilà tout, excepté Gauchet, qui avait du vague à

l'âme ; qu'il devait aller dire adieu à sa sœur, qui habite Versailles. Alors il préparait ses mots, et ça lui donnait de l'émotion. Il disait : « Qui sait si qu'on se r'verra ? Qui sait si qu'on se r'verra ? » Je lui répondais : « Gauchet, ce que tu dis, ça n'est pas digne de toi. D'abord, les Malgaches, c'est tout andouilles et jolies femmes, y a pas de pet. Si tu parlais des Marocains, à la bonne heure ! Et puis un soldat ça ne doit jamais penser au lendemain. Y es-tu, à Madagascar ? Quand tu y seras, envoie-nous des cartes postales. Et en attendant, f...-nous la paix ! »

« Ça le consola, de penser qu'il nous enverrait des cartes postales. Et quelqu'un proposa de l'accompagner jusqu'à la gare Montparno, puisqu'il allait voir sa sœur à Versailles.

« On se mit donc en route pour la gare Montparno. Je vous ai déjà dit qu'on n'était pas saouls, qu'on ne pouvait pas être saouls. Seulement, on marchait en ligne, Milou et Bardot aux deux ailes, parce qu'ils n'étaient qu'élèves musiciens. Et comme nous, les anciens, on disait des choses passionnantes, c'est bien naturel s'ils se rapprochaient de temps en temps pour entendre ; et alors ça faisait flotter l'alignement, et alors ils venaient se cogner la tête l'un sur l'autre, comme quand

on se rencontre devant une porte, et qu'on veut se laisser passer, et qu'on s'accroche : des faux mouvements, quoi ! rien que des faux mouvements ! mais saouls, jamais !

« A la gare Montparno, on a serré Gauchet dans tous nos bras, on a reparlé des cartes postales, et on est reparti, si tranquilles ! Il paraît qu'il y avait derrière nous un petit vieux, l'air pète-sec, avec une moustache blanche et une grosse rosette à la boutonnière. Mais quand il nous a abordés, il avait enlevé sa rosette.

« C'est près de l'Observatoire qu'il nous a abordés. Y a un débit, vous savez. Un petit vieux bien propre, voilà de quoi il avait l'air. Et il nous a dit :

« — Ah ! vous êtes militaires. J'aime les militaires, moi, je suis un ancien militaire ! Vous prendrez bien quelque chose avec moi ?

« — Ça ne se refuse pas.

« — Qu'est-ce que vous désirez ? Du rouge, du blanc ?

« Au fond, on préférait le rouge, c'est plus sain. Mais on lui a dit : « C'est comme vous voudrez ! » On sait se conduire. Et il a offert du bordeaux blanc. Je ne veux pas le calomnier : un bordeaux blanc épatant ! Et puis il a parlé de ses

colonnes en Algérie. Ah ! ces colonnes-là ! De la fiente de mouche, à côté, nos colonnes du Maroc. On était des soldats de métier, de son temps, tandis que maintenant, tous ces bleus... Là-dessus, la moutarde m'est montée au nez, et je lui ai dit :

« — Des bleus ! Non, mais des fois, tu ne m'as pas regardé ! Je m'appelle Barnavaux, si tu veux le savoir : quinze ans de service. Maroc, Soudan, Madagascar, Tonkin, Chine, et le reste ; un bleu ! Sors donc pour un coup, espèce de civil, maraîcher, ingénieur ! Je te montrerai si je suis un bleu !

« Il a bafouillé je ne sais quoi, il a fait des excuses, enfin, et il a payé une autre bouteille de bordeaux blanc. Et après ça, on est sorti. Faut rien cacher : Milou s'accrocha tout de suite à un arbre de l'avenue, et Bardot, qui s'était précipité, comme on nage, jusqu'au milieu de la chaussée, demanda d'une voix très triste : « Milou, où est le trottoir ? » C'était à cause du froid, vous comprenez : à la fin de janvier, on se rappelle, il faisait très froid. Vous rigolez, vous dites que c'était un coup de sirop ? Ça va bien, les opinions sont libres. Mais vous n'y étiez pas, hein ? Alors ! moi, je vous dis que c'était un coup de froid.

« En tout cas un homme qui a un coup de froid ou un coup de sirop, c'est comme un généralissime aux manœuvres : il a beau être gourde, s'il garde la direction, qu'est-ce qu'ils ont à dire, les arbitres? Chaval et moi, nous prîmes chacun la tête de Bardot et de Milou, et on les mit dans la direction. Après quoi, il n'y eut plus qu'à surveiller l'appareillage. Mais il y a des hasards dans la navigation à voiles. Partis du même point, Milou arriva à la caserne à 6 h. 25 et Bardot n'y jeta l'ancre qu'à 6 h. 55 seulement. Pourquoi ? Je ne me charge pas de vous l'expliquer, pas plus qu'on ne pourra jamais savoir comment Bardot ne fut noté, à sa rentrée, que comme « légèrement pris de boisson », tandis que Milou, qui avait réalisé ce tour de force de gagner une demi-heure sur son concurrent, fut noté comme « en complet état d'ivresse ». Ça, c'est les mystères et les bonheurs de la profession de guerrier.

« Mais, derrière leur dos, savez-vous qui c'est qui arrive? Le petit vieux, le petit vieux bien propre ! Il avait remis sa rosette à son pardessus et dit à Torquet, le sergent de garde, le même que vous voyez là :

« — Sergent, vous avez vu passer deux hommes ivres, du 39e d'infanterie coloniale ?

« — Ah ! oui, fit le sergent. Et il a répondu ça parce qu'il ne faut contrarier personne. A Paris, dans les postes, il vient toute sorte de monde pour barber le monde. On n'y fait pas attention.

« — ... Et ils ne sont pas les seuls, continua le petit vieux. Il y a encore un nommé Barnavaux, soldat de première classe, médaillé du Maroc, avec plusieurs agrafes, et un nommé Chaval, et un nommé Gauchet ! »

« C'est vrai qu'on lui avait tous dit nos noms, en causant. Mais le sergent s'en f...tait. Il répondit encore :

« — Ah ! oui.

« — Et c'est le général Marcassin, mon garçon, vous entendez, le général Marcassin qui vous donne l'ordre de noter que ces cinq hommes, complètement ivres, ont compromis l'uniforme, plusieurs heures, sur la voie publique, par une tenue et une attitude scandaleuses ! »

... Ici Barnavaux, s'interrompant, demanda au sergent de garde :

— Raconte toi-même ce que tu as répondu, Torquet.

— J'ai répondu : « C'est bon. Si ces hommes rentrent en état d'ivresse, on le notera. Et c'est pas encore de ce coup-là que l'armée nationale

est fichue, allez, monsieur ! » — « Je ne suis pas monsieur, je suis le général Marcassin. » Et alors j'ai rigolé, mais rigolé ! J' lui ai dit : « C'est vous qui l'avez, le coup de sirop ! Vous allez me faire croire qu'un général aurait suivi trois heures dans les rues cinq hommes saouls pour les faire f... dedans ? Un sous-officier en retraite, un vieux pied-de-banc, oui, c'est peut-être c' que vous êtes — et encore ! » C'était mon idée : un général, voyons ! un général, ça vous a un uniforme, des décorations pleins son dolman, et, à Paris, on ne le voit qu'à cheval, les jours de revue, avec une peau de panthère sur sa selle.

— ...Mais c'était tout de même le général Marcassin ! fis-je.

— Oui, dit Barnavaux, et il a écrit le lendemain au colo... Oh ! en ami, à titre purement confidentiel. Voilà pourquoi Milou et Bardot ont pigé trente jours de salle de police, Chaval et Gauchet vingt jours, et moi, qui étais rentré frais comme l'œil, à dix heures du soir, j'ai été rétrogradé de deuxième classe, avec privation, trente jours, de la permission de onze heures, pour avoir, « étant le plus ancien d'un groupe de cinq soldats, été rencontré dans une tenue et une attitude déplorables, et n'avoir rien fait pour déter-

miner deux de ses camarades pris de boisson à rentrer au quartier ». Et qui c'est qui leur avait fait boire du bordeaux blanc, contraire à leur tempérament, aux camarades, moi ou lui ? Ah ! le salaud !

— Mais vous, demandai-je au sergent Torquet, qu'est-ce que vous avez pris ?

— Quatre jours d'arrêts de rigueur seulement, « pour n'avoir pas rendu compte de la visite d'un officier général au poste de police. »

— Hum ! c'est peu : vous l'aviez traité de « pied-de-banc » cet officier général !

— Justement ! expliqua Barnavaux, sentencieusement : comme c'était vrai, il n'a pas osé l'avouer... Et ça encore, c'est la philosophie du métier militaire.

MADAME BARBE-BLEUE

Miss Belle Maron surveilla fort exactement les gestes du facteur nègre qui installait sa valise dans un compartiment du rapide pour Philadelphie, et lui choisissait un bon fauteuil. Son amie Grace Esdaile disposa sur la petite table, devant ce fauteuil, les journaux qu'elle venait d'acheter :

— Ça vous distraira le long de la route, *deary*.

Et comme l'heure était venue, que le train allait s'ébranler, elle embrassa les deux joues un peu rudes et presque viriles de miss Belle Maron :

— Bonne chance, Belle !

Miss Maron fit entendre ce léger claquement des lèvres qui, en pays anglo-saxon, remplace notre haussement d'épaules. Elle n'avait jamais

eu de chance ; et que lui importait de professer le piano dans une maison de Philadelphie au lieu de l'enseigner dans un *boarding-school* de New-York ? La chance, pour une femme, c'est d'être aimée, d'avoir un mari, des enfants, un intérieur ; et cette chance-là lui serait toujours refusée, parce qu'elle était pauvre, n'avait jamais été jolie, et vieillissait. Il n'y a rien de plus pénible pour une femme que d'avoir l'air d'un homme. Miss Belle avait l'air d'un homme. Elle le savait.

... Un voyageur, qui la dévisageait pourtant avec une grande attention depuis quelques minutes, eut un petit frémissement quand il entendit miss Grace lui donner le prénom ridicule dont une famille imprudente l'avait, à sa naissance, accablée. Au moment où le train s'ébranlait, il sauta dans le compartiment.

Miss Maron, distraitement, jeta un regard sur les journaux que lui avait laissés son amie. Leurs colonnes s'emplissaient d'un récit affreux : dans une ferme, quelque part au fond de la campagne, une femme, depuis des années, avait assassiné quinze ou vingt visiteurs, attirés par des annonces où elle faisait savoir que le cœur, la main, la fortune d'une belle veuve appartiendraient au

premier qui les saurait conquérir. Ce Barbe-bleue féminin s'appelait Belle Gunness.

— Belle ! Comme moi... songea miss Maron.

Elle était saisie d'horreur et d'indignation à la pensée qu'une femme avait été assez perfide pour égorger froidement vingt maris possibles. Cela lui semblait véritablement contre nature.

Le voyageur qui l'avait dévisagée au départ continuait de ne pas la quitter des yeux. Au premier arrêt, il descendit pour lancer une dépêche ; et quand enfin le train fut à Philadelphie, il lança sous les vitres enfumées de la station un coup de sifflet si retentissant que miss Maron se retourna, toute saisie. Au même instant le voyageur lui mettait la main sur l'épaule ; elle se vit entourée par quatre ou cinq personnages, qui paraissaient fort résolus à prêter main-forte au premier.

— Je vous arrête, Belle Gunness, dit celui-ci.

La police mit deux ou trois jours pour reconnaître son erreur. Miss Maron s'appelait Belle : coïncidence qui vraiment prêtait à bien des soupçons ! Elle avait lu avec une attention singulière les journaux qui relataient la découverte du crime : et nul n'ignore que c'est l'habitude invé-

térée des seuls assassins. D'ailleurs, ne ressemblait-elle pas à la meurtrière? Le signalement de cette Belle Gunness était fort incomplet; mais la rumeur publique lui attribuait un aspect peu engageant, une vigueur peu commune; or miss Maron manquait moins de force que de grâce. Tout cela constituait un grave ensemble de présomptions. L'intervention d'amis dévoués, les démarches d'un habile avocat, le fait évident qu'elle n'avait jamais mis les pieds sur le lieu du crime ne furent pas de trop pour lui faire rendre la liberté.

Le lendemain, toutes les feuilles publiques, en première page, donnaient son portrait : « Miss Belle Maron, qui a été prise pour M^me^ Barbe-bleue. » Titre en grosses capitales.

— Je l'avais bien dit, je n'ai pas de chance, fit-elle simplement.

Elle reposa le journal, et se mit à rêver. Qu'allait-elle devenir? Quelle institution désormais consentirait à accepter les services d'un professeur de piano connu pour ressembler à M^me^ Barbe-Bleue?

Elle pleurait tout doucement quand une femme de chambre frappa deux fois à sa porte, et puis entra. Elle était suivie par trois facteurs, par le

portier de l'hôtel, et par trois petits chasseurs. Et tous portaient des sacs. De gros sacs en toile grise, pleins, durs, gonflés, majestueux.

— Miss Maron, dit la femme de chambre, c'est le courrier.

— Quel courrier? demanda-t-elle, sans comprendre.

— Le courrier, c'est le courrier... des lettres, quoi! dit le portier.

Alors les factenrs commencèrent d'ouvrir les sacs, qui étaient plombés.

Il y avait dix-neuf cent cinquante-trois lettres, dont quatre cent trente recommandées. Miss Maron d'abord dut consacrer trois heures à donner des signatures. Lorsqu'elle eut achevé ce travail, elle déchira la première enveloppe, puis la seconde, puis la troisième; et son amie intime miss Grace, qui était accourue à la première nouvelle de son injuste malheur, l'aidait dans ce dépouillement.

Toutes ces lettres étaient des lettres d'amour, et toutes demandaient miss Belle Maron en mariage. Beaucoup ajoutaient : « Je viens de voir votre portrait. Que vous êtes belle! » Les lettres recommandées contenaient de l'argent. Il y en avait pour quinze mille dollars en chèques, man-

dats et timbres-poste. Ces sommes étaient destinées à payer le voyage de miss Maron jusqu'au lieu où l'attendait un amoureux impatient, qui ne pouvait se déplacer. D'autres candidats disaient : « J'arrive ! »

Il y en avait qui prenaient leur pitié pour de la passion, leur indignation contre une injustice pour de l'amour. Il y en avait plus encore qui s'étaient épris de Miss Maron simplement parce que tout le monde parlait de miss Maron, qu'ils avaient miss Maron en tête, et pas autre chose, et pas une autre femme. Il y en avait qui voulaient divorcer pour épouser miss Maron, et ainsi faire son bonheur, et non pas celui de leurs épouses auxquelles ils ne pensaient plus. Il y en avait un — mais je mens : il y en avait *plus d'un* — qui écrivait : « Quelque chose me dit que la police ne s'est pas trompée. Avouez-le : vous êtes véritablement l'assassin de vingt personnes. Vous leur avez coupé la tête. Vous les avez mises dans des malles. Vous les avez brûlées dans un four à chaux. Vous les avez enterrées dans votre chambre à coucher, à moins que ce ne soit dans le salon. Comme je vous aime ! J'espère que vous me raconterez tout cela. Nous passerons des soirées délicieuses. »

Le premier mouvement de miss Maron fut de se dire : « Tous ces gens sont fous ! » Et en vérité, ils l'étaient. Il y a un très grand nombre d'humains qui ne peuvent supporter sans danger pour leur raison la lecture d'un simple fait divers : on n'aurait jamais dû leur apprendre à lire. Mais enfin quand le hasard vous fournit une telle occasion, et inespérée, une pauvre femme est bien excusable de n'avoir pas le courage de la repousser. Cependant, saisie par cette avalanche de propositions matrimoniales, miss Belle eut quelque peine à faire son choix. Elle finit par se décider pour celle de ces offres qui lui paraissait la moins insensée, et la plus sincère. Quelques jours plus tard, un magistrat du *general registrar* inscrivait au livre des mariages le nom des deux époux. Et le lendemain, miss Maron, heureuse, demandait à son mari :

— Comment avez-vous eu cette idée, cher?

— Ah ! répondit-il, je vais vous dire : c'est que je n'aurais jamais eu le courage de demander une autre femme !

Il y a des fous ; mais il y a aussi beaucoup plus d'hommes timides qu'on ne croit.

LEVERT ET LEBRUN

... C'est un bar dont le nom est tout ordinaire, et, d'ailleurs, bien qu'il soit inscrit en grandes lettres d'or sur les vitres et au-dessus de la porte, s'enfonce insensiblement dans l'oubli, remplacé dans la mémoire de ses habitués par un surnom intéressant : on l'appelle, depuis les dernières décisions militaires qui interdisent aux débitants de vendre aux soldats des breuvages alcooliques, le Bar de la Consolation. Dans une certaine mesure, il mérite l'honneur de cette fictive enseigne, car il convient au seul génie de l'homme de s'insurger heureusement contre les lois, qu'elles viennent de la nature ou qu'elles aient été dictées par un maître impérieux. C'est une loi que deux nuages chargés d'électricité contraire échangent

une étincelle, et cette étincelle est la foudre; mais l'homme a inventé cette insurrection : le paratonnerre. C'est une loi que l'humidité de ces mêmes nuages doit, sous l'influence d'un abaissement de température, se condenser en pluie; mais l'homme a inventé le parapluie et le manteau en caoutchouc. C'est une autre loi, on ne saurait le nier, que la loi économique de l'offre et de la demande; mais nous avons inventé contre elle les grèves et les syndicats. Et une loi nouvelle enfin ayant défendu de verser dans la coupe des guerriers des vins de liqueur titrant plus de quinze degrés, d'ingénieux industriels ont fait descendre immédiatement, par d'adroits coupages, les breuvages en question au-dessous de ce titre. On vous en donne davantage, dans le même verre, pour le même prix, et voilà tout. Vous n'avez qu'à demander un quinquina militaire, ou l'apéritif de l'armée. C'est ainsi que cela se passe au bar de la Consolation, et voilà pour quel motif une légitime gratitude lui décerna cet honorable nom. Il lui était dû.

En dehors de son ancienne clientèle, dont les membres appartiennent pour la plupart à la respectable corporation des crieurs de journaux, sa réputation lui attire la bienveillance d'un grand

nombre de militaires; et c'est en compagnie de l'un de ceux-ci, pour l'instant en permission, que j'y pénétrai l'autre jour.

Un homme était assis dans un coin devant une petite table ronde. Mais cette table ne supportait ni verre, ni soucoupe, ni rien qui se pût boire. Visiblement cet homme n'avait pas dans sa poche les quatre sous d'une consommation, ou bien il les réservait à un meilleur et plus indispensable usage. Peut-être était-il là depuis le matin, ayant fait la petite dépense, le morceau de pain trempé de café noir, qui lui permettait de ne point être expédié, de rester quelque temps à l'abri du triste crachin tombant du ciel d'automne. Peut-être attendait-il quelqu'un — n'importe qui, même un inconnu — qui lui offrirait quelque chose, dans un caprice d'indifférente générosité? Ce n'était point un militaire, sa mise était d'un bourgeois déchu — misérablement, désespérément déchu. Un tout petit détail me fit connaître que ce n'était point un Parisien : sur la coiffe de son melon grisâtre et meurtri, qu'il avait posé à côté de lui sur la banquette de moleskine, je pus lire l'adresse d'un chapelier provincial.

D'un air timide et intelligent, il suivit durant quelques minutes notre conversation, et à la fin il

y prit part. Il n'attendait que le moment! Quand il crut l'avoir trouvé :

— Vous êtes homme de lettres, monsieur, dit-il. Oui, je comprends que vous êtes homme de lettres... Moi aussi, monsieur. Je suis un confrère, un confrère bien malheureux : ancien directeur-propriétaire de l'*Impartial de Saône-et-Meurthe*. Qui m'eût dit, il y a un an, que je me trouverais dans une telle situation!

Je lui offris un élixir tonique et rafraîchissant. J'y ajoutai avec discrétion une preuve plus solide de ma sympathie confraternelle. Il me remercia en soupirant.

— Et votre journal? m'informai-je.

— Mon journal n'existe plus, monsieur! Un organe excellent, un capital, je puis dire, dont les revenus m'avaient fait vivre pendant quinze ans! Je suis une victime de la guerre — et de la censure, surtout. Vous vous plaignez de la censure, à Paris. Ah! si vous saviez ce qu'elle était en province!

« Il faut vous dire que l'*Impartial de Saône-et-Meurthe* jouissait d'une situation exceptionnelle : il était le seul journal de la région, il n'avait pas de concurrent. Le pays n'est pas riche, et le nombre des lecteurs ne le permettait pas. Voilà

pourquoi, mon cher confrère, il se devait à lui-même de mériter son nom; il était rigoureusement indépendant.

— En vérité?

— En vérité. Il n'était inféodé à aucun parti. C'est-à-dire que je tenais la balance égale entre les diverses opinions. Quand j'avais écrit, tel jour, un article favorable à quelqu'un de mes concitoyens, j'avais soin d'en composer, le lendemain, un autre qui faisait preuve d'une égale sympathie pour l'adversaire. Une bonne petite feuille, je vous assure. Jamais d'outrages, jamais de calomnies. Tout le monde, au contraire, y trouvait une avance, un petit éloge, dans le même numéro.

— Même en temps d'élections?

— Ah! non, mon cher confrère, non! En période électorale, l'*Impartial* appartenait à celui qui voulait bien acquérir ses faveurs, se procurer son influence. Sans quoi, on ne vivrait pas. Tous les quatre ans, c'était la bonne année, l'année des bénéfices. Après, on étalait, simplement. Et c'est tout ce qu'il faut.

Ça durerait encore, sans la guerre. Et pourtant, si jamais une feuille a respecté scrupuleusement l'union sacrée, c'est bien la mienne. C'était dans

ses traditions. J'ai toujours cultivé l'union sacrée, même en temps de paix, je viens de vous l'expliquer, hors des périodes électorales. Donc je disais du bien de tout le monde, j'étais pour l'entente, j'étais pour l'accord universel. Et ça durerait encore, sans la censure!

« Vous ne comprenez pas? C'est pourtant bien simple. C'est malheureusement bien simple. Les censeurs, c'étaient M. Lebrun, le notaire, qui est monarchiste, et M. Levert, l'ancien conducteur des ponts et chaussées, qui est blocard. Ils sont de la réserve de la territoriale. Ils ont de l'âge, ils ont des infirmités. Ils avaient tenu à faire leur devoir tout de même, mais on ne pouvait pas les envoyer garder les voies et communications. Alors on les a nommés censeurs. Il fallait bien quelqu'un, d'abord. Le fait est que ce fut eux qu'on nomma. Ah! si on en avait nommé d'autres! Ou bien si on ne les avait pas nommés ensemble! Mais la vie est comme ça, tout n'est que hasard. Et ce fut un grand malheur que ce hasard.

« Ces deux-là n'ont jamais pu se voir même en peinture. On leur avait donné un bureau, à la place, mais ils s'arrangeaient toujours pour ne pas s'y trouver en même temps. Ordinairement,

c'était M. Levert qui arrivait le premier. Il appelait l'adjudant Mabru, également de la réserve de la territoriale, et lui disait :

« — Où est la morasse de ce sale canard? L'a-t-on envoyée, la morasse?

« — Oui, mon capitaine, répondait l'adjudant Mabru, on l'a envoyée.

« Alors M. Levert s'emparait d'un crayon bleu et lisait la morasse, qui est, comme vous le savez, mon cher confrère, l'épreuve du journal, en fronçant les sourcils.

« — Comment, disait-il, ce cuistre — le cuistre, c'est moi, mon cher confrère, moi qui suis licencié ès lettres et officier de l'Instruction publique, — ce cuistre se permet de signaler le noble dévouement des infirmières de l'hôpital auxiliaire n° 156 et de tout le personnel médical! Un antre de réactionnaires, l'hôpital 156. Les femmes, les hommes, toute la clique! Je t'en ficherai, du noble dévouement!

« Là-dessus il prenait son crayon bleu et biffait, biffait, biffait. Il me démolissait encore deux ou trois rubriques, accordait généreusement son approbation au reste, et considérait son œuvre en ricanant :

« — Ça va embêter Lebrun!

« C'était en effet le tour de M. Lebrun. Il convoquait l'adjudant Mabru et demandait :

« — Est-ce que la morasse de ce sale canard est arrivée?

« — Oui, mon capitaine, répondait Mabru, le capitaine Levert vient justement d'y jeter un coup d'œil.

« — Ah! M. Levert y a jeté un coup d'œil, faisait M. Lebrun. Eh bien, nous allons voir, maintenant, nous allons voir!

« Et, quand il avait vu ce que M. Levert venait justement de biffer, il s'écriait :

« — Ah! le chameau! Le chameau! Et, comme ça, il n'y en a plus que pour l'hôpital auxiliaire 228. Tous des francs-maçons, au 228 : les hommes, les femmes, et le gardien consigne. Je les connais. Attends un peu, mon gaillard!

« Donc il empoignait le crayon bleu, et biffait, biffait, biffait. Il ne demeurait rien de l'article, mon cher confrère, absolument rien! Après quoi il regardait le reste des entrefilets, des informations, et tout ce qui avait trouvé grâce aux yeux de M. Levert, tout ce que M. Levert avait daigné considérer comme inoffensif ou agréable, il taillait dedans, taillait, taillait et abîmait.

« — Tu crois peut-être que demain tu pourras te gargariser avec ça? Eh bien, mon petit!

« Le soir, quand le journal paraissait, il n'y restait que les *communiqués*. Ça ne suffit pas aux lecteurs, les communiqués : ils les avaient déjà lus à la porte de la mairie et à celle du bureau de poste. Et quand il n'y a qu'une partie du journal qui est en blanc, à la rigueur ça peut les exciter. Ils se disent : « Il devait y avoir là-dedans des choses « rudement intéressantes! » Mais quand il n'y a plus rien, plus rien du tout, que tout est en blanc, excepté les annonces, — et encore : Levert et Lebrun y trouvaient presque toujours à redire, sous prétexte que c'étaient des annonces d'adversaires politiques, — il juge que c'est trop peu, qu'il n'en a pas pour son argent.

« Au bout de trois mois, tout le monde s'était désabonné. Le journal est fichu, le journal est coulé! Et on ne le remontera jamais, jamais! C'est une affaire finie, une affaire pleurée. J'ai vendu les caractères, j'ai vendu les machines. J'ai vécu six semaines sur ma petite, ma chère petite Marinoni : j'ai mangé en détail mon papier, mon plomb, mes clichés et mes marbres. Je suis une épave aujourd'hui, mon cher confrère, et une

épave qui ne flotte même plus. Bon pour l'asile de Nanterre! »

Il hocha douloureusement la tête, et puis la pencha sur son verre vide...

LA POUPEE

— Marie Vassilievna ! Marie Vassilievna ! cria de son lit la petite Véra.

— Quoi ? fit Marie, qui avait déjà ouvert la porte.

— Je veux que tu reviennes m'embrasser. Il faut que tu m'embrasses encore une fois avant de partir, je t'aime tant. Et tu t'en vas, et tu ne reviendras pas avant demain, le long demain !

Marie revint vers la couchette blanche et se pencha. Elle avait le même âge que Véra, dix ans à peine. Les boucles de ses cheveux bruns se mêlèrent sur l'oreiller aux cheveux blonds de la malade toute frêle et dont les bras se levaient, trop minces dans les manches de la longue chemise.

— Mais tu reviendras, au moins? dit Véra passionnément. Tu me le promets, tu me le jures.

— Oui, fit Marie Vassilievna.

Pourtant elle détournait les yeux, et sa figure était toute tirée, très grave et comme angoissée.

— Et ta maman? Elle va bien, ta maman? Dis-lui que je l'aime aussi.

— Ah! cria Marie de sa voix rauque de petite Russe.

Et elle s'enfuit sans ajouter un mot.

Véra était la fille unique du gouverneur de Katerinovka, et depuis plus de trois mois elle était clouée dans son lit par une coxalgie, les reins et les jambes roidis par la cuirasse d'un appareil d'acier. Le médecin avait dit un jour à ses parents :

— Il lui faudrait une petite amie. Elle a besoin de causer, de jouer avec une enfant de son âge.

Cela eût paru tout simple, à une autre époque, de trouver une camarade de jeu pour la fille du gouverneur. Tous les fonctionnaires de la ville, tous les officiers se fussent disputé l'honorable avantage d'envoyer chaque jour leurs filles au palais. Mais tout avait si cruellement, si horrible-

ment changé, à Katerinovka comme dans le reste de la Russie, depuis des années et des années et sans qu'on pût prévoir la fin de ces années. Jusqu'aux limites de l'univers civilisé, tout le monde le sait aujourd'hui : avant les terribles jours de révolution qui n'ont fait que remplacer une tyrannie par une autre, et plus féroce, il y avait un homme perpétuellement prisonnier, prisonnier dans son palais de Saint-Pétersbourg, prisonnier au milieu des eaux courantes et des beaux arbres qui descendent jusqu'aux plages grises de la mer de Finlande, prisonnier sous le beau ciel de la tiède Crimée, prisonnier dans le wagon, blindé comme une voiture cellulaire, qui le mène à l'étranger, entouré, veillé, gardé toujours comme le plus dangereux des prisonniers. Et c'était le tsar lui-même, prisonnier de tous les soins terribles et nécessaires qu'il fallait prendre pour préserver sa vie et celle des siens. Mais prisonniers aussi, on le sait moins, tous les serviteurs de ce régime dont le tsar était chef, assiégés par les mêmes haines, défendus par les mêmes moyens : l'isolement, l'immobilité, les sentinelles en armes, les mouchards déguisés qui rôdent, pour les protéger, autour de leurs demeures, les espions qui vont chercher plus loin

l'invisible ennemi. Presque tous les fonctionnaires de Katerinovka avaient fait partir leurs enfants pour Pétersbourg, la Suisse, l'Italie ou la France. Il y avait, en vérité, pour eux trop de dangers épars dans la ville, et les autres s'excusaient de ne laisser sortir leurs filles ni leurs fils : ils étaient souffrants, leurs heures d'étude ne leur permettaient pas des visites régulières... A la fin, Marfa Serguinévitch, la femme du gouverneur, avait dit à son mari :

— Il y a Marie Vassilievna, la fille de la veuve, tu sais bien, la fille de Vassili Ephimovitch, l'officier qui est mort en Mandchourie.

— Elle est sûre? avait demandé le gouverneur.

— André, voyons! La mère est si pieuse! Et elle ne voit personne.

Alors le gouverneur avait « invité » la veuve de Vassili Ephimovitch à envoyer sa fille au palais du gouverneur tous les soirs, de trois heures à cinq heures. Et Marie Vassilievna était venue, et Véra, la petite malade, s'était mise tout de suite à l'aimer d'une amitié passionnée, exclusive et comme amoureuse : les enfants ne peuvent aimer que les enfants. Les grandes personnes sont pour eux trop loin et trop haut; et,

vraiment, entre les tout petits et nous-mêmes, il y a si peu de communication possible, de telles différences d'idées, de besoins, de goûts et de rêves! Et puis, Véra, depuis sa naissance, avait encore vu si peu de créatures humaines de son âge et de son sexe! Marie Vassilievna lui parut tomber du ciel. A chacune de ses visites, l'âme à la fois douloureuse et tyrannique de la petite infirme s'enflammait davantage. Le lendemain du jour où Marie avait fui si vite, Véra lui dit, dès qu'elle eut poussé la porte :

— J'ai trouvé quelque chose, Marie, pour que je ne sois pas tout à fait loin, tout à fait sans toi quand tu n'es pas là : tu prendras ma fille et tu la feras coucher avec toi. Regarde!

Entr'ouvrant les draps de son lit, elle montra une poupée, une poupée presque aussi grande qu'elle, vêtue seulement d'une belle chemise faite de vraie batiste et de vraies dentelles, ses yeux de cire fermés sous les cils trop longs, tracés au pinceau.

— Nous allons l'habiller, dit Véra, et tu la mèneras chez ta maman. Toute la nuit tu la garderas à côté de toi, tu l'appelleras Véra comme moi, tu l'embrasseras, et je suis sûre que je sentirai... Mais pourquoi pleures-tu?

— Je ne pleure pas, dit Marie brusquement. Habillons la poupée, veux tu ?

Et elle ajouta d'une voix reconquise, une bonne petite voix bien claire et bien naturelle :

— Elle couche avec toi tous les soirs, n'est-ce pas ? Son Excellence veut bien ?

Mais Véra se mit à rire, parce qu'elle trouvait drôle d'entendre appeler son père « Excellence. »

— Papa ? Il n'y pense pas. Mais, s'il savait, pourquoi dirait-il quelque chose ? Tous les soirs, après dîner, il vient ici avec maman et ils me racontent des histoires, tous les deux, et je m'endors un peu, petit à petit. Quand je me réveille à moitié, ils sont encore là, tout près de moi. Je les aime bien, tu sais, Marie, mais je les aime moins que toi.

— Ah ! répéta Marie, ils restent là, tous les soirs, dans ta chambre ?

— Oui, dit Véra. Naturellement !... Habillons la poupée, ma Marie. C'est pour toi : il faut qu'elle soit belle.

Marie alla chercher le trousseau de la poupée. D'une miniature de commode elle tira tour à tour une chemise presque transparente, un vrai corset, avec ses baleines, ses lacets, ses jarretelles ; les

bas, les petits souliers mordorés, le pantalon, le jupon de soie, la jupe, le corsage. La poupée, que Véra tenait debout, avait ouvert ses yeux d'émail qui regardaient sans voir, de cet air d'ennui stupide, étonné, profond que gardent éternellement les poupées.

— Et toute la vie, nous ferons ça, ma Marie, continuait Véra. Nous n'aurons pas de maris, mais nous aurons des enfants. J'habillerai les tiens, tu habilleras les miens. Nous irons aussi au bal, en hiver... et nous reviendrons en traîneau. Quand on va en traîneau, c'est un bel officier qui se met derrière vous et qui tient les rênes. Et il vous réchauffe, il vous serre, — on me l'a dit; quand les patins glissent, aux tournants, il vous serre, il vous réchauffe plus fort. C'est meilleur que si on dansait! Mais c'est toi qui mèneras le traîneau, il n'y aura pas d'officier, je te le jure, ma Marie.

— Il n'y aura pas de bel officier! répéta Marie Vassilievna.

— Tu dis ça comme si tu en étais convaincue d'avance! Tu es trop convaincue. J'en aurai un si je veux, si tu n'es pas gentille! Ah! dis, tu seras toujours gentille?

— Alors, tous les soirs, absolument tous les

soirs, tes parents viennent près de ton lit? interrogea Marie sans avoir l'air d'entendre.

— Mais oui, dit Véra. Je te l'ai déjà dit. Comme tu es distraite, aujourd'hui. On croirait que tu n'entends rien, et tu répètes toujours la même chose. Ah! mon Dieu, pourquoi as-tu changé tes yeux? Ils me font peur, tes yeux!

— Donne la poupée, dit Marie. Il faut que je m'en aille.

— La voilà. Adieu, petite fille! Petite fille qui vous appelez Véra, comme moi. Soyez sage, dormez bien, pensez à moi chez Marie. Je suis contente de vous donner, et triste de vous perdre. Je ne sais plus, je ne sais plus... Marie, tu me la rapporteras?

— Oui, dit Marie.

— Marie, je n'ai pas été méchante. Quand j'ai été méchante, tu ne me baises que les mains. Voilà mes mains, d'abord...

Il y avait beaucoup de neige le lendemain, de la neige que les traîneaux avaient tassée, durcie, polie comme les degrés d'un vieil escalier de marbre, quand Marie s'en alla toute seule vers le palais du gouverneur, tenant la poupée dans ses bras. Et comme elle la portait! Avec quelles

précautions, quelle sorte d'amour craintif, quelle douceur! Les gens qui venaient chez sa mère avaient dit :

— Il n'y a pas de danger. Si on la laisse couchée sur le dos, il n'y aura rien, rien avant six heures du soir. C'est bien réglé.

Des gens qui ont vu passer Marie ce jour-là disent qu'elle s'est agenouillée assez longtemps devant la grande icone qui est au milieu du pont Alexandre, et qu'on l'a entendue prier : « Saint Nicolas, je vous prie, bon Saint Nicolas, faites que la chose ne soit pas! » Mais beaucoup d'autres affirment que ce n'est pas possible, puisque la petite fille avait été pervertie depuis trop longtemps pour avoir la moindre hésitation. Pour moi, cependant, j'ai du penchant à croire qu'elle a prié devant l'icone, et demandé vraiment au saint que rien n'arrivât. Avez-vous gardé quelque mémoire des jours de votre enfance? Vous souvenez-vous de tant d'actes qui répugnaient, vers quoi on marchait pourtant parce que c'était l'ordre, et que, puisque c'était l'ordre, c'eût été péché que de ne pas les accomplir, mais qu'on accomplissait en songeant : « Ah! s'il pouvait venir une autre puissance plus forte, qui me dirait : Non! ne le fais pas! »

C'est une question qu'on se posera toujours, de savoir si le saint a écouté. L'explosion a peut-être été un hasard, tout simplement, *à ce moment-là!* Je vous ai dit que la neige était polie, durcie, glissante, dans les rues, surtout vers le palais, justement, où il passe tant de traîneaux.

Les policiers qui veillaient reconnurent la petite Marie, et ne songèrent pas à l'arrêter; le cosaque à cheval qui montait la garde devant la grille lui sourit, et sourit à la poupée. Une seconde plus tard, il était coupé en deux, et les quatre jambes de son cheval étaient tranchées comme par une faux : une faux de flamme et de bruit, qui brisa toutes les vitres des doubles fenêtres, enfonça toutes les portes, pénétra dans une chambre où travaillait une vieille femme, et rebondit dans la rue, laissant les entrailles de cette vieille pendues à la croisée, avec du sang. Et, devant le palais du gouvernement, il y avait une tête de porcelaine qui regardait de ses yeux vides, de ses yeux pleins d'un ennui éternel et stupide, qui regardait un petit bras d'enfant, arraché près du coude : le bras qui l'avait tenue, qui l'avait portée jusque-là.

Un des espions accourut, considéra un

instant tout ce sang, ce carnage, ces morts et dit sentencieusement :

— La bombe était dans la poupée, naturellement. Mais la petite fille qui l'apportait, où est-elle ?

Et il s'occupa tout de suite, pour l'identification, de rassembler d'affreux débris, épars...

LE POUCE DE Mrs HOBSON

Pour tous ceux qui avaient quelque expérience des voyages au long cours, il était visible, dès le premier coup d'œil, que le *Lion of Britannia* était un très vieux bateau. Tous les steamers construits depuis une vingtaine d'années déjà, s'ils sont destinés à recevoir des passagers, possèdent un *spardeck*, c'est-à-dire un pont supérieur, situé au-dessus des cabines de la superstructure, et qui surplombe deux autres ponts : celui de l'avant, où sont parqués les voyageurs de troisième classe, et celui de l'arrière, réservé aux secondes. Tandis que le *Lion of Britannia* n'avait qu'un seul pont à l'arrière, où les passagers de première et de seconde étaient mêlés.

Mais comme ce vieux navire ne faisait que la

traversée de Durban à Zanzibar, où les hôtes que renfermaient ses flancs reprenaient les grands paquebots qui vont directement en Europe, personne d'habitude ne s'en plaignait.

— C'est *promiscuous*, disait Frenchy, le chercheur d'or, qui s'était payé des premières, mais c'est plus amusant.

Dans le moment même qu'il prononçait placidement ces paroles, devant la chaise longue où il était allongé, deux hommes passèrent, la figure rasée, leurs épaules musculeuses roulant dans des vestons de cheviote beige, tenant entre leurs dents solides le tuyau d'une courte pipe en bruyère.

— Un tour au bar, Sedgwick, dit-il, au premier d'entre eux.

— Pas moyen maintenant : tout à l'heure, répondit Sedgwick. Preston et moi il faut que nous fassions d'abord prendre l'air à notre oiseau.

— A l'avant? interrogea Frenchy.

— A l'avant, confirma Preston.

Frenchy siffla entre ses dents, puis ses yeux brillèrent.

— Amène-le ici, dit-il. Est-ce qu'on n'est pas tous camarades? Et puis, ça nous fera une

distraction. Y a jamais que les troisièmes pour en profiter. Ça n'est pas juste.

— Et si l'on se plaint, aux premières? interrogea Sedgwick, hésitant.

— Se plaindre, pourquoi? Votre oiseau est sympathique.

— C'est vrai qu'il est bien élevé, dit Preston, sérieusement.

Ils descendirent. Frenchy disposa deux ou trois chaises longues pour faire salon, et détacha une douzaine de bananes d'un régime suspendu au bastingage d'arrière, où il prenait le frais au vent du large. La visite lui paraissait d'importance ; il voulait bien faire les choses.

L'homme que ramenèrent Preston et Sedgwick parut vraiment, quand il émergea de l'escalier, les deux mains jointes, prendre une attitude de supplication ou de prière que démentaient pourtant sa face froide et ses yeux aigus. Mais Frenchy ne s'étonna point. Il jeta seulement un regard de curiosité sur les deux anneaux d'acier brillant, unis par une chaînette, qui serraient l'un contre l'autre les deux poignets du prisonnier, et que les détectives anglo-saxons appellent, par euphémisme, « les bracelets ».

— Ça ne vous gêne pas trop? demanda Frenchy

aimablement, en s'avançant vers lui, une banane à la main.

— On s'y fait, gentleman, on s'y fait, dit le prisonnier, tranquille.

Puis il indiqua du regard aux deux détectives la banane qui lui était offerte. Preston la prit immédiatement.

— Voilà, monsieur Parker, fit-il en la lui offrant, après l'avoir décortiquée.

— *Thanks*, dit le prisonnier, brièvement, mais avec bonne grâce.

Et de ses deux mains, que le fer mariait, approchant le fruit de sa bouche, il commença d'y mordre avec satisfaction.

— Et ça va bien? demanda Frenchy.

— Comme vous voyez, répondit Parker. Un peu chaud seulement la nuit, dans ma cabine. Ces messieurs ont vissé l'écrou de mon hublot et ne veulent pas que ma porte reste ouverte, bien que l'un des deux couche au-dessus de moi et l'autre dehors, devant la porte. Je suis réellement *suffocated*.

— Il fera moins chaud en Angleterre! fit Preston. Cette allusion parut un peu déplacée à Parker. Il n'est pas délicat de rappeler à un accusé que, dans un mois ou six semaines, il

devra répondre devant le jury de sa patrie d'homicide volontaire. Parker était soupçonné d'avoir attiré chez lui, pour le dévaliser, un vieil usurier de Tottenham Court Road, et, lui ayant fort proprement coupé la gorge, de l'avoir enterré dans sa cave. Après quoi l'assassin présumé s'était allé promener en Afrique du Sud. Il venait, quand on l'avait arrêté à Durban, de fonder une maison de commission qui paraissait avoir un bel avenir. Mais, puisqu'on avait mis la conversation sur ce sujet, il voulut être beau joueur :

— Il n'y a pas de preuves, dit-il. On a découvert des débris humains dans ma cave. Quels débris humains, de quelle date ? Il y a peut-être des débris humains dans toutes les caves de Londres. Et le squelette de Tilbury ? Est-ce qu'on n'a pas fini par constater qu'il avait trois cent mille ans ! Il est dans un musée, maintenant. Qu'on mette ce qu'on a trouvé chez moi dans un musée, je n'y vois pas d'inconvénient, et qu'on ne m'en parle plus !

La conversation dévia alors, comme il convient entre gens bien élevés, vers des généralités de même ordre, à vrai dire, mais moins scabreuses pour les interlocuteurs, puisque c'était des généralités.

— D'abord, déclara Parker avec fermeté, il n'y a rien de plus rare qu'une bonne preuve au criminel. En fait, ça n'existe même pas. On ne devrait jamais condamner personne.

Les détectives protestèrent. C'était le contraire, affirmaient-ils. Il suffit d'un rien pour entraîner la conviction du *coroner*, puis des jurés : un bouton de vêtement, la cendre d'un cigare, une clef de montre oubliée à côté de la victime.

— Et même, ajouta Preston, il y a maintenant les empreintes digitales. Sur chacun des milliards d'hommes qui vivent sur la terre, les pores de la peau sont disposés en plis, en anneaux différents ; et il suffit de la trace d'un de ses doigts sur un linge ou un bout de papier pour que le coupable ait signé son crime.

Parker bondit d'indignation.

Les deux détectives lui mirent en même temps la main sur l'épaule.

— Assis, *sir*, assis ! crièrent-ils d'une voix impérative. Qu'est-ce que c'est que ces mouvements excessifs !

Parker s'assit sur une chaise longue avec un geste d'excuse, et tous l'imitèrent.

— Je vous demande pardon, gentlemen, dit-il, mais, en vérité, je ne puis entendre proférer

devant moi une opinion aussi aventurée... Avez-vous entendu parler de l'affaire Hobson, à Tiflis, Missouri, *United States* !

Les détectives durent admettre, avec confusion, qu'ils ignoraient cette cause célèbre.

— Gentlemen, dit Parker, il s'agissait d'une certaine Mrs Hobson, qui était accusée d'avoir assassiné son mari en simulant un vol, de façon à faire croire que le crime avait été commis par de vulgaires malfaiteurs ; mais un billet de cinq dollars, trouvé sur le tapis de la pièce où le crime avait eu lieu, portait sur le revers les stigmates laissés par un pouce humain. *Well*, gentlemen, on soumit Mrs Hobson à la fameuse expérience du papier passé au noir de fumée, sur lequel on lui fit appuyer sa main, ses doigts, son pouce. On regarda les empreintes faites par elles sur ce papier, et on les compara avec celles que portait le billet de cinq dollars : à l'œil nu d'abord, puis avec de puissants microscopes, puis par transparence, et de face, et de côté, et sur l'original, et sur des photographies qui grandissaient l'original. Enfin, rien n'avait jamais été plus scientifique, plus rigoureusement scientifique. Et les experts furent unanimes ; le pouce du

billet de cinq dollars était bien le pouce de Mrs Hobson.

« Gentlemen, vous n'avez pas connu Mrs Hobson ! Je l'ai vue, moi ! J'ai eu l'honneur de la voir : et c'était une belle personne, j'en fais le serment ! Elle rappelait les héroïnes les plus magnifiques de la Bible : Judith, qui décapita Holopherne, ou Jahel qui planta un clou dans la tête du général Sisara ! Il est certain qu'elle avait toutes les raisons pour tuer son mari ; elle ne l'aimait pas, elle devait en hériter, elle avait un amant que ce mari gênait ; ses domestiques, la nuit du meurtre, avaient été éloignés. Mais si vous aviez entendu sa voix, quand on lui parlait du billet : l'indignation, la protestation altière de cette voix !

« — Non seulement, disaient les experts, le pouce qui a laissé sa trace sur le billet de cinq dollars est bien celui de Mrs Hobson, mais encore c'est celui d'un assassin. Tout l'indique : sa massivité, sa forme en spatule, un ensemble de caractères, enfin, qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans les extrémités d'une femme élégante.

« Mais Mrs Hobson les écrasait de son mépris. Elle levait les mains vers le jury :

« — Ce sont ces mains-là, dont ils parlent, et

les doigts que voici. Mais regardez donc ! Moi, moi qui gante du cinq trois quarts !

Les experts répondaient :

« — Vous pouvez remuer les phalanges tant que vous voudrez. L'empreinte s'est élargie par la pression et par les agrandissements photographiques. Mais c'est bien le même pouce. Ce n'est pas notre faute si, en effet, il est hideux !

« On ne parlait plus que de ce pouce dans les journaux, on ne voyait aux vitrines et aux étalages des libraires que des portraits de ce pouce ; ce pouce était devenu un pouce national, le Woodrow Wilson des pouces. Et c'est lui qui fit que Mrs Hobson fut condamnée à être pendue par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuivit, car on n'électrocute pas, dans le Missouri, on pend : c'est un État arriéré.

« Mais quand le juge lui eut donné lecture de la sentence, et qu'il ajouta, conformément à la loi : « Avez-vous quelque chose à dire sur ce verdict ? » Mrs Hobson cria :

« — Oui, j'ai quelque chose à dire ! J'ai tué mon mari, c'est parfaitement exact ! Je l'ai assommé avec un chenet, je lui ai donné des coups de tisonnier sur le crâne et je l'ai achevé avec

une épingle à chapeau. Mais je veux qu'on pende aussi les experts.

« — *Well*, dit le juge, pourquoi ?

« — Parce que ce sont des ânes ! Ils ont pris mon pied pour ma main !

« — Plaît-il ? fit le juge.

« — Oui. Ils ont pris mon pied pour ma main. J'avais marché sur ce billet. C'est le pouce de mon pied, ce n'est pas celui de ma main, je dis.

« Alors, elle tendit de nouveau ses doigts en l'air, et il fallut bien reconnaître cette fois qu'ils étaient charmants. »

— Eh bien, fit Sedgwick, interrompant l'homme aux bracelets, qu'est-ce que ça fait, puisqu'elle était coupable et qu'elle a été pendue tout de même.

— Pas du tout, répondit Parker ; elle n'a pas été pendue.

— Elle n'a pas été pendue, dit Preston, scandalisé : pourquoi ça ?

— La Haute Cour a cassé le verdict parce qu'une fausse preuve avait été administrée. Et le nouveau jury a, comme il devait, acquitté Mrs Hobson parce que, sans cette fausse preuve, elle n'aurait pas été condamnée par les premiers

jurés. C'est comme ça que ça se passe dans les pays où il y a une justice.

— *My friend*, réfléchit Preston, vous êtes célibataire ?

— Je suis ! avoua Parker.

— Et cette lady était une veuve ?

— Je crois vous l'avoir fait comprendre.

— Eh bien, conclut Preston, s'il vous arrive la même chance, cette femme-là, voyez-vous, vous devriez l'épouser !

— C'est une idée ! admit Parker.

BROUILLARD, DÉMENT

Un des infirmiers de l'asile Sainte-Blaise ouvrit, après avoir frappé, la porte du bureau où le docteur Marlis était en train de collationner quelques observations de malades.

— Docteur, dit-il, c'est le numéro 18, Brouillard, vous savez, qui demande à vous parler.

Le docteur Marlis releva la tête d'un air où se mêlaient la surprise, l'incrédulité et l'espèce d'indulgence dédaigneuse par laquelle les spécialistes ont coutume d'accueillir les nouvelles ou les opinions qui choquent les principes scientifiques établis une fois pour toutes.

— Brouillard ? fit-il. Mais c'est un dément. Vous devez vous tromper, mon ami.

— Si, monsieur le docteur, insista l'infirmier,

qui paraissait très étonné lui-même : c'est bien Brouillard, celui qui n'a pas parlé depuis cinq ans, qu'il faut habiller et déshabiller, lever et coucher... même qu'il faut tout lui faire faire, enfin, comme à un enfant. Je ne me trompe pas, je le connais assez !

Marlis haussa les épaules. Le mot « dément », dans l'esprit d'un aliéniste, évoque une image aussi nette que désolante. Un dément, c'est une créature humaine qui a perdu sa volonté, sa raison, sa capacité d'aimer, de souffrir, de sentir, de se mouvoir, on dirait son âme, si les médecins aujourd'hui n'avaient peur du mot ; et si on le voulait comparer à un animal, il faudrait descendre jusqu'à ces organismes inférieurs, qui n'ont qu'une sensibilité diffuse et dont on sait qu'ils vivent seulement parce qu'ils digèrent. C'est un mort auquel l'aveugle férocité du mal qui l'a terrassé a laissé comme par ironie l'apparence d'une vie végétative : et qu'on vienne alors annoncer que ce mort s'est mis en marche, et qu'il va parler, c'est aussi absurde, aussi invraisemblable, et, s'il faut dire le mot, aussi terrifiant, que si un cadavre étendu sur une dalle d'amphithéâtre se relevait tout à coup !

Eh bien, c'est pourtant ce miracle affreux qui

advenait. Brouillard entra, conduit par l'infirmier. Ah! c'était encore une bien pauvre, une bien misérable chose! Il fallait le pousser, presque le porter. Un enfant qui fait ses premiers pas, et titube, et flageole, eût su mieux commander à ses muscles que ce malheureux. Sur le carrelage rouge du corridor, il jetait ses pieds désobéissants partout, excepté devant lui. Mais enfin il *voulait marcher*, et c'était là l'incroyable merveille : un dément n'a jamais *voulu* quoi que ce soit! Brouillard s'effondra dans un fauteuil, mais tout de suite il fit de lui-même un effort pour se mettre debout. Il n'y parvint qu'à demi, et, agenouillé sur le fauteuil, la tête cachée dans ses mains qu'il appuyait sur le bord de la table, les pieds plus haut que la tête, dans cette posture à la fois ridicule et douloureuse que lui imposait l'inertie encore mal vaincue de ses nerfs, il bredouilla :

— Ah! j'ai passé de sales moments, de sales moments!

Il eut une autre idée, qu'il essaya d'exprimer ; mais les mots se heurtaient sur sa langue et ses lèvres, dont il maîtrisait mal les tremblements :

— Ma femme, dit-il... la prévenir...

Et il se tut, épuisé.

Ainsi, cette loque humaine avait, durant cinq ans, gardé la mémoire, elle se rappelait son avilissement! Brouillard n'avait pu encore prononcer que ces paroles désastreuses, mais on y sentait un accent d'espoir et presque le triomphe. Il savait intérieurement qu'il avait vaincu, que son intelligence et sa volonté venaient de surgir d'un abîme noir et sans fond. Marlis le considérait, interdit et comme scandalisé. Un dément n'a pas le droit de retrouver sa conscience. C'est un incurable par définition. Du moment que Brouillard décidait de lui-même un mouvement et coordonnait ses pensées, il fallait en prendre son parti, mais c'était dur : le diagnostic était faux, on avait catalogué dément, pendant cinq ans, un homme qui ne l'était pas. Eh bien, tout de même tant mieux, après tout; tant mieux pour le malade d'abord, mais aussi pour la psychiatrie : il y avait une belle observation à rédiger. Un cas d'asthénie totale prise pour de la démence précoce, voilà comment cela pouvait s'intituler. C'était très intéressant.

Brouillard fut entouré de soins compatissants. D'ailleurs, il guérissait de lui-même, et on lisait perpétuellement dans ses yeux la joie qu'il

éprouvait d'être rentré dans la confraternité des hommes.

— J'ai toujours pensé, disait-il, jamais je n'ai cessé de penser comme tout le monde, jamais je n'ai été fou ! C'étaient mes membres qui n'obéissaient pas, je ne pouvais même pas bouger le petit doigt, je ne pouvais même pas remuer le bout de la langue, mais j'ai raisonné tout le temps aussi bien qu'aujourd'hui. Je me souviens : quelquefois, dans la salle, on laissait traîner un journal à terre. J'aurai donné un de mes bras pour pouvoir me baisser et le ramasser, mais j'étais comme en pierre... Alors, je mettais seulement la tête de côté, comme ça, et je lisais ce que j'avais sous les yeux. J'ai fait des pronostics de courses, pour me distraire, d'après ce que je lisais. Et vous savez, souvent, j'aurais gagné !

Il s'interrompit pour dire encore une fois :

— Ma femme ! Elle va venir, n'est-ce pas ? On l'a prévenue que j'étais guéri !

Mais sa femme ne venait toujours pas. Elle avait quitté son ancien domicile sans laisser d'adresse, et la lettre que lui envoya l'administration de l'hospice fut retournée par la poste. Le docteur Marlis hocha la tête tristement :

— C'était à prévoir, dit-il à l'un des internes : elle aura arrangé sa vie. Voilà cinq ans que son mari était étiqueté, classé, défini gâteux, incurable gâteux. Et il aurait dû le rester toute sa vie, s'il n'avait pas fichu en bas toutes les théories, l'animal !

Mais il murmura ensuite, ému malgré lui :

— Pauvre bougre ! Qu'est-ce qu'il va devenir, tout de même ? Ah ! ce n'est pas à nous que sa guérison a joué le plus sale tour, c'est à lui.

Brouillard vivait maintenant dans une telle ivresse de bonheur, à sentir qu'il était un homme pareil aux autres, qu'il entrevoyait l'avenir comme une route où il marcherait sans cesse dans un air voluptueux et tiède, au milieu de gens qui riraient comme lui, vivraient comme lui dans l'exaltation radieuse d'une indestructible bonne humeur. Il n'y avait plus aucune raison pour le garder à l'asile, mais on lui avait confié, par pure bonté, des fonctions d'infirmier bénévole. Il s'en acquittait avec ardeur et donnait aux pauvres déments des soins où il entrait de l'affection et en même temps de l'orgueil. Il se souvenait avoir été l'un d'eux, et, par-dessus toutes choses, s'émerveillait d'être propre : auparavant, il fallait le nourrir comme un gosse mal sevré,

parfois même lui entonner des jaunes d'œufs avec la sonde nasale, et il se rappelait son humiliation quand la nourriture souillait ses vêtements. Tout le personnel de l'asile avait pitié de lui. On prit des précautions infinies pour lui faire comprendre que bientôt il devrait laisser la place à d'autres, à de vrais malades. On lui présenta sa sortie comme une gloire, comme un certificat de raison qui devait le réjouir, le rendre plus honorable à ses propres yeux. Cependant une crainte vague commençait à l'envahir, il redoutait de n être plus assez fort pour affronter la vie : il avait perdu l'habitude. Alors, il demanda comme une grâce qu'on lui donnât d'abord une permission de sortie, pour un dimanche, afin de revoir ses amis.

— J'irai dans mon ancien quartier, dit-il, et on me dira peut-être où est ma femme. Ah! si je pouvais la retrouver : ça changerait tout!

Il quitta l'asile, le matin, par un temps d'hiver lumineux et sec. Le bruit de ses pas sur le trottoir l'étonnait et lui faisait plaisir. Il se rappela le temps où il était garçon de recette à la Banque d'Orient, avant le jour où on l'avait conduit, imbécile et inerte, à l'infirmerie du Dépôt. A cette heure, il fallait qu'il reprît la sacoche, pour vivre ;

et il éprouva une certaine satisfaction à retrouver dans sa mémoire toutes les adresses des clients, toutes les formules qui lui seraient nécessaires pour le métier. Il gagna la rue de Chabrol, toujours à pied, et s'arrêta devant la vieille maison qu'il avait habitée. Le petit Anselme, le fils de la concierge, écrivait ses devoirs dans la loge et surveillait la porte, pendant que sa mère balayait l'escalier.

— C'est moi, dit Brouillard, le cœur un peu serré par l'expérience qu'il tentait : M. Brouillard, tu sais bien, Anselme?

Anselme n'avait pas gardé le souvenir des traits de l'ancien locataire : il était trop jeune, au moment du malheur. Mais on avait tant parlé de l'aliéné dans la maison, l'enfant avait entendu tant d'histoires dans la loge, avant que Mme Brouillard s'en fût allée avec un monsieur qui l'avait aidée à déménager le logement! Il se leva d'un coup, la mine épouvantée, et monta l'escalier, à la recherche de sa mère. Brouillard, qui l'avait suivi, l'entendit qui criait :

— Maman, c'est le fou qui revient !

Brouillard secoua la tête et quitta tout de suite la maison. Ça n'était pas la peine d'insister, on ne lui dirait rien, il en était sûr : il était le fou, une

fois pour toutes. Mais il se souvint d'un collègue de la banque, le vieil Houdet. Celui-là, c'était un ami, un vrai, qui était venu le voir assez souvent à l'asile, bien après que sa femme eût cessé de donner signe de vie. Il poussa jusque chez Houdet, impasse du Mont-Blanc, tout en haut de Montmartre.

Le garçon de caisse déjeunait avec sa femme, et parut tout saisi. C'est peut-être à cause de son émotion qu'il ne songea même pas à offrir à son ancien camarade de manger un morceau. Mme Houdet n'avait pour ainsi dire pas salué ; mais elle alla ouvrir la porte, sur le palier, sans doute afin de pouvoir appeler si le fou devenait dangereux. Le mari expliqua qu'il était à la retraite, maintenant.

— Et toi aussi, mon vieux, tu es censément à la retraite, ajouta-t-il. Il faut te soigner, faire bien attention. On croit comme ça qu'on est guéri, mais ça vous reprend, ça vous reprend !

— As-tu revu Louise ? demanda Brouillard d'un ton brusque, sans avoir l'air d'écouter.

Houdet leva les bras d'un air d'ignorance. Non, il ne savait pas ce qu'elle était devenue, Mme Brouillard. En cinq ans, il se passe bien des choses, naturellement, bien des choses ! L'essen-

tiel c'était que Brouillard évitât de penser à ça. Pas de fatigues, pas d'imprudences, pas d'émotions.

— Elle est partie avec quelqu'un ? interrompit Brouillard. Dis-le, va, je m'en doute !

Mais Houdet jura qu'il n'en savait rien. C'est grand, Paris ; et les femmes sont les femmes. Ça n'est pas commun, quand elles restent seules.

— Adieu, vieux ! fit Brouillard, rudement.

— Tu ne prends pas un verre de vin ?

Brouillard s'en alla sans répondre et marcha jusqu'à la Seine. Rue des Deux-Ponts il y a un petit marchand de vins, deux maisons avant d'arriver au quai. Il demanda une absinthe, une plume et une carte-lettre, et voilà ce qu'il écrivit au docteur Marlis :

« Docteur, il fallait que j'aille en ville pour comprendre : un fou qui guérit, c'est comme un mort qui ressuscite, le monde s'est arrangé sans lui, il n'a plus de place dans l'existence, il fait peur et il gêne partout, voilà la vérité. Mais je suis bien content d'avoir demandé une sortie tout de même, parce qu'un aliéné qui se suicide dans un asile, ça compromet l administration, on dit qu'elle n'a pas surveillé. Comme je suis dehors

elle ne sera pas responsable. Je vous suis bien reconnaissant pour toutes vos bontés, monsieur le docteur, et ce qui est arrivé, ça n'est pas de votre faute. »

Il alla jeter cette lettre à la poste, puis descendit sur la berge. Comme la nuit était venue, très noire, personne ne le vit tomber. L'eau se referma tout de suite.

HISTOIRE DE FAMILLE

C'était le premier de l'an. M. Bondois, le patron du *Café de la Sous-Préfecture*, jetait un regard désœuvré sur les banquettes, toutes inoccupées, de son établissement. Ce regard était désœuvré, on vient de le faire connaître ; il n'était point mélancolique : M. Bondois savait fort bien qu'en un tel jour, consacré à la famille autant qu'aux visites officielles, les clients se font rares. Lui-même d'ailleurs ne le regrettait point : il faut bien, quelquefois, pouvoir souffler, on n'est pas des esclaves ; sa femme préparait un petit déjeuner fin auquel étaient priés M. et Mme Clémencet, son beau-père et sa belle-mère, qui devaient arriver de Paris par le train de midi 5 ; et, de temps à autre, M. Bondois, qui n'a pas son pareil

pour soigner un roux, allait mettre la main à la pâte. Ce ne fut donc qu'avec une demi-satisfaction professionnelle qu'il vit entrer, sur le coup de onze heures, M. Bouffrelier, l'ancien receveur des contributions indirectes, aujourd'hui à la retraite, un viel ami, pourtant, qui avait connu son père; M Glénardeau, rédacteur à la sous-préfecture, et M. Léon, qui n'y est encore que commis d'ordre; mais ce jeune homme passe pour avoir de l'avenir.

Tous trois venaient de présenter leurs vœux à M. le sous-préfet. M. Bouffrelier aurait pu s'en dispenser, puisqu'il est à la retraite; mais cela lui rappelle son bon temps. Ainsi que M. Glénardeau, il tenait du bout des doigts un mystérieux petit paquet : le cadeau traditionnel qu'ils déposeraient tout à l'heure entre les mains de leurs épouses. L'un était passé tout à l'heure chez M. Romeuf, bijoutier à l'enseigne du *Grand Cœur d'Or*; l'autre aux *Nouvelles Galeries*, sur la place Gambetta; il paraît que c'est une maison juive, mais elle a toujours les toutes dernières nouveautés. M. Léon ne portait rien. Bouffrelier, qui est un vieux solide, commanda : « L'ordinaire! Une verte bien tassée. » Glénardeau prit un amer, et M. Léon, qui est sobre, un bock. Puis Bouf-

frelier ajouta, d'un ton impératif, la voix dirigée vers M. Bondois :

— Tu fais le quatrième à la manille?

Ce sont des choses qui ne se refusent pas : quand il n'y a que trois clients dans un café, le patron est tenu de faire le quatrième à la manille. Avec un léger regret, M. Bondois abandonna ses occupations culinaires.

Mais la partie fut sans entrain. M. Bondois songeait à son roux, MM. Bouffrelier et Glénardeau à l'accueil qu'on allait leur faire tout à l'heure à la maison, à la « surprise » qui répondrait à leur aimable surprise. C'est une chose étrange qu'à certains jours les hommes, par habitude d'enfance, sans doute, ne puissent penser qu'à leur foyer, éprouvent des joies de ce foyer un besoin qu'ils sont loin de ressentir d'ordinaire. M. Léon, seul, était à son jeu.

— C'est un beau jour, tout de même, c'est un beau jour! dit Bouffrelier.

MM. Bondois et Glénardeau furent d'avis que c'était un beau jour. M. Léon n'émit pas d'opinion.

— J'ai rapporté une broche, de chez Romeuf... annonça Bouffrelier.

Glénardeau répondit en mentionnant son ac-

quisition aux *Nouvelles Galeries* : une écharpe, d'un style inédit. Quand ils ont dépensé leur argent pour la magnificence, un instinct violent pousse les hommes à s'enorgueillir de leur générosité.

— Et vous? demanda Glénardeau à M. Léon, qu'est-ce que vous rapportez?

— Jouez, sacrebleu! dit M. Léon, subitement furieux.

— On peut bien causer, voyons!... fit M. Glénardeau, choqué.

— Je vous demande si vous voulez jouer?

— Oh! si vous le prenez sur ce ton...

On ne sut jamais ce que M. Glénardeau voulut ajouter, car M. Léon, jetant ses cartes, avait pris son chapeau, son pardessus, et se trouvait déjà dehors.

— Eh bien, déclara Glénardeau scandalisé, en voilà un qui ne l'emportera pas en paradis : un commis, un simple petit commis, qu'on admet à l'honneur de faire la partie avec son chef!...

— Vous lui avez fait de la peine, monsieur Glénardeau, dit Bouffrelier. Vous n'auriez pas dû lui demander... ce que vous lui avez demandé. Il est brouillé avec sa famille. Il sera tout seul, aujourd'hui.

— Comment?

— Oh! ça se comprend. Et il est susceptible, ce garçon. Mais vous ne pouvez pas savoir l'histoire. Ça remonte à plus de vingt ans, et vous n'étiez pas dans le pays.

« A cette époque-là, nous tous, les employés de la sous-préfecture, ceux qui n'étaient pas mariés, nous prenions pension chez Lallemand, au *Dauphin bleu*. Et il y avait là une bonne, une petite bonne... Céline, elle s'appelait, et elle n'était pas sotte. Pas farouche non plus. Dans une petite ville, pour des jeunes gens, c'est commode, il faut ça. Des fois, le soir, l'un de nous disait, devant son jeu :

« — Nous allons voir si le proverbe est menteur : parce qu'après la fermeture, Céline...

« — Comment, répondait un collègue, vous aviez des intentions sur elle, aujourd'hui? C'est ennuyeux! Justement, moi... Si vous voulez, je vous fais votre tour au piquet.

« Alors, vous comprenez, cette Céline, c'était devenu une institution tutélaire, au *Dauphin bleu*. Mais je vous ai dit qu elle n'était pas sotte. Voilà qu'un jour, comme je veux lui pincer la taille, elle fait : « Non, m'sieur! Ah! mais non, m'sieur! Faut que ça finisse : je suis fiancée. »

« Elle était fiancée à Eugène Ledoux, le garçon épicier!

— Celui qui est établi épicier maintenant place Gambetta, le père de Léon, confirma Bondois. J'ai entendu parler de ça.

« — Le père?... Enfin, vous allez voir. Ce qu'on a rigolé, d'abord, ce qu'on a rigolé! Mais, à la fin, et même bien vite, tout le monde a trouvé que c'était très bien comme ça : une fille qui se marie, après qu'on a marché avec elle, ça fait toujours plaisir, ça vous ôte une épine du pied, car on ne sait jamais, hein? on ne sait jamais. Et, au fait, Céline avait pris sa précaution un peu tard, comme vous verrez tout à l'heure. Mais, pour Eugène Ledoux, il vivait dans un rêve, ce garçon, dans un rêve! Il était amoureux comme un poète, ou comme... comme un vieux! Il ne se doutait de rien, il était ivre, il était fou. Et il ne savait rien. Nous demandions à Céline : « Eh bien, Céline, quelle toilette mettras-tu pour la noce? » Et elle répondait : « Je me marierai en blanc. Qu'est-ce qu'il penserait, Eugène, si je ne me mariais pas en blanc? » Elle s est mariée en blanc, et ç'a été une belle noce, je vous assure. Nous avions tous fait notre petit cadeau, et Eugène nous a bien remerciés.

« Ces cadeaux-là n'étaient pas les seuls, il y en avait un autre. Quatre mois et demi après le mariage, Céline mit au monde un beau garçon.

— C'était Léon? demanda Glénardeau, qui se piquait d'une grande perspicacité.

« — Oui, c'était Léon. Et ce qu'elle en a pris, la pauvre Céline, après la naissance, et même auparavant, quand Eugène a compris les choses! Ce n'est pas seulement qu'il l'a un peu rossée : c'était dans l'ordre, elle s'y attendait. Mais il a dit : « Ah! c'est comme ça! Ah! c'est comme ça! Tu crois que tu pourras introduire ta contrebande dans mon épicerie? Tu vas voir! » Et il est allé à la mairie pour déclarer le gosse.

« — C'est un garçon! a constaté le secrétaire en regardant le salé, qui gigotait, nu comme un ver.

« — Je ne le nie pas, que c'est un garçon! répondit Eugène. Mais je nie que ce garçon soit de moi : il n'y a que quatre mois et demi que je suis marié avec la mère.

« — Ah! dame, pour quatre mois et demi, fait le secrétaire, il est très avancé... Vous pouvez introduire une action en désaveu de paternité.

« — Vous vous foutez de moi? dit Eugène.

Vous croyez que j'vas encore faire des frais et aller devant des juges qui se paieront ma tête? Non. Je l'déclare pas, voilà tout.

« — Vous ne pouvez pas ne pas le déclarer. Il existe, cet enfant, hein, il est en vie?... Mais vous pouvez ne pas le reconnaître.

« — C'est ça, je le r'connais pas! dit Eugène.

« — Et la mère?

« — Elle le r'connaît pas non plus. J'en veux pas. J'veux pas qu'elle en veuille.

« — Ça la regarde, pourtant! dit le secrétaire.

« Mais Eugène avait flanqué une telle frousse à Céline qu'elle n osa pas le reconnaître non plus. Léon fut inscrit comme né de père et mère non dénommés, et on l'envoya je ne sais où, en nourrice. Il eut une petite sœur, trois ans après. Celle-là, Eugène en affirma triomphalement la paternité.

« Il était parfaitement heureux, Eugène. Il était établi, il faisait de bonnes affaires, grâce à Céline. Avoir du tempérament, ça n'empêche pas l'intelligence : elle est très intelligente. Et à mesure qu'il voyait sa boutique s'achalander, grossir ses inventaires, Eugène lui rendait sa confiance, d'abord, et puis son estime. Quant à l'amour... c'est une chose qui ne se commande pas : il l'avait

toujours aimée. Elle en usa pour faire revenir Léon. Eugène affecta de ne pas le voir, pour commencer; et puis il le trouva gentil. Les enfants, c'est gentil... Céline en profita pour lui dire un jour : « Est-ce que nous n'avons pas deux enfants, voyons? Celui-là, c'est censément comme s'il était de toi... Tu l'aimes autant. Dis un peu que tu ne l'aimes pas autant? Et il ne porterait pas ton nom?... Ah! tu ne m'aimes pas! » Elle pleura deux heures et fut huit jours insupportable. Alors Eugène retourna à la mairie. Il dit au secrétaire :

« — Je crois bien que j'ai fait une bêtise, il y a quatre ans. Ah! oui, nom d'un chien, j'ai fait une bêtise! Est-ce que vous ne pourriez pas le recommencer, cet acte de naissance?

« — Vous en avez de bonnes! répond le secrétaire. Il est régulier, cet acte! Est-ce que vous croyez qu'on peut gratter les registres de l'état civil? Vous voulez m'envoyer au bagne? Dites-le, si vous voulez m'envoyer au bagne!

« — Mais enfin, tout de même, il y a des enfants qu'on reconnaît bien après leur naissance. Ça se fait tous les jours.

« — Ah! si vous voulez le reconnaître, c'est une autre affaire. Rédigez un acte sous seing privé, je le transcrirai en marge du registre.

« — Ça va! fait Eugène, tout joyeux. Nous disons donc : « Léon Ledoux, fils d'Eugène Le- « doux et de Cécile Ballard... »

« — Ah! non! corrige le secrétaire. Fils d'Eugène Ledoux, tant que vous voudrez. Mais de Céline Ballard, ça n'est pas possible!

« — Pourquoi ça?

« — C'est la loi. Un père et une mère ne peuvent pas, ensemble, reconnaître un enfant né après leur mariage, s'ils ne l'ont pas fait tout de suite. Vous tout seul, c'est différent.

« Le pauvre Eugène réfléchit que cette moitié de reconnaissance valait toujours mieux que rien : comme ça, Léon porterait le nom que le mariage avait donné à sa mère, après tout. Mais, vous comprenez, maintenant que Léon a grandi et qu'il est au courant, ça l'embête : il a pour père le mari de sa mère, qui n'est pas son père, et il n'a pas pour mère sa vraie mère, qui est la femme de son père qui n'est pas son père.

— Cristi de cristi! fit Glénardeau, ce que c'est compliqué.

— Ça a fait des discussions dans la famille, conclut Bouffrelier, et c'est pour ça qu'ils se sont brouillés. Avouez pourtant que ça n'est pas la faute du père Ledoux. C'est un brave homme.

... A ce moment, M. et Mme Clémencet arrivèrent de la gare, chargés de paquets propitiatoires. Ces messieurs saluèrent, et l'on parla d'autre chose.

LES DEUX MORALES

M. le professeur Lefoullet mettait la dernière main à un manuel d'éducation civique. Il en était arrivé à cet instant flatteur où l'écrivain, qui n'a plus qu'à polir ses phrases, en écoute intérieurement la musique, y découvre un sens nouveau, s'étonne un peu d'être, lui si simple et modeste, l'homme qui pensa un jour si fortement. Il relut :

« Ainsi, selon la vision magnifique et précise d'un jeune penseur que la mort ravit trop tôt à sa tâche et à la gloire, la morale future n aura ni obligation ni sanction. L'homme fera le bien sans jamais attendre de récompense, il fuira le mal non par crainte du châtiment, mais par une horreur en quelque sorte esthétique. Certes, on

peut prévoir que le passage de notre moralité à formes religieuses, qui promet le paradis aux bons et l'enfer aux méchants, à ces conceptions nouvelles et plus hautes, n'ira point au début sans quelque dommage. Les âmes faibles, aujourd'hui, lorsqu'elles sont persuadées qu'il n'y a point d'au-delà, demeurent portées à croire que leurs décisions sont indifférentes. Mais comme nous l'avons démontré, le mal entraîne la mort : les débauchés, les voluptueux, les alcooliques ne se reproduiront pas; ils seront d'eux-mêmes éliminés de l'organisme social, et malgré les désordres passagers que pourra produire la disparition des morales religieuses, il faut se féliciter que celles-ci ne soient remplacées par rien. Elles ont rendu de grands services, mais toute imitation en serait ridicule; et il faut se rappeler aussi tout ce qu'il y avait de bassesse, d'hypocrisie, de rapacité même, dans l'application usuelle de ce que l'Eglise appelait la Pénitence : sorte d'amende qu'acquittait le coupable en gardant trop souvent l'arrière-pensée qu'il lui était loisible de retomber dans sa faute, à la condition d'en payer le prix. »

Ce paragraphe lui parut suffisamment balancé dans ses diverses parties. Il hésita seulement sur

le point de savoir s'il ne fallait pas déplacer deux mots « aujourd'hui » ou lui substituer « à présent ». Comme il méditait sur ce problème de style, Mme Lefoullet entra, une lettre à la main.

— Cela va mal aux Jonchères, mon ami, dit-elle. Il est arrivé ce que nous avions prévu. Notre pauvre Marvenot, le jardinier, sait maintenant ce qu'il en coûte d'avoir épousé une trop jeune femme.

— Nous l'avions prévenu! fit M. Lefoullet assez sèchement.

Il souffrait d'avoir été dérangé au milieu d'une besogne agréable, et, d'autre part, bien qu'il professât un grand mépris pour les préjugés qui classent encore l'adultère parmi les crimes, il lui était instinctivement pénible d'apprendre que le désordre régnait dans ses propriétés. Il demanda encore :

— Qui t'a écrit ?

— C'est la femme, naturellement, répondit Mme Lefoullet. Elle croit que Marnevot va se tuer. Elle ne sait pas s'il ne va point la tuer elle-même. Il est sauvage, ce vieux.

— Et, continua Lefoullet, avec qui ça s'est-il passé... la chose?

— Voyons, Amédée, dit Mme Lefoullet, puisque c'est la Marvenot, la Marvenot elle-même qui écrit, comment veux-tu qu'elle le dise ? Ce nom-là, c'est la dernière chose qu'elle avouera.

Le professeur regarda sa femme d'un air étonné. Il n'avait aucun doute sur sa vertu et sa fidélité, et il avait bien raison : Mme Lefoullet n'avait jamais aimé que lui, tout simplement, et sans montrer qu'elle en fît effort. Mais voilà précisément pourquoi il tombait des nues toutes les fois que Mme Lefoullet venait lui révéler, d'un seul mot, avec quelle sympathique compréhension elle pénétrait dans l'âme d'une pécheresse.

— Il faut y aller, poursuivit Mme Lefoullet.

— Aller où ? interrogea son mari, qui avait parfaitement saisi le sens de cette phrase, et ne l'acceptait qu'avec répugnance.

— Tu le sais parfaitement : aux Jonchères.

C'est encore ici l'occasion de remarquer combien M. Lefoullet, qui se croit libéré des exigences de l'ancienne morale, est resté en effet fidèle à celle-ci. Les Jonchères sont un vieux domaine de la famille. De tout temps les Lefoullet en ont gouverné les habitants avec une condescendante bonté, un peu comme des enfants mineurs. Ils les baptisent, les marient, les enterrent, en reçoi-

vent comme un hommage des dons en nature, les protègent en échange auprès des pouvoirs publics ou dans leurs procès : et tout ceci est contraire, en somme, aux habitudes de notre démocratie contemporaine et aux principes de l'individualisme. Mais s'il agissait autrement, M. Lefoullet croirait manquer de respect à tous ses morts, à son père, à son grand-père, à tous ses aïeux. Une fois sur sa terre, il se conduit comme ils s'étaient tous conduits, depuis cent cinquante ans. C'est toutefois un excellent républicain.

Voilà pourquoi il répondit :

— Tu as raison, il faut aller aux Jonchères.

Ils partirent dès le lendemain. Sur le quai même de la gare du Nord, ils rencontrèrent M. Coltat-Chamot, député, maire du village de Meugy, dont dépendent les Jonchères. M. Coltat-Chamot, très riche, radical-socialiste, homme d'une grande volonté et d'un véritable génie administratif, était déjà au courant. Bien qu'il le dirige du Palais-Bourbon, il se vante de n'ignorer rien de ce qui se passe dans son municipe. Il était même plus amplement informé que le ménage Lefoullet.

— Vous ne savez pas le nom du complice ? leur dit-il. Eh bien, vous auriez dû le deviner. C'est Jarrier, parbleu ! Jarrier, le régisseur des Ifs ; et ce n'est pas la première fois qu'il jette le trouble dans ma commune. C'est un coquin.

Il n'ajouta pas que Jarrier votait mal.

M. et Mme Lefoullet éprouvaient un sentiment très étrange, et dont la qualité n'était pas sans les humilier légèrement. Ils se sentaient froissés de n'être pas seuls à connaître et à juger une irrégularité de mœurs commise sur leurs terres. Par une réaction involontaire, ils en vinrent à lui trouver des excuses : l'âge disproportionné de Marvenot et de sa femme, le conflit inévitable de leurs caractères, les tentations insidieuses de l'isolement. Mais M. Coltat-Chamot répliqua d'une voix sévère :

— Il n'y a pas deux morales, monsieur Lefoullet, il n'y a pas deux morales ! C'est un bon républicain qui l'a dit, et un grand philosophe.

Pour M. Coltat-Chamot, tout grand philosophe doit avoir été un bon républicain, sinon il n'eût été qu'un misérable, et non pas un philosophe. Cela s'entend. Le ménage fut heureux de le voir partir. Il préférait régler tout seul cette affaire de discipline domestique.

Ils réussirent au delà de leurs espérances. M. Lefoullet s'était réservé la mission de calmer les fureurs du mari. Il représenta fortement à Marvenot que vraiment il n'était pas lui-même sans porter une grave responsabilité; qu'en prenant par passion, à son âge, une toute jeune femme, il devait bien savoir qu'il acceptait un rôle de père indulgent, et que pourtant il avait poussé la jalousie, la colère, la rudesse jusqu'à la férocité ; que rien n'était sûr dans cette affaire puisqu'il n'avait rien vu ; qu'il était peut-être temps encore, pour lui, en changeant d'attitude, en pardonnant quelques légèretés, en montrant plus de tendresse et moins d'inquiétude, de sauver son bonheur. Enfin, il dit les choses qu'il faut dire, les exprima vraiment avec une autorité dont il se fut reconnaissant.

Pour Mme Lefoullet, elle fit pleurer la jardinière. C'étaient de très douces larmes, où il y ayait du remords, mais aussi cette volupté de désespoir si forte que les femmes finissent par la trouver meilleure et plus pleine que l'amour même. La Marvenot n'aurait pu le dire avec des mots précis; son vocabulaire était pauvre, sa pensée sans forme ; mais elle éprouvait vaguement qu'elle avait trahi, qu'elle avait péché, et

qu'elle allait maintenant éprouver un certain orgueil de choisir elle-même la voie de la fidélité, après avoir connu l'autre; et alors qu'au fond de son cœur elle craignait peut-être surtout, ayant déjà été battue, d'être encore chassée, elle pensait prendre toutes ces bonnes résolutions par honnêteté.

Quand M. et Mme Lefoullet regagnèrent, le lendemain, la station de Meugy, leurs yeux brillaient, ils avaient conscience d'avoir agi en bons maîtres et en braves gens. M. Lefoullet surtout était fier d'un succès qui justifiait ses espoirs dans l'avènement d'une morale nouvelle où le remords prend la place de l'injonction, où le pardon s'accorde d'autre part avec simplicité. Ils retrouvèrent M. Coltat-Chamot, qui prenait le même train.

— Vous savez, dit le maire de Meugy, triomphalement, je l'ai arrangée, l'affaire aux Marvenot !

— Vous avez arrangé... fit M. Lefoullet, interdit et blessé. Mais vous devez vous tromper, cher monsieur : il n'y avait plus rien à arranger.

— Vous croyez ça! dit M. Coltat-Chamot. Alors un homme pourrait compromettre la paix d'un ménage; une femme, monsieur Lefoullet,

une épouse pourrait manquer à ses devoirs ; on passerait l'éponge, et il n'en résulterait rien autre pour la société ! Ah ! non, non, tant que je serai maire de Meugy ! Je suis allé trouver ce polisson de Jarrier, et je lui ai dit : « Jarrier, tu es un polisson ! »

— Bien ! fit M. Lefoullet, qui simplement n'y voyait pas de mal. Bien.

— Et j'ai ajouté : « Jarrier, il ne faut pas recommencer, mon ami, j'ai l'œil sur vous. Mais tout péché mérite sa peine : il me faut cent francs pour les écoles laïques. » Et je les ai eus, les cent francs, conclut M. Coltat-Chamot, je les ai eus. C'est un résultat.

Il chercha le mot :

— ... Un résultat tangible.

Alors M. Lefoullet relut dans sa pensée, avec une grande mélancolie, les lignes qu'il avait écrites quelques jours auparavant :

« Malgré les désordres passagers que pourra produire la disparition des morales religieuses, il faudra se féliciter si elles ne sont remplacées par rien... On doit se rappeler aussi ce qu'il y avait de bassesse, d'hypocrisie, de rapacité même dans l'application usuelle de ce que l'Eglise appe-

lait la pénitence : sorte d'amende qu'acquittait le coupable en gardant trop souvent l'arrière-pensée qu'il lui était loisible de retomber dans sa faute, à la condition d'en payer le prix. »

LE PORTEFEUILLE

— Quand le monsieur traversa, pour gagner le cabinet du juge d'instruction, le long corridor dallé de pierres blanches, il mit son chapeau devant sa figure. Ce lui fut un soulagement, à cette minute, de se rappeler, pour l'avoir vu parfois dans les journaux illustrés, que les prévenus vergogneux pouvaient mettre leur chapeau devant leur figure ; sans ça, il n'aurait pas su qu'il en avait le droit. C'était sa grande préoccupation, de connaître ou de deviner les choses qu'il pouvait faire sans mécontenter la justice, sans être rudoyé, sans attirer l'attention sur lui...

Le garde municipal le fit entrer dans le bureau et se tint debout, entre la porte et la muraille. Mais le monsieur resta aussi sur ses pieds, parce

qu'il ne savait pas ce qu'il devait faire : il n'avait jamais été en prévention, il ignorait les usages. Seulement, comme il avait déjà son chapeau à la main, il s'inclina deux fois, très profondément, pour le greffier et pour le juge.

Celui-ci leva les yeux.

Il était de ceux qui pensent qu'il faut d'abord parler brusquement aux accusés pour leur faire perdre leur sang-froid. Ils avouent ensuite plus facilement, on perd moins de temps. Le petit avocat, qui avait suivi, choisi par le directeur même de la Prévention, car le monsieur avait déclaré n'en connaître aucun, gardait le silence, comme un enfant bien sage. Tout noir sous sa toque et dans sa toge, il semblait guillotiné par la ligne blanche de son faux col. Et tout ce cabinet, avec ses cartons verts, son tapis vert, ses bronzes verts sur la cheminée en brèche verte, était affreusement vert, comme un aquarium ou une morgue.

Le juge d'instruction consultait son dossier.

— Vous vous appelez Ternot, Antoine-Armand, né à Beugny (Eure) le 27 novembre 1864, contrôleur des contributions indirectes, prévenu de vol... Contrôleur des contributions indirectes,

l'administration de France qui est restée la plus honnête ! C'est la première fois qu'il m'arrive de voir ici, monsieur, un membre de ce corps rigoureusement honorable : la première fois !

Le monsieur étouffa un sanglot. On le touchait au point sensible bien plus qu'en le brutalisant. Lui aussi, depuis trois jours, il ne faisait que penser au déshonneur qu'il jetait sur l'administration.

— Vous êtes prévenu, continua le juge, d'avoir dérobé, le 3 décembre dernier, un portefeuille dans la gare Saint-Lazare. Vous faisiez queue, avec d'autres personnes, devant un guichet. En payant son billet, un des voyageurs qui vous précédaient a laissé tomber son porte-cartes. Vous vous êtes baissé précipitamment, avez ramassé cet objet, et, quittant la file, vous vous êtes dirigé vers l'escalier de la place du Havre... Mais vous aviez été vu, on a couru après vous, et vous avez été arrêté sur les premières marches, sans résistance de votre part, d'ailleurs.

— Je n'ai pas fait de résistance, dit le monsieur, humblement. Mais on m'a terrassé, j'ai reçu des coups...

— Vous pouviez vous y attendre ! fit le juge, sèchement.

— Oui, mais...

— Vous niez avoir pris ce portefeuille, naturellement. On l'a trouvé sur vous !

L'avocat se leva. Il dit avec timidité :

— Cela ne suffit pas pour que l'intention de vol soit démontrée...

— Oui, je sais, dit le juge. Le prévenu alléguera qu'il a cru que ce portefeuille était le sien. Alors, pourquoi n'a-t-il pas retenu son billet, pourquoi a-t-il pris la fuite ?

Le monsieur se tourna vers son avocat.

— Je ne nie rien, murmura-t-il d'une voix découragée. Je savais que ce portefeuille n'était pas à moi. Je l'ai pris, oui, je l'ai pris, je l'ai...

— Vous l'avez volé ! cria le juge. Vous, un fonctionnaire, jouissant d'appointements, jouissant d'une fortune personnelle, d'après les renseignements de police... A propos, avez-vous déjà été condamné ?... Je parie que vous avez déjà été condamné !

Il se tournait vers le greffier. Le monsieur l'interrompit.

— Ne cherchez pas, monsieur le juge d'instruction ! C'est la première fois que je viens ici, je vous en donne...

Il allait dire : « Je vous en donne ma parole d'honneur », mais se coupa lui-même, d'un ricanement désespéré. Puis il reprit :

— J'ai pris ce portefeuille. Je suis coupable, j'avoue que je suis coupable... Mon Dieu, comme ça vient, comme ça vient ! Monsieur le juge d'instruction, écoutez-moi ! Il y a trois ans, j'attendais l'omnibus sur la place Pigalle, un jour de pluie. Nous étions cinquante, peut-être, devant le conducteur qui appelait les numéros. Moi, j'avais le numéro 53. Et voilà que tout à coup le monsieur qui avait le 52, à l'appel de son numéro, me bouscule comme pour entrer. J'allais lui crier : « Ne poussez pas comme ça ! » quand il laisse tomber un porte-cartes dans la boue : noir, sans chiffre, tout à fait ordinaire, de ceux qui se ressemblent tous. Alors, au lieu de me fâcher, je lui dis poliment : « Monsieur, vous avez laissé tomber quelque chose. » Il ramasse le porte-cartes, me remercie d'un mot et ajoute « Décidément, il pleut trop ! J'aime mieux prendre une voiture. »

« Il s'en va, sans se presser ; je monte dans l'omnibus, et, vers la station des boulevards, comme j'avais gardé mon billet à la main, je pense tout à coup — car j'ai de l'ordre — qu'il

vaut mieux le serrer. Je mets la main dans la poche intérieure de mon veston, et alors je fais tout haut, devant les voyageurs :

— C'était mon porte-cartes ! Mon Dieu, c'est mon porte-cartes que ce monsieur m'a enlevé !

« Comprenez-vous ? C'était mon porte-cartes que ce pickpocket m'avait pris en me bousculant et qu'il avait laissé tomber par terre ! Et moi qui lui avais dit : « Monsieur, vous avez perdu quel- « que chose ! » Et tous les voyageurs qui riaient, qui riaient de tout leur cœur, au lieu de me plaindre ! J'avais l'air d'une poire, et j'étais une poire, n'est-ce pas ? Je fis une déposition au conducteur, je la renouvelai devant un agent de police : inutile de vous dire que ça n'a servi à rien. Il y avait trois cents francs dans mon porte-cartes.

« Mais ce n'était pas seulement mon argent que je regrettais. Ce qui me bouleversait la cervelle, ce dont je ne me consolais pas, c'était d'avoir été une poire, je vous le répète. Ce pickpocket venait de rater son coup, et moi, bêtement, je lui avais mis mon bien dans la main pour ainsi dire !... D'abord, pourquoi est-ce qu'on ne les arrête pas les pickpockets, pourquoi est-ce qu'on ne les arrête *jamais* ? »

Le juge fit un geste de protestation.

— On ne les arrête jamais, insista le monsieur. La société ne fait plus rien pour les particuliers ; c'est une blague, la société, maintenant. Voilà pourquoi je me suis mis à penser : « Si une fois je trouve quelque chose... On m'a pris, je prends ! » Remarquez, monsieur le juge d'instruction, que je ne croyais pas que ça arriverait un jour. Quel est l'homme qui ne s'amuse pas à inventer comme ça des tas de choses ? On se figure que ça n'ira jamais plus loin que l'intérieur de la tête. Mais on se voit, faisant les gestes qu'il faut, on s'habitue... Et, mercredi dernier, voilà ce portefeuille qui tombe devant moi ! Il ressemblait au mien, je vous assure. C'était *presque* le mien...

Le petit avocat prit la parole.

— Monsieur le juge d'instruction, la personne volée n'a subi aucun dommage, puisque son portefeuille lui a été rendu. Et elle consent à retirer sa plainte si nous versons cinq cents francs à l'Assistance publique. Nous sommes prêts.

— Je suis prêt ! dit le monsieur suppliant.

Il importe, à cause de l'insuffisance du nombre des juges à Paris, de ne pas encombrer le rôle des tribunaux correctionnels. Le juge d'instruc-

tion prit acte du retrait de la plainte.

Mais le monsieur mit quelques instants à comprendre comment, ayant été si vite envoyé au Dépôt, il était relâché si rapidement. Quand il eut enfin saisi, le souvenir de son désespoir et de ses terreurs passées lui inspira d'étranges réactions. Après s'être condamné dans sa conscience, il cherchait maintenant à s'absoudre. Il protesta :

— Et les pickpockets ? Pourquoi est-ce qu'on n'arrête pas les pickpockets ? Pourquoi la société ne protège-t-elle pas les particuliers ?

— Dites donc, fit le juge, on vous relâche, mais vous n'allez pas maintenant me faire la leçon ? Je puis vous garder, vous savez !

L'ENTERREMENT

Quand Eugène, le maître d'hôtel du restaurant Rouire, sur le boulevard, apprit que M. Loncke, le député, venait de mourir, l'affliction qu'il éprouva fut sincère.

C'est que M. Loncke n'était pas fier. Depuis quinze ans qu'il venait s'asseoir chez Rouire à la même table, pour y manger le vendredi la même bouillabaisse et le même cassoulet le dimanche, ce client fidèle n'avait jamais changé : il avait toujours eu la poignée de mains aussi facile, la même bonne humeur et la même bonhomie. Il est très vrai qu'à la Chambre il ne faisait pas beaucoup parler de lui ; sa gloire ne fut jamais ni étendue ni éclatante. Eugène savait bien que ce n'était pas un grand homme : il a trop servi de

monde, au cours de ses longs et loyaux services, pour se tromper sur la valeur des gens. Cependant, il admirait M. Loncke ; bien plus, il l'aimait ! Il l'admirait d'avoir été voyageur de commerce dans les couleurs et vernis, puis conseiller municipal d'un arrondissement parisien, puis député à qui ses électeurs, bien qu'il ne fût point éloquent, étaient toujours demeurés fidèles. Il l'aimait pour sa rondeur, pour son appétit, pour sa familiarité sans feinte, et aussi — n'y a-t-il pas entre les hommes de ces sympathies prédestinées? — parce que les opinions de M. Loncke étaient les siennes. C'est peut-être que de toute sa vie Eugène n'avait jamais pensé avoir des opinions : il les avait donc reçues de M. Loncke avec l'ingénuité d'un néophyte ; mais c'est aussi que le fond de leurs âmes était pareil : de bonnes âmes de Parisiens à la fois sceptiques sur les choses de l'au-delà et facilement attendries ou enthousiastes sur les cas particuliers de misère ou d'héroïsme. Le suicide d'une pauvre mère de famille ou d'une midinette amoureuse les faisait semblablement pleurer ; ils éprouvaient la même admiration pour les exploits des aviateurs, ils avaient le même mépris pour les curés. Et quand M. Loncke, la serviette sur les genoux, ré-

pétait une fois de plus, à la fin du déjeuner, que sa mort serait semblable à sa vie, qu'il avait tout disposé pour que son corps, quand le dernier souffle s'en serait exhalé, fût livré à la Faculté d'abord, puis aux flammes purifiantes du four incinérateur, Eugène avait un petit frisson qui le faisait douter avec remords de son propre courage, mais il approuvait.

D'ailleurs, dans tous les métiers, la forme finit par emporter le fond. C'était un devoir professionnel pour Eugène que de veiller au bien-être de ses clients, d'approfondir la connaissance de leurs goûts pour flatter leur palais, de fixer dans sa mémoire le souvenir des mets qui les incommodent et de ceux dont la digestion leur est plus aisée, de leur apporter, sans même qu'ils les demandent, l'eau minérale qu'ils ont coutume de boire et le vin dont la générosité fera couler plus chaud le sang de leurs veines. C'est ainsi qu'insensiblement il avait pris pour M. Loncke les sentiments d'une nourrice pour son nourrisson. Et, maintenant que celui-ci était à jamais disparu, il avait presque envie de le pleurer comme son enfant.

Il exprima sa douleur devant le personnel.

— Je l'accompagnerai, dit-il, jusqu'à sa der-

nière demeure. Son cortège doit passer sur le boulevard : quand vous le verrez venir, avertissez-moi, je le suivrai.

M. Rouire, pressenti, trouva bon qu'il donnât à un habitué cette preuve de sympathie. Lorsqu'un convoi funèbre, portant les initiales du défunt, glissa lentement le long des trottoirs du boulevard Montmartre, Eugène passa vivement sa redingote et des gants noirs, mit un chapeau haut de forme et se joignit à la foule qui accompagnait le char empanaché.

Sa démarche était grave et recueillie. Peut-être fut-il remarqué : il le méritait. Ceux qui conduisaient comme lui le défunt à son suprême asile n'avaient point tous son air de tristesse et de componction. Ils étaient là parce qu'il fallait être là, ils manifestaient sur leur visage cette incapacité qu'ont les vivants de comprendre la douleur et la mort, ils continuaient à parler de leurs affaires, étouffaient parfois un rire léger ou même oubliaient de l'étouffer, et levaient alors la tête d'un air inquiet; puis parfois, apercevant une autre figure de connaissance, hâtaient ou ralentissaient le pas pour la joindre. Eugène ne s'étonna point de ce spectacle coutumier. « Ce sont des hommes politiques, songea-t-il même,

qui suivent le cercueil d'un homme politique. Ils sont assez indifférents, c'est tout naturel : ils en ont vu d'autres ! » Et il crut reconnaître dans cette foule nombreuse quelques figures héroïques de vieux lutteurs républicains, des barbes abondantes et célèbres, le profil sec et imberbe d'un ancien communard assagi, devenu ministre fort modéré, chargé des relations extérieures. Il s'attendait à les trouver. Donc, il les trouva, et son cœur, jusque-là vierge de vanité, fut gonflé d'un innocent orgueil.

On gagna la place de la République, puis une grande avenue. Cela l'étonna un peu, car pour gagner le four crématoire du Père-Lachaise les convois suivent d'habitude la rue Saint-Antoine. Mais il attribua ce changement de trajet aux innombrables travaux qui encombrent les voies parisiennes. Des lambeaux de conversation, qu'il saisit involontairement, le confirmèrent dans cette opinion : on parlait des grèves récentes, du percement des nouvelles lignes du métropolitain, qui n'en finit pas. Cependant, on allait toujours, du pas majestueux et piétinant qui convient aux cortèges funéraires ; Eugène eut alors un mouvement de surprise qu'il ne pensa point à dissi-

muler : ayant atteint les fortifications, le char mortuaire les franchit et les dépassa.

— Nous n'allons donc point au Père-Lachaise? osa-t-il dire à son voisin.

— Au Père-Lachaise? répondit celui-ci. Mais non! A Fontenay-sous-Bois.

Eugène demeura un instant indécis, ne comprenant plus. Au cimetière de Fontenay-sous-Bois, il n'y a certainement pas de four crématoire. M. Loncke avait donc manqué aux promesses de toute sa vie! Eugène ne le voulut pas croire : sans doute la famille, ainsi qu'il arrive souvent, avait substitué ses volontés à celles du défunt. Il en éprouva en même temps quelque déception. N'ayant jamais, jusqu'à ce jour, assisté à une incinération, il avait espéré satisfaire une curiosité assez naturelle. De plus, Fontenay était bien loin : toute sa journée allait être prise par l'accomplissement du devoir qu'il s'était imposé. Mais une sorte de fausse honte l'empêcha de s'évader. Il continua de marcher avec résignation derrière la file majestueuse et morne des voitures et des piétons.

Le paysage était sans grâce. Des masures ruineuses, des bars ignominieux, des hangars où l'on débitait de l'essence de pétrole pour les auto-

mobiles, déshonoraient sur la route la beauté des grands arbres en bordure. On marchait sur des tessons de bouteille, à travers cette odeur infâme que dégagent les boues de Paris épandues comme engrais sur les champs amollis par les pluies automnales. Enfin, la fatigue était venue! Il y avait des heures et des heures déjà qu'on allait sans s'arrêter, de la même allure cérémonielle et fastidieuse. Eugène sentait dans les reins des douleurs lancinantes et presque insupportables, la plante de ses pieds enflait, le faisant cruellement souffrir. La plupart de ses voisins, citadins peu accoutumés aux longues courses, paraissaient harassés des mêmes incommodités. Leur face blême se tirait, et maintenant ils avaient véritablement l'air en deuil, à force d'accablement.

Enfin les voitures s'arrêtèrent devant un mur bas, percé d'une grille que surmontait une croix. Cette grille s'ouvrit avec lenteur, et de la première voiture qui suivait le corbillard descendirent un prêtre et ses deux acolytes.

« Il y a du clergé! » songea Eugène avec horreur.

Et il en fit un nouveau crime à la famille de M. Loncke, qui n'avait pas craint de fouler aux

pieds les désirs si fréquemment exprimés par celui dont elle héritait. Pauvre M. Loncke, si nettement, si vigoureusement anticlérical !

— Ce prêtre va-t-il vraiment officier dans le cimetière? demanda-t-il à un inconnu d'allure fort correcte, dont il sentait un coude près de son coude gauche.

— Mais certainement, répondit celui-ci. Pourquoi pas?

Eugène se tut. Dans les enterrements, il vient sans nul doute des personnes dont les opinions sont de toutes sortes, et celle-là pouvait être pénétrée de sentiments religieux. Il fallait s'abstenir de la froisser. D'ailleurs, les discours des amis politiques de M. Loncke allaient sans faute venger sa réputation. Eugène attendit, fier et palpitant. Mais quand l'officiant eut terminé ses oraisons, il n'y eut rien : rien que le vulgaire et banal goupillon, qui commença de passer de main en main.

— C'est trop fort ! murmura le simple et fidèle ami de M. Loncke. Tout le monde l'abandonne à cette heure, qui est la dernière !

Le grand air, l'épuisement même, l'avaient grisé. Il lui parut impossible que ce bon M. Loncke s'évanouît ainsi pour jamais, sous la terre, dans

le sombre et farouche on ne sait quoi, sans que nul ne rappelât sa carrière et ses vertus. Il parlerait donc : il le fallait bien !

Et s'approchant, tout ému, de la tombe entr'ouverte :

— Adieu, dit-il, d'une voix haute, homme incomparable, républicain sans tache, citoyen dont les mérites privés égalaient la gloire civique...

Il allait continuer. Derrière lui, on cria :

— C'est un fou ! C'est une comédie ! Arrêtez-le !

Quelqu'un le tira par les pans de sa redingote. Il faillit tomber à la renverse. On le poussa, on le bourra ; il se retrouva sans savoir comment à la porte du cimetière. Alors, il reprit quelque souffle.

— Vous ne me laissez même pas, fit-il indigné, dire adieu à M. Loncke !

— M. Loncke ! lui répondit-on. Quel M. Loncke ? Qui vous parle de M. Loncke ? Nous enterrons ici M^me^ Labbé !

*
* *

Trompé par une initiale identique, Eugène avait suivi un autre enterrement.

LES DEUX BLESSÉS DE MADAME BÉRULLE

— ... A propos, annonça Mme Bérulle, en servant les œufs brouillés, demain mardi le déjeuner sera sur la table à onze heures. Onze heures précises. Et aussi tous les autres mardis.

M. Bérulle accueillit cette nouvelle sans enthousiasme. Il fit savoir qu'il se verrait forcé de déjeuner au restaurant. Ne se rendant à son bureau que vers dix heures, il ne pouvait décemment en sortir trente minutes plus tard pour retourner chez lui. Puis il osa demander la cause de cette révolution de palais.

— C'est que désormais tous les mardis, expliqua sa femme, à partir de midi tapant, je promène deux blessés convalescents à travers Paris... Vous n'avez pas voulu que je sois infirmière.

Vous prétendez que c'est d'abord à vous et à nos enfants que je dois consacrer mes sollicitudes. Mais en vérité, mon ami, je rougirais de laisser couler les longs mois de cette guerre sans rien donner de moi-même, de mon temps, de mon dévouement. Alors, je me suis entendue avec l'infirmière-major de l'hôpital Hérold : toutes les semaines elle m'enverra deux convalescents. Je tâcherai de les distraire, de remplacer la mère ou la femme qu'ils n'ont pas : de pauvres gens, comprenez-vous, des pays envahis, ou qui n'ont pas de famille. Ah ! ce que je pourrai faire pour eux est bien peu de chose : mais je le ferai de tout mon cœur !

— C'est bien ! C'est très bien ! déclara M. Bérulle. Chère amie, vous avez raison.

Au fond, il continuait à se considérer comme personnellement victime de cet élan de charité : c'était un homme qui tenait à ses habitudes. Mais, d'autre part, il n'aimait point combattre de front les résolutions de sa femme. Avant nos stratèges il avait inventé la guerre d'usure ; et sans grand espoir il persistait, étant optimiste, à en attendre les résultats.

Le lendemain, dès onze heures trois quarts,

Mme Bérulle était prête. Elle avait mis ses gants, son chapeau, ses fourrures ; et son cœur, honnêtement sentimental, battait un peu plus vite. Elle ne savait point quels étaient les deux héros qu'elle allait recevoir des mains de l'infirmière-major de l'hôpital Hérold : mais justement cette ignorance ajoutait à sa décision de générosité une pointe légère d'inattendu. Quels qu'ils fussent, ses deux pupilles seraient des soldats, des braves, et des blessés. Des simples, sans doute. Tant mieux ! Elle avait fait préparer, sur un plateau, une bouteille de bordeaux et deux verres.

A midi, l'on sonna.

— Vous ferez entrer dans la salle à manger, dit Mme Bérulle à la femme de chambre.

C'étaient eux. Un Sénégalais, noir comme l'Érèbe, et dont la tête touchait presque au plafond. Il avait une face de bon dogue et des dents de charbonnier. Lorsqu'il mit la main à sa chéchia, Mme Bérulle s'aperçut que l'intérieur de cette main était rose, absolument rose, comme la peau d'un petit enfant qui vient de naître. Jamais elle n'avait vu la paume d'un nègre, et ce phénomène nouveau pour elle l'étonna beaucoup. Il lui fit même un peu peur, sans qu'elle sût pourquoi. L'autre blessé, vêtu d'une capote bleu-horizon

très sale, était petit, trapu, brèche-dents, vif et gai, avec un nez en bec de corbin et des yeux émerillonnés. Plus émerillonnés que nature, songea Mme Bérulle, qui reconnut en lui ce que nos bons aïeux appelaient indulgemment un ami de Bacchus. Elle regretta sa bouteille de bordeaux. Mais déjà le convalescent avait repéré le flacon et laissait couler vers sa panse violette un œil sympathique.

— Lui, c'est Mamy Coumba, fit-il avec aisance, en présentant le Sénégalais. Bon garçon, brave soldat, bon nègre. Jamais malade, jamais mourir! Jamais malade, c'est-à-dire... il a reçu une balle dans la fesse, révérencieusement parler. Il cause pas un mot de français, mais ça ne fait rien, on s'entend bien tout de même devant un verre!

... Et Mme Bérulle emplit les coupes.

— Moi? Soupot Désiré, mitrailleur au 128e. Un éclat de grenade dans le côté, continua-t-il en buvant, mais le coffre est bon... A vot' santé, madame... Vous n'en prendrez pas un doigt?...

Il jeta un regard de connaisseur sur l'ameublement.

— C'est joli, ici, c'est riche! Et j'peux dire que j'm'y connais. Y en a pas beaucoup, des maisons riches, à Paris, où que j'suis pas entré! Ah! oui,

oui... c'est pas pour me vanter, mais j'peux l' dire... Des autres aussi, du reste. Tout, quoi !

Il tendait déjà son verre vide. Mme Bérulle le remplit avec une certaine inquiétude. Le Sénégalais préféra une orange. Cela lui valut de la bienveillance.

— On se calte? interrogea Soupot, s'essuyant la bouche. Où c'est qu'on va?

Mme Bérulle énonça ses intentions : remonter du boulevard Haussmann, par la Madeleine, jusqu'à l'Arc de Triomphe. De là on prendrait le métro jusqu'à l'Hôtel de Ville, on irait voir Notre-Dame, et on finirait par le cinéma.

— Ça va, dit Soupot. Moi, j'connais. J'connais tout ! Mais faut montrer la ville au sauvage.

Dans la rue, pourtant, Mme Bérulle commença d'avoir meilleure opinion de son soldat.

— Ça, dit-il avec une sorte d'étrange satisfaction, en traversant le carrefour la Boétie, c'est Saint-Augustin ! Plus bas, c'est la Madeleine. Une belle église, pour les cérémonies, la Madeleine : Y a pas mieux ! Plus loin, de l'autre côté de l'eau, c'est Sainte-Clotilde.

— Vous avez l'air de bien connaître les églises? observa Mme Bérulle, heureuse.

— Si j'les connais? Si j'les connais! Toutes, j'les connais. Et pas seulement les grandes, celles des quartiers chics, mais Notre-Dame de la Croix, à Ménilmontant; et Notre-Dame du Travail, rue Vercingétorix; et Notre-Dame de la Gare; et Sainte-Geneviève, des Grandes-Carrières; et Saint-Jean-Baptiste, de Grenelle... Ah! y en a, y en a, des églises, à Paris!

Il s'interrompit pour saluer un prêtre.

— L'abbé Pidoux! cria-t-il. Un des vicaires de Saint-Augustin. Ça fait plaisir de le revoir. Si j'avais le temps, j'aurais été lui causer!

— Vous étiez dans le clergé? demanda Mme Bérulle, intéressée.

Il secoua négativement la tête.

— Chantre, peut-être? ou bien bedeau? suisse?

— Non, madame, déclara Soupot, j'étais employé des pompes funèbres. Croque-mort, qu'on appelle!

Mme Bérulle éprouva un petit frisson. Jamais, jamais elle n'avait supposé pouvoir se trouver, avant l'inévitable fin qui attend tous les mortels, en contact étroit, et pour de longues heures, avec un de ces hommes terribles, qu'on n'entend jamais parler, et qui vivent de la mort...

Mais ses propres paroles avaient réveillé chez Soupot les souvenirs de son ancienne profession. Ils lui revenaient en foule, ils lui paraissaient délicieux.

— Oh ! fit-il, ému, là, là, mon vieux Coumba, c'te maison, au coin du boulevard Malesherbes. C'est là qu'on a été prendre une marquise, la marquise de Mariéga, une Espagnole. Toute jeune qu'elle était, quand elle est morte ! Si tu l'avais vue, à la mise en bière ! Et habillée comme pour une noce. On l'avait peinte, elle avait l'air vivante. Et un enterrement de première, tu sais ! On a eu vingt francs de pourboire. Vingt francs, mon vieux, tu vois ça !

Mamy Coumba, sans comprendre, faisait :

— Y a bon !

Ce fut avec une joie qu'elle ne prévoyait pas pouvoir jamais éprouver, que Mme Bérulle distingua, au bout du pont de la Concorde, un édifice grec qui, enfin, n'était pas une église. Elle crut que cela peut-être détournerait le cours de la conversation.

— La Chambre des députés, dit-elle.

— Oui, la Chambre des députés, concéda Soupot : c'est là qu'on a été chercher Brisson !

Il réfléchit une petite seconde, et ajouta :

— Vous me croirez si vous voulez : il était beaucoup plus lourd qu'on n'aurait cru !

Mme Bérulle jugea que, dans ces circonstances, mener ses deux blessés à Notre-Dame constituerait une imprudence. Elle abrégea la visite des grands monuments parisiens, et pénétra le plus vite qu'elle put dans un cinéma. Ses deux protégés ne s'en plaignirent pas. Là, elle goûta une heure de délicieux apaisement : Soupot ne parlait plus. Mais après le cinéma, Soupot fit comprendre qu'il avait soif. Il fallut bien lui offrir un bock à la terrasse d'un des cafés du boulevard. Mme Bérulle n'avait pas l'habitude de ces équipées. Elle se disait : « Pourvu qu'il ne passe personne de mes connaissances !... »

Le ciel lui fit cette grâce, mais Soupot, lancé, n'arrêtait pas.

— Tu vois ces maisons, faubourg Montmartre, expliquait-il à Mamy Coumba. Tu croirais que c'est bien bâti, que c'est confortable. Eh bien, on ne se figure pas ce que les escaliers sont traîtres... Une fois, d'un cinquième, on a laissé dégringoler le chargement... Y a pas à dire, c'est embêtant pour la famille !

Le lundi suivant, Mme Bérulle communiqua à son mari :

— Demain, le déjeuner à une heure, comme aujourd'hui.

— Tiens ! demanda M. Bérulle, tu ne promènes pas tes blessés.

— Non, dit-elle. Zézette a un peu mal à la gorge. Je reste à la maison...

— Tu fais bien, tu fais parfaitement bien, approuva M. Bérulle.

LA DÉMARCHE

— Maman, dit le petit infirme, est-ce que c'est vrai que j'y retournerai ?

— Où ça, mon petit Anselme ? demanda Mme Hersier.

Le médecin venait de partir, après s'être lavé les mains, sur la table même de la petite salle à manger, dans une petite cuve en terre vernissée.

Mme Hersier avait été vider l'eau sur l'évier et disposait la serviette qu'elle lui avait donnée sur une chaise, afin de la faire sécher. Celle-ci était encore propre, on ne pouvait pas la jeter « au sale ». Le lit d'Anselme était aussi dans cette salle à manger, contre la fenêtre, afin qu'il pût profiter d'un peu d'air et de soleil, et voir les oiseaux : les pierrots, qui viennent parfois

s'abattre par couples pour crier jusque sur le rebord, et les martinets, si beaux, si vifs, qui dessinent dans le grand ciel des angles aigus. Contre le mur, il y avait un lit-cage, proprement rangé, où les deux aînés avaient passé la nuit, et dans la seconde pièce, le lit de M. et Mme Hersier et une autre couchette où dormait Albert, le tout petit : à peine s'il restait, au milieu de tout cela, vraiment, la place de se mouvoir.

— Où ça, mon petit ? répéta la mère.

— A Berck ! J'ai bien entendu le médecin, va !

Anselme avait « les os mous ». C'est de cette façon tragique, et qui fait horriblement image, que le peuple appelle le mal de Pott. L'année précédente, le petit infirme avait été passer trois semaines, aux frais de la ville de Paris, dans le sanatorium municipal édifié sur cette plage de la mer du Nord. Il en avait gardé le souvenir d'un paradis. Ces grandes vagues jaunes qui accouraient du bout de l'horizon, ces beaux navires qui passaient, l'immensité de tout ce paysage, à tout instant remontaient en tableaux à sa mémoire charmée : il croyait sentir sur sa chair la douce

tiédeur du sable où on l'enterrait jusqu'au cou. L'aspect misérable des petits déshérités qui l'entouraient n'avait pas diminué son enthousiasme : ils étaient ses pareils, ils ne l'humiliaient pas de leurs jeux et de leur santé; il les préférait à ses propres frères, à sa sœur, qui lui faisaient du mal à regarder : eux, ils étaient comme les autres.

Mme Hersier sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. C'était vrai que le médecin venait de recommander une seconde saison de Berck, mais il y en a tant, de ces petits malades, et les places sont si limitées! La faveur s'accorde rarement deux fois au même enfant, et, en fait, on venait de la refuser pour Anselme. Il faudrait payer, pour le faire retourner à Berck. Payer avec quoi ? Hersier était sans ouvrage, en ce moment, on faisait des dettes. Ah! oui, on peut bien conseiller aux pauvres d'avoir des enfants, et dire, qu'après tout, c'est leur rôle et leur devoir, en même temps que leur habitude, puisque les riches n'en font pas. On n'avait pas de quoi les élever, on les étouffait dans deux pièces sans air, et même on a beau être sains, être propres, être sobres, on met au monde des petits mal fichus, qui ne seront jamais bons à rien!

Mme Hersier ne répondit pas, et Anselme blêmit.

— J'irai encore à Berck cette année, voyons, maman, j'irai encore à Berck !

Elle serra les dents, puis enfin, comme si elle prenait une grande résolution :

— Oui, dit-elle, je te le promets.

Depuis des mois déjà, elle gardait dans un tiroir de la commode une adresse découpée dans un journal. Elle la reprit, nota dans sa mémoire la rue et le numéro, et mit son chapeau avec une sorte de bravoure fiévreuse. Hersier, n'avait jamais voulu qu'on s'adressât à la charité, aux œuvres. Il avait déjà été bien difficile, l'année précédente, de lui faire accepter l'hospitalité offerte par la Ville à son fils. Il ne s'y était décidé que sur la pensée que ce n'était pas là une aumône, mais un simple recours au jeu d'une organisation municipale. On paye des impôts, c'est bien le moins, alors que celui qui les reçoit vous en restitue, sous forme de service, quelque faible partie. Mais aller plus loin, courir chez des gens, avouer sa misère ! Il s'y était toujours refusé. Par bonheur, il était absent. Sa femme prit tout sur elle, afin de le mettre en présence d'un fait accompli. Les trois autres enfants étaient à

l'école, ils ne rentreraient pas avant midi, de même que le père ; elle avait le temps.

Une demi-heure plus tard, elle s'arrêtait devant une porte cochère, sur laquelle plusieurs plaques de marbre portaient des inscriptions, en belles lettres d'or, bien nettes. Elle les considéra toutes avec attention. C'était bien dans cette maison que se trouvait ce qu'elle cherchait : les bureaux de la *Ligue pour la Repopulation*. Ce n'était pas demander l'aumône, n'est-ce pas, que de s'adresser là, son mari n'aurait rien à dire : il s'agissait de donner des enfants à la France, elle venait collaborer avec la ligue. La ligue lui donnerait un peu d'argent, elle lui apportait ses enfants, il n'y avait pas de quoi rougir. Du fond de Plaisance, où elle habitait, au centre de Paris, la course est longue et le vent du sud avait fait le ciel orageux : elle était tout en sueur. Cependant, en montant l'escalier, elle se sentit froid dans le dos, et les gouttelettes qui ruisselèrent sur son front se glacèrent parce qu'elle n'avait pas la manière pour demander, et qu'elle avait peur. Voilà pourquoi elle eut l'air presque insolent, quand elle entra, la contrainte qu'elle s'imposait lui donna d'abord la voix sèche. Il y avait un employé derrière un bureau, un

employé pareil à tous les autres, à un receveur des postes, ou de chemin de fer. Par souvenir catholique de ses anciennes confessions, elle eut presque souhaité que ce fût un prêtre. C'eût été plus commode, elle aurait parlé plus facilement. Cependant cet homme-là fut très poli. Non pas bon, non pas compatissant, mais poli : et c'était déjà quelque chose. Elle commença de parler et, comme il arrive toujours, surtout chez les femmes, prit son récit par le milieu, par la pensée qui lui paraissait la plus forte, qui la troublait davantage. L'employé l'interrompit :

— C'est pour un secours, je suppose, n'est-ce pas, à titre de mère de famille nombreuse ?

— Oui, dit-elle, oui... et le petit est malade. Vous comprenez, voilà dix-huit mois qu'il est dans un appareil. Huit ans, il a. Et si gentil, si avancé pour son âge. Le médecin a dit qu'il pourrait s'en tirer après une seconde saison de Berck, qu'il redeviendrait comme les autres... Et j'en ai eu deux, déjà, qui ont eu cette maladie-là, et qui sont morts !

Or, voici qu'en prononçant ces paroles elle les revit, les deux petites victimes sorties de son ventre fécond et maudit, elle les revit tels qu'ils

étaient sur leurs draps blancs, la figure calmée après leur longue agonie, et le bouquet de fleurs de pauvres qu'avaient apporté les voisines. Elle eut un petit tremblement des coins de la bouche. L'employé n'y fit pas attention, et profita seulement de ce qu'elle s'arrêtait pour demander :

— Votre nom, d'abord, votre adresse ?

Elles les donna.

— Vous êtes veuve ?

— Non, répondit-elle, j'ai encore mon mari, Hersier, M. Hersier, 47, rue Bartaumieux, à Plaisance. Il faisait les courses, sur un triporteur, pour la maison des Cafés Brésiliens, boulevard de Strasbourg, qui vient de fermer. Mais il avait de bons certificats. Vous pouvez vous renseigner.

L'employé se contenta d'inscrire une note, en pinçant les lèvres.

— Vous avez encore votre mari... ffu, fu, encore votre mari... Combien d'enfants ?

Elle dit, énumérant :

— Albert, Juliette, Anselme, Jules, Léon, Louisette...

— Six enfants, alors... Bon, six enfants.

— Mais non, fit-elle, Léon et Louisette, c'est ceux qui sont morts.

Ils étaient toujours vivants dans sa mémoire. Les ayant enfantés, comme toutes les mères elle persistait à les nommer.

— Mais alors, cria l'employé, presque scandalisé, qu'est-ce que vous me racontez, qu'est-ce que vous me laissez écrire! Ça ne fait que quatre.

— Oui, dit-elle, quatre : Albert, Juliette...

L'employé ferma son registre.

— Madame, fit-il, de sa voix redevenue polie, vous vous êtes trompée. Ce n'est pas ici qu'il fallait venir, il y a d'autres œuvres pour vous : Nous sommes la *Ligue pour la Repopulation.*

— Eh bien, interrogea-t-elle?

— Votre cas est intéressant, très intéressant. Mais quatre enfants, pour nous, ça n'est pas une famille nombreuse... Pensez, ajouta-t-il, fièrement, que nous avons ici des familles de huit, douze, jusqu'à quatorze enfants! Alors, c'est d'eux qu'on s'occupe d'abord, naturellement!

— Ceux qui sont morts... dit-elle, douloureusement...

Elle voulait dire : « Ceux qui sont morts seraient peut-être encore en vie, si j'avais eu de quoi les sauver! »

Mais il l'interrompit avec impatience.

— Nous ne pouvons pas compter ceux qui sont morts ! ... Je regrette...

Mme Hersier redescendit l'escalier, les jambes cassées. La fatigue de son cœur et de ses membres était telle qu'elle songea à prendre l'omnibus. Mais, tirant son porte-monnaie, elle constata qu'il lui restait douze sous. Alors elle revint à pied.

LA NUIT D'ÉTÉ

SEMBLABLE A L'ÉTERNELLE AURORE...

— Sévoz aida lui-même, écartant d'un geste les soins du valet, Mme Greuse à passer, sur ses épaules nues, son grand manteau de soirée. On entendait encore, dans le salon du premier étage, le bruit qui s'assourdissait d'une conversation. Et la porte s'ouvrit, l'avenue du Bois apparut, immense, muette, vide et sombre. La majesté déserte de ces grandes voies bordées d'hôtels offre la nuit quelque chose d'émouvant ; elle inspire une sorte de crainte vague et sans objet. On était en plein été. Les premières gouttes d'une grosse pluie d'orage tombaient sur le trottoir avec un crépitement très léger, mais qui se percevait bien dans le grand silence.

Mme Greuse rentra sous le porche, d'un air peureux. Dans le mouvement que fit tout son corps, le joli mouvement dépité qui resserra la sortie de bal sur son buste rond plaquant sa jupe sur ses genoux et ses hanches, elle eut l'air d'un bel oiseau qui avait voulu s'envoler, et ne veut plus, et se rengorge en fermant ses ailes.

— Je vais aller chercher une voiture, dit Sévoz.

Il partit en courant vers des lueurs lointaines et mouvantes. Mme Greuse le suivit des yeux, un peu lâche et lasse, inconsciemment charmée parce qu'il était aimable à voir dans cet élan qui l'emportait, ce bondissement heureux qu'ont les jeunes hommes quand ils vont vers un but qui leur plaît. Toute cette soirée, il l'avait passée près d'elle, parfois silencieux, toujours attentif à elle seule. Cet hommage l'avait flattée sans qu'elle désirât et attendît rien de plus. Elle y trouvait la preuve du mérite qu'elle se reconnaissait ; ce plaisir calme et sans risques suffisait à sa vertu élégante.

Il revint avec une auto-taxi.

— Où faut-il lui dire d'aller ? demanda t-il.

Elle donna une adresse, du côté d'Auteuil. Il la répéta, et d'un bond fut à côté d'elle.

— Vous voulez bien ? dit-il.

Mme Greuse jugea qu'il le fallait bien, puisque la voiture était déjà en marche, puisqu'il pleuvait, puisque M. Sévoz était allé chercher la voiture, et pour beaucoup d'autres bonnes raisons, dont la meilleure était qu'elle ne savait comment refuser, et que rien ne vaut contre un fait accompli.

Il se montra, au début, respectueux, mais tendre, et elle ne songea point à s'offenser. Plus de timidité et de froideur l'eussent même un peu déçue, en lui laissant croire qu'elle se trompait sur les sentiments qu'elle était digne d'inspirer. Elle-même pensait bien n'en éprouver aucun, de quoi elle n'était pas médiocrement fière. Son attitude fut indulgemment décourageante. Puis elle répondit plus vivement parce que la conversation cessa d'être personnelle. Il lui sembla équitable de mettre quelque ardeur généreuse à excuser, chez certaines personnes, des faiblesses qu'elle n'avait pas l'intention d'imiter. Elle entendit que M. Sévoz partageait cette manière de voir.

L'averse maintenant se précipitait. Parfois, lorsqu'on croisait un réverbère, les rayures des eaux célestes devenaient subitement lumineuses ;

elles fouettaient, en les exaspérant, les parfums de la nuit. Car la nuit est le moment où les arbres respirent. Lorsque tout dort, excepté ceux qui s'aiment, ils sont les maîtres de l'heure. L'odeur des tilleuls et des catalpas, dans l'avenue du Bois, par instants les enveloppait, par instants semblait s'éloigner un peu, mais en restant toujours présente, tel un voile impondérable qui tantôt s'écarte et tantôt se rapproche, serré plus voluptueusement sur les corps qu'il doit vêtir. Et les parfums empêchent de penser. C'est leur rôle dans la nature, d'empêcher de penser. Ils décapitent l'esprit de toutes ses idées hautes, ne laissant demeurer que les sentiments, les appétits, les instincts, le désir. Ils rendent les hommes et les femmes pareils aux fleurs d'où ils viennent, les fleurs irresponsables et sans péché qui n'ont été mises au monde que pour être fécondées, et mourir. M^me^ Greuse fut durant quelques minutes une grande fleur inintelligente et heureuse. Si elle put se reprendre à temps, c'est peut-être qu'on entra dans des rues plus étroites et non plantées, où l'air se fit moins perfide. Mais enfin elle se reprit avec un vrai courage : entendez par là qu'elle avait peur d'elle-même.

La voiture s'arrêta enfin. Sévoz se fit plus suppliant. Il dit qu'il était malheureux. Il dit qu'il ne se consolerait jamais d'avoir épouvanté par l'excès de son zèle la personne du monde dont la bonne opinion lui tenait le plus à cœur. Il dit qu'il avait le droit de s'expliquer, qu'il demandait sur l'heure quelques minutes pour s'expliquer — mais non pas dans la rue ! Et qu'il s'en irait tout de suite.

— Oui, dit Mme Greuse, plus tard. Vous reviendrez, c'est entendu. Plus tard, n'est-ce pas ? Je vous le promets, je vous le promets !

A cet instant, elle croyait mentir. Il lui semblait qu'elle aurait toujours de l'effroi ou de la colère en présence de l'homme qui l'avait humiliée devant sa conscience et devant sa pudeur. Et elle était traquée. Les quelques pièces, là-haut, où une femme de chambre l'attendait, lui apparurent comme une forteresse où elle avait hâte de se mettre à l'abri. Elle sonna et la porte lui fut ouverte. Elle la referma vivement et entendit qu'on sonnait encore derrière elle. Réveillant la concierge, elle dit d'une voix qui n'était plus la sienne, et qu'elle ne reconnut pas :

— Pour l'amour de Dieu !... On sonne : eh bien, n'ouvrez pas ! N'ouvrez pas, quoi qu'il

arrive, quoi qu'on fasse. C'est .. c'est quelqu'un qui m'a suivie !

Le concierge promit. Il affirma aussi qu'il y a des gens bien grossiers.

Mais Mme Greuse ne put s'endormir. Elle comprit tout à coup qu'elle était seule, horriblement seule, et ne s'était jamais aperçue de l'ennui poignant de cette solitude. Sa victoire sur elle-même ne lui causait plus aucun plaisir; elle était bien près de n'en ressentir qu'un lâche regret. Et pour justifier cette lâcheté à ses propres yeux, sa faiblesse, son alanguissement, sa mélancolie périlleuse, elle les mit sur le compte d'une charité nécessaire. Elle se reprocha d'avoir, par sa dureté, fait souffrir un homme qu'elle aurait pu repousser moins brutalement. Il lui semblait aussi que cet homme était toujours là, patient et inconsolable. Ce n'était pas une illusion : ouvrant sa fenêtre, elle entendit un tintement qui n'arrêtait pas; M. Sévoz sonnait toujours !

Elle en eût pu rire. Elle ressentit, au contraire, une grande pitié : et c'est la meilleure preuve qui se puisse donner qu'une affection vraie venait de pénétrer dans son cœur.

« — Si je l'avais laissé entrer, songeait-elle.

S'il s'était assis dans ce salon une demi-heure, quel mal aurais-je fait ? Je l'eusse renvoyé doucement, avec un peu d'espoir... et moi aussi, j'eusse alors pu trouver le sommeil, avec un peu d'espoir. Et puis... pourquoi pas, après tout, pourquoi pas ?...

Ainsi s'en allait, déchiré en lambeaux douloureux, tout l'orgueil que Mme Greuse avait jusque-là gardé de son honnêteté raisonnable. Toutefois elle se sentait liée à ses résolutions passées par sa décision de tout à l'heure, par l'ordre qu'elle avait donné. Elle n'osa point appeler, envoyer quelqu'un, faire cesser le bruit maléfique et importun qui l'empêchait de trouver le repos. Elle tira les rideaux pour l'amortir, serra l'oreiller autour de sa tête. Le grand jour venu, elle s'assoupit.

Au réveil, elle se trouva moins de courage encore que durant cette nuit, qui lui avait paru sans fin. Elle imagina du bonheur, elle inventa des suites, et dans ces suites elle s'abandonnait. Vers onze heures elle s'habilla, descendit dans la cour, alla jusque dans la rue, rentra, et trouva enfin l'énergie de demander au concierge :

— Dites-moi... On a sonné longtemps, à la porte ?

— Ah ! répondit-il, oui, madame ! Jusqu'à trois heures du matin.

— Eh bien ?... dit-elle.

— Je dois dire à madame... J'ai commencé par trouver ça drôle. Le monsieur qui sonnait j'aurais bien voulu voir sa tête. Mais ça durait trop ! A la fin, ma femme m'a dit : « On ne peut pas dormir. Ouvre-lui. S'il est timide, il aura peur. S'il est plus fort que toi, laisse-le monter. »

— Oh ! dit Mme Greuse, s'il était monté !...

Elle ne savait pas elle-même de quelle façon elle voulait terminer sa phrase.

— Ma femme m'a conseillé, continua le concierge : « Laisse-le monter, va ! On lui dira son fait aussi bien là-haut que sous la porte cochère. Et puis, un homme est un homme. Le cœur me manque, à l'oublier sous la pluie. Est-ce que c'est mal, d'être amoureux ? Rien qu'à l'entendre, il me fait pitié. »

Mme Greuse se sentit l'âme pleine d'une sorte de reconnaissance honteuse pour cette humble femme qui avait pensé, avec moins de nuances et d'angoisses seulement, les mêmes choses qu'elle-même.

— Et alors ? interrogea-t-elle.

— Alors, dit le concierge, j'ai ouvert.

— Et puis alors ? insista Mme Greuse.

Son cœur battait très fort. Une rougeur lui vint aux joues.

— Madame, dit le concierge, ce monsieur sonnait parce que son pardessus était pris dans la porte.

UN HOMME HEUREUX

— ...Asseyez-vous sur cette chaise... Croisez les jambes l'une sur l'autre, naturellement; bon, c'est ça... Et comme vous comprenez bien, mon Dieu, comme vous comprenez bien! On dirait que ce n'est pas la première fois, hein!...

Le docteur Dulau, tout en parlant, avait lancé un coup sec du tranchant de sa main sur le tendon, au-dessous de la rotule; le pied du patient examiné partit en l'air comme un ressort.

— Parfait, mon ami, parfait!... Monsieur Massieu, terminez donc le diagnostic, s'il vous plaît, dit le chef de clinique.

Un jeune externe s'avança, tout fier de pouvoir se tirer avantageusement d'une épreuve qu'il prévoyait facile.

— Levez les paupières, regardez-moi : pupilles dilatées... Tirez la langue : tremblement convulsif... Comment vous appelez-vous?

— Bé... Bé... Bécoulet, J... Jules!

— Quel âge avez-vous?

— Qua... qua... quarante-deux ans.

— En quelle année êtes-vous né?

— En dix... dix huit cent trente-cinq. Je s... suis le fr... frère de l'... de... l'impératrice Eugénie.

L'externe, se rapprochant du docteur Dulau, dit à demi-voix :

— Confusion mentale, idées de grandeur, bégaiement caractéristique : c'est un P. G. à la période d'excitation.

Jules Bécoulet tendait l'oreille. Il y eut quelque chose comme une lumière fugitive au coin de ses yeux, qu'il baissa.

— Très bien, monsieur, très bien ! prononça la voix du grand chef.

Et il ne parut plus s'occuper du malade, interrogeant de nouveaux venus, dictant des traitements à l'infirmier, groupant les externes pour leur faire observer un cas intéressant. Jules Bécoulet était demeuré sur sa chaise, dans la même posture, l'air bien sage. Tout à coup, le

docteur Dulau revint à lui par un crochet imprévu et, de nouveau, lui envoya un coup direct et sec au même endroit de la jambe. Cette fois, le pied ne fut soulevé que de quelques millimètres.

— Tiens, tiens ! fit l'aliéniste, d'une voix un peu railleuse. Qu'on m'apporte donc une loupe.

On apporta la loupe.

— Recommencez à tirer la langue, cher monsieur, si ça ne vous fatigue pas.

Jules Bécoulet montra de nouveau son chiffon rouge, pointu et tremblant.

— Monsieur Massieu, remarquez-vous ces piqûres à l'extrémité de la langue ? Qu'en pensez-vous ?

L'externe n'en pensait rien du tout. Il dirigeait vers le maître un regard intrigué. Le docteur Dulau demanda d'un air bonhomme à Bécoulet :

— C'est de la cocaïne, n'est-ce pas, que vous vous êtes fourré là. Excellent, la cocaïne, pour donner de l'hésitation à la parole. Mais vous auriez dû faire attention à vos réflexes, la seconde fois ; ils étaient devenus normaux, tout à fait normaux. Manque d'habitude, cher monsieur. Allons, vous le voyez, ce n'est pas si facile que ça

de simuler la paralysie générale!... Vous retournerez demain au dépôt de la Préfecture.

Puis, s'adressant à l'externe, qui paraissait un peu confus :

— L'honorable M. Bécoulet a été arrêté pour cambriolage. Un avocat plein d'expérience lui avait suggéré sans doute d'invoquer l'excuse d'irresponsabilité. Mais votre erreur est concevable. Vous n'étiez pas averti, et il n'avait pas oublié un des symptômes, le mâtin, pas un! Seulement...

Bécoulet promena dans les galeries de l'asile puis au réfectoire où il fit honneur à un menu vulgaire, mais raisonnablement copieux, sa déception assez amère. Il songeait avec mélancolie que, n'ayant pas été reconnu « bon » comme paralytique général, il allait, selon toutes probabilités, prendre un an et un jour en correctionnelle comme récidiviste; un an et un jour, toute une révolution de la terre autour du soleil, après quoi il aurait perdu son expérience professionnelle, — car il en est de la cambriole comme de la peinture, des finances et de la poésie : il faut pouvoir s'entretenir la main, — et ne retrouverait sûrement point les faveurs ni la générosité de

Mlle Emma, du faubourg Montmartre. Il maudit le jour fatal où il avait commis la sottise de se laisser arrêter.

Qualifié sain d'esprit, le triste Bécoulet avait été provisoirement attribué à la classe des aliénés paisibles. Après le déjeuner, il alluma une cigarette et commença d'errer dans un préau planté d'assez beaux arbres, où d'instinct, sans rien savoir des aîtres de l'hospice, il avait suivi ses voisins de table. La physionomie et les occupations de ceux-ci l'étonnèrent. Si quelques-uns demeuraient assis sur des bancs peints en vert, apparemment plongés dans une dépression profonde, d'autres lisaient le journal comme des rentiers, ou même jouaient ensemble aux dames et aux dominos ; ou bien encore se promenaient par groupes amicaux.

— Je voudrais bien savoir, songea-t-il avec rancune, comment le médecin a pu voir que ces cochons-là étaient plus fous que moi !

Il en était là de ses réflexions quand un gros homme l'aborda familièrement.

— Ils ne t'ont pas reconnu, hein ? Ça n'a pas pris... Oh ! ils sont malins.

Bécoulet sentit dans cette voix une nuance de supériorité. Il dévisagea sans aucune sympathie

celui qui lui adressait ainsi la parole. C'était un bon petit père, à la mine florissante de santé, les yeux vifs, le gilet gros bleu de son uniforme d'hospitalisé tiré sur une agréable bedaine et couvert de taches de graisse sur lesquelles une poussière blanchâtre avait collé ; mais, jusque dans cette négligence, on distinguait je ne sais quoi qui dénonçait une incroyable satisfaction de son sort, une allégresse sans mélange et sans tares.

— Tu as du tabac, interrogea ce nouveau venu, et une feuille de Job ? Ma fille ne me donne que cinquante centimes par semaine pour mes menus plaisirs. Alors, tu comprends...

Bécoulet lui passa le reste d'un paquet de dix sous, et l'autre se mit à rouler une cigarette, du bout de ses doigts aux ongles noirs. Puis il déclara, d'un air savant :

— Non, tu sais, ils ont le flair, ici, pour les simulateurs ; on ne peut pas y faire, c'est pas la peine ; il n'y a que moi, dans tout l'hospice, il n'y a que moi ! Le petit père Vauquelin, c'est le seul !

Il souriait dans sa barbe de quinze jours, tout pénétré d'un orgueil ingénu.

— Mais, demanda Bécoulet, étonné, est-ce qu'ils savent?...

— Naturellement, ils savent. Ils savent toujours, ils ont des trucs, je ne sais pas comment ils font... *Mais ils ne peuvent pas me renvoyer* !

Il proclama sa conviction en se frottant le ventre avec douceur ; et il avait l'air de dire : « Ces tripes-là, ces belles tripes-là, c'est eux qui me les ont faites. »

— C'est pas un moyen qui puisse te servir, poursuivit-il ; alors, je veux bien t'expliquer. Ecoute :

« J'ai toujours eu un poil dans la main. C'est peut-être une maladie comme une autre, d'avoir un poil dans la main, et incurable ; y a des gens qui veulent travailler à toute force, qui sont malheureux quand ils ne travaillent pas, et y en a d'autres que c'est le contraire, pas ? Seulement, cette maladie-là, elle n'est pas admise. J'ai été ouvrier tailleur, dans le temps des temps ; on reste assis, et même accroupi, les jambes croisées. C'est pas encore les bras croisés, mais c'est toujours çà ! Et puis, c'est un métier où il y a beaucoup de morte-saison : en été, précisément, où ça vous fait suer rien que de remuer les doigts. Je faisais durer la morte-saison le plus longtemps possible, et Céline — c'est ma fille,

Céline, qu'est bien placée comme cuisinière — me donnait toujours de quoi. Mais quand je restais trop longtemps sans place elle m'engueulait, elle m'engueulait!... Tiens, ça me fait froid dans le dos seulement que d'y penser; pour rien faire agréablement, il faut avoir sa tranquillité morale, j'l'avais pas ! Enfin, un jour, j'sais pas comment, voilà que j'pige une pleurésie et qu'on m'met à l'Hôtel-Dieu. C'est là que j'ai compris ma vocation. Bon sang d'bon sang, c'que c'était doux, c'que c'était bon, c'que c'était plaisant ! On reste dans son lit tant qu'on veut; si qu'on veut pas s'déranger, on fait dans son pot; on est nourri gentiment, on va s'chauffer au soleil, en robe de chambre; y a pas de fatigue, y a pas d'embêtements, y a rien à faire que d'rien faire. J'étais né pour ça, j'l'ai bien senti! Aussi, tu penses, quand j'ai été guéri, quand j'ai été pour retourner à l'atelier, quelle flemme! C'est lourd, les ciseaux; c'est lourd, mon vieux! On peut pas croire...

« Alors, j'ai resté chez moi. J'disais à Céline : « Ça s'voit pas, mais j'ai quéqu'chose, j'suis sûr que j'ai quéqu' chose! Ça me tient là, dans le dos, et puis à la poitrine, et puis aux jambes. »

« — Eh bien, qu'elle a fait, faut r'tourner à la visite à l'Hôtel-Dieu. » J'ai été à l'Hôtel-Dieu. C'qu'ils m'ont foutu à la porte, les chameaux! Mais, ça ne fait rien, j'répétais à Céline : « Pour sûr, j'ai quéqu'chose : c'est du coton que j'ai dans l'épine dorsale et de l'eau qui m'coule dans les veines. » Elle a fait venir un médecin qui a dit : « Ça doit être de l'emphysème. » Tout de suite, j'suis allé à Necker, et j'ai dit : « L'médecin, il croit que c'est de l'emphysème. »

— « De l'emphysème ! qu'il a crié l'docteur de l'hôpital : ces médecins de quartier, quels ânes ! C'est de l'œdème pulmonaire... Messieurs, voyez comment on commet une erreur de diagnostic ! » J'ai tiré trois mois à Necker pour mon œdème, et puis j'ai été dans une autr' boîte. J'les connais toutes, les boîtes. Mais le malheur c'est qu'ils se sont mis à me connaître aussi, là-dedans. Et quand j'tâchais de repiquer au truc, ils rigolaient, ils rigolaient de toutes leurs forces : « C'est encore vous ! Ben, vous n'avez pas maigri depuis la dernière fois ! » C'est comme ça qu'j'ai pensé qu'il ne me restait qu' les fous !

— Eh bien? demanda Bécoulet avec un intérêt passionné.

— Les fous, il m'semblait qu'ça devait

êt' bon. Une fois qu'on est fou, c'est pour la vie, c'est connu, c'est de tout repos... J'suis donc allé à l'Elysée, j'avais lu qu'c'est comme ça qu'ça s'fait, sur les journaux, et c'était du temps d'Félix Faure. J'ai prié l'poste de lui faire savoir que j'étais l'empereur de Russie et que j'venais lui faire une petite visite. On m'a mené en voiture à l'infirmerie du Dépôt, raide comme balle, et je m'pensais : « Ça va bien ! » Mais l'lendemain, on m'conduit ici, ici même, mon vieux, et on m'interroge. Je dis que j'suis l'empereur de Russie, qu'j'ai un bateau-mouche en or pur, que ma sœur est la sainte Vierge; des choses riches d'imagination, quoi! Tu crois qu'cette crapule de docteur, celui qu'tu as vu, y a été pris? Il m'a répondu : « Vous vous figurez qu'il suffit de dire des bêtises pour être fou, s'pèce d'idiot? Allez voir dehors si j'y suis! » On m'a seulement fichu quinze jours de prison pour avoir outragé la majesté du Président de la République ; ça n'était pas la même chose.

« Eh bien, tout de même, c'est en sortant de prison qu'l'idée m'est venue, la bonne idée. Quand j'dis une idée, c'était plutôt une fantaisie, une impulsion, comme ils disent ici. Je n'm'étais pas trouvé si mal à la tôle, après tout, et je

m'disais : « Ça n'vaut pas l'hôpital, mais c'est encore mieux que rien. » J'm'arrête donc chez un bistro, j'prends un verre assis, pas'c'que j'aime pas rester debout, et j'feuillette un vieux bottin qui s'trouvait là par hasard. « S'il faut voler, j'pense tout de suite, autant voler ça qu'aute'chose. » Donc, je file en mettant le bottin sous mon bras. L'bistro m'court après, je m'laisse choper sans résistance, et on m'ramène au Dépôt. Au Dépôt, l'commissaire, le juge, j'sais pas quoi, celui qui interroge, enfin, me r'connaît et il crie : « Ah ! c'est encore lui ! Mais il est fou, c'type-là; il est fou à lier. Un homme qui a dit qu'il était l'empereur de Russie et qui vole un bottin un mois après ! Un bottin, une chose qui ne peut servir à rien ! A quoi c'est qu'ils pensent à Sainte-Anne? »

« Là-dessus, il téléphone ici : « Vous savez le bonhomme de l'Elysée, celui qu'vous avez relâché et fait condamner comme simulateur, il vient de voler un bottin. Un bottin, comprenez-vous? Hein ! ça vous la coupe... Qu'est-ce que vous racontez?... Que vous persistez dans votre diagnostic? Nous allons voir ça, nom de Dieu ! »

« Il m'colle dans une voiture, il monte avec moi, il s'fait conduire à Sainte-Anne, et tout le

temps il ronchonnait : « Non ! mais quels crétins, quelles andouilles ! » Et, une fois arrivés, si tu savais ce qu'elle en a pris, l'administration, la science, la médecine. Si ça n'avait pas été pour mon avenir, pour la chose de ma situation, j'aurais tout avoué ; j'avais des remords, parole d'honneur ! Mais le médecin chef a fini par dire : « Après tout, vous savez, moi, j'm'en fous ! On vous l'gardera, puisque vous y tenez. » Voilà ; et y a dix ans que j'suis ici ; on s'la coule douce. Mais, tout d'même, je r'grette de t'perdre, des fois j'ai besoin de causer avec un homme de bon sens ; les infirmiers, c'est pas suffisant. Ils n'ont pas assez d'éducation.

Comme il achevait entra dans le préau une imposante société. C'était la princesse Borodounoff qui visitait l'Asile, escortée par tout le personnel des médecins, de l'administration, des externes. A la vue d'une femme, les paralytiques généraux en état d'excitation témoignèrent, par des signes évidents, d'un grand enthousiasme.

— Vous excuserez ces malheureux, princesse, dit le docteur Dulau. D'ailleurs, je vous avais avertie.

Mais l'externe Massieu, qui avait encore sur

le cœur son erreur de diagnostic, s'apercevant que l'intrépide Vauquelin n'hésitait pas à se mettre sur les rangs pour ce concours, le repoussa violemment, d'une bourrade.

— Dites donc, vous, fit-il, il vous faudrait encore ça?

— Oh! le pauvre homme!... murmura la princesse, compatissante.

UN CONFLIT

Comme le dit lui-même le colonel Poltu, « sa mission était pénible parce qu'elle était sévère ». C'était toujours par ces paroles que commençait l'interrogatoire qu'il faisait subir à ces dames, et il était très content d'avoir imaginé ce début, ce qui prouve qu'il est un brave homme en même temps qu'un brave militaire.

Un des devoirs en effet qui incombaient au colonel Poltu était de convoquer, dans le bureau qu'il occupait à la gare, les personnes du sexe féminin qui débarquaient à B...-sur-C... par le chemin de fer. Du fait même qu'elles avaient pu parvenir jusque-là, leur présence déjà devait être considérée comme insolite. B...-sur-C... se trouvait dans la zone des armées, et même presque en

première ligne. En face de l'ennemi, l'expérience acquise au cours de cette guerre avait démontré que dans l'immense majorité des cas, lorsque de faibles femmes s'aventurent aussi loin, ce n'est pas pour voir quelque chose, mais quelqu'un : c'est un fils, c'est un mari, ce peut être aussi un ami qui leur est cher. Il est cruel de leur refuser cette satisfaction ; pourtant cela demeure nécessaire. Considérez que par la porte où l'on laisserait se glisser ces affections, pourrait s'introduire l'espionnage. Considérez aussi qu'il convient de ne point amollir le cœur de nos guerriers, et que, par surcroît, la présence de femmes sur un point du territoire qui sert d'appui immédiat à nos actions militaires peut devenir pour le commandement une cause d'inopportunes préoccupations. Enfin, on a décidé une fois pour toutes que ce n'était pas leur place : il est donc inutile de discuter ; si la question vous intéresse encore, nous en recauserons lors de la prochaine guerre.

Le colonel Poltu est de mœurs irréprochables ; il est marié, père de famille. Son devoir ne lui en paraît que plus désagréable, bien qu'il le remplisse avec rigueur. Il sent mieux que personne qu'il a pour conséquence assez fréquente d'inévitables injustices auxquelles tout son discerne-

ment, toute sa subtilité ne sauraient obvier. Car les dames qui ne peuvent invoquer pour leur déplacement un motif légitime, une affection reconnue et consacrée par le Code civil se gardent bien d'avouer le but de leur voyage. Elles débarquent généralement pourvues d'immenses cartons ou bien de ces petites malles noires et plates, bordées de cuivre, qu'emploient dans leurs tournées les voyageurs de commerce : « Mon colonel, affirment-elles avec un front d'airain, je viens à B...-sur-C... pour placer de la dentelle, des chapeaux, des nouveautés. Pouvez-vous me défendre d'exercer mon industrie? Et en ce moment où la vie est si dure! Je fais vivre toute ma famille. » Elles ont réponse à tout, elles vous nommeront sans hésiter toutes les couturières, toutes les modistes, tous les magasins de la ville ; avant de partir elles n'ont eu qu'à consulter le bottin. Au contraire, les mères et les épouses ont la pernicieuse conviction de leur innocence et de leurs droits; elles disent tout de suite : « Pourquoi je suis ici, mon colonel? Mais c'est pour voir mon fils, c'est pour voir mon mari. » Et le pauvre colonel est obligé de prendre sa grosse voix pour répliquer : « Madame, vous ne sortirez pas de la gare. Vous allez attendre

dans ce petit local, là, tout à côté. Vous y serez très bien. Il y a un excellent train à 17 heures 40 pour retourner à Paris. »

Il ne devrait jamais se laisser attendrir, jamais ! C'est l'ordre, et il en connaît l'importance. Mais quoi ! Je vous dis que c'est un brave homme et qu'il a un cœur, comme vous et moi... L'autre jour le train arrive ; il y a des voyageuses, bien entendu ; et toutes ces dames attendent en frémissant le moment où elles vont défiler, chacune à leur tour, devant le terrible colonel.

La première porte, sur une toilette à mille raies, déjà printanière, un visage encore jeune et délicieusement chiffonné, tel un bouquet de fleurs fraîches qui s'enlève sur un joli vase au col mince. « Mon colonel, dit-elle, je viens voir mon mari... »

— Ce n'est pas possible, fait le colonel. Mille regrets, mais ce n'est pas possible. Ma mission est pénible, mais rigoureuse... Il y a un excellent train à 17 h. 40... Vous attendrez là, dans ce petit local...

Mais je crois que je me répète. Ce n'est pas ma faute, je fais comme lui. La dame proteste, elle insiste, elle a d'excellentes raisons à faire valoir.

— Mais mon mari n'est pas venu à B...-sur-C... exprès pour moi, mon colonel. Il est colonel comme vous; il est à B...-sur-C... pour quelques heures, je l'ai appris par une lettre. Il ne manque pas à son service, à son devoir. Vous n'êtes donc pas marié, mon colonel? Vous ne savez donc pas ce que c'est?...

Elle pleure, elle pleure à chaudes larmes. Et par-dessus le marché, elle ne s'en ira pas; elle restera là, sur cette chaise, indéfiniment. Mais elle pleure; surtout elle dit des choses incroyablement touchantes. Le colonel se laisse attendrir. Il se le reproche; cependant il se laisse attendrir.

— Eh bien, partez, dit-il. Mais le train est à 17 heures 40. A 17 heures 40, vous entendez. Si l'on vous retrouve demain matin dans la ville!...

Il ne dit pas ce qui doit arriver, mais il est évident que ce sera épouvantable. La dame ne se le fait pas dire deux fois; elle s'échappe. « A une autre », dit le colonel à son planton, d'une voix triste. Il est poursuivi d'un âpre remords. Comme il a déjà été signalé, si c'est un brave homme, c'est aussi un bon militaire, et il a manqué à la consigne.

... L'autre, que le planton vient d'introduire,

est parvenue à la maturité. Mais elle est digne, elle est fière d'elle-même, de vingt ans d'affection fidèle et réciproque, de ses enfants, de toute sa vie enfin, de toutes les choses qui furent dans sa vie. Et le colonel pense à sa colonelle.

— ... Mon colonel, dit-elle, je viens voir mon mari.

— Ce n'est pas possible, répond le colonel, ce n'est pas possible ! Ma mission est pénible, mais rigoureuse. Il y a un excellent train à 17 h. 40.

— Mais mon mari n'est pas venu à B...-sur-C... exprès pour me voir, dit la voyageuse. Il est colonel comme vous, il est ici pour quelques heures seulement, je l'ai appris par une lettre Il ne manque ni à son service ni à son devoir...

— Encore ! Ça recommence ? « Quel colonel ? » demande le colonel étonné.

Et la dame nomme le même !

— Ah ! c'est trop fort ! crie le colonel Poltu, désarçonné. Qu'est-ce que c'est que cette histoire. Est-ce qu'on se f... de moi ? Planton, allez me chercher l'autre, allez me chercher la première, celle qui vient de sortir ; elle ne doit pas être loin. Nous allons bien voir.

Le planton revient avec la première dame.

— Comment vous appelez-vous ? dit le colonel.

Il est devenu tout à fait méchant.

— La colonelle X.., affirme la première dame avec intrépidité.

— Pardon, madame, fait la seconde dame avec indignation ; la colonelle X.., c'est moi !

On n'a pas vu une situation si difficile depuis la retraite sur la Marne. Et c'est par conséquent le moment de l'offensive pour le commandement.

— Vous avez des papiers? interroge le colonel.

— J'ai des lettres à mon nom, déclare la première dame.

— J'ai des lettres à mon nom, et les voici, dit la seconde.

Le colonel a très chaud. Son offensive a raté. Il a l'impression détestable d'avoir fait une gaffe, et même une série de gaffes. S'il avait renvoyé la première impétrante à Paris, ainsi que l'y obligeait la consigne, tout cela ne serait pas arrivé. Il aurait pu laisser la seconde ou la renvoyer comme l'autre, et dans les deux cas il n'y avait aucun mal, mais maintenant? Ah! il allait être content, le colonel X.... un frère d'armes! Mais aussi une pareille astuce, une vie en partie double, avec deux femmes à qui ce collègue permettait de porter son nom et auxquelles — en

vérité une pareille imprudence était inconcevable! — il avait donné rendez-vous le même jour, et au même endroit!

Durant qu'il réfléchit, les deux dames échangent des conversations sur lesquelles il est préférable de ne pas insister, et le colonel Poltu a envie de s'arracher les cheveux.

— C'est la seconde qui doit être la vraie, pensa-t-il ; et l'autre, mon Dieu, l'autre...

Il faut reconnaître que cette manière de voir avait pour elle toutes les probabilités, bien que l'autre fût charmante et parût du meilleur monde.

— ... Donc, continue le colonel en lui-même, c'est cette autre qu'il faut confesser.

— Mon enfant, lui dit-il, ayant fait sortir la seconde colonelle, vous n'êtes pas la femme du colonel. Vous ne l'êtes pas!... Et vous ferez bien de m'avouer la vérité. Il vaut mieux passer pour ce que vous êtes — une amie, j'imagine, une charmante amie de celui que vous venez voir — que pour..... il faut bien que je lâche le mot : une espionne!

La dame recommence à fondre en larmes.

— Mais je ne suis pas une espionne, gémit-elle, et pas davantage l'amie du colonel X... Je

suis une honnête femme, monsieur! Je suis Madame C..., femme du chauffeur du colonel X... Et j'ai su par mon mari qu'il conduirait le colonel X... à B...-sur-C...; j'ai arrangé tout ça avec lui. La femme d'un chauffeur, est-ce que vous l'auriez laissée passer? Tandis que celle du colonel... Est-ce que je pouvais deviner qu'il arrangerait la même chose avec sa femme, le colonel X...? Je n'ai pas de chance; nous n'avons pas de chance, voilà tout...

Le colonel médita :

— Je vous ai permis de passer, et je n'en avais pas le droit, mais une parole est une parole. Et d'autre part, vous n'êtes pas la vraie colonelle X... Il faut donc que je laisse maintenant passer l'autre... Filez toutes les deux, filez vite! Mais ne le dites à personne. Je mérite le conseil de guerre!

Elles obéirent à la première partie de la recommandation, mais pas à la seconde : et voilà comment je sais l'histoire...

LA PERLE

Grollot fut déménageur et Colru l'est encore. Si Grollot a dû quitter cette profession, ce n'est pas de sa faute. Depuis la guerre surtout on manque de gars costauds pour monter les gros meubles et les descendre. Et, il y a cinq ans, on se faisait déjà comme ça des quinze ou vingt francs dans sa journée : les bourgeois sont à votre dévotion, ils ont peur pour leur armoire à glace et leur piano, dont le sort est sur les épaules de ces hommes puissants; ils ne lésinent pas sur le pourboire, ils n'oseraient! Songez alors aux bénéfices d'un déménageur aujourd'hui : un honnête homme, quand il a des muscles solides, un dos pareil à celui d'Atlas, ne saurait rien désirer de mieux. Par malheur, Grollot a été l'un

des premiers blessés dans la formidable catastrophe qui vient d'ébranler l'univers ; et la balle qui lui a brisé le fémur droit, dès octobre 1914, lui a laissé une jambe plus courte que l'autre. Il a beau dire qu'il est toujours d'attaque, les clients n'aiment pas ça, ils ont peur que ce boiteux ne dégringole dans leur escalier avec la vaisselle ; et les entrepreneurs, par égard pour leurs susceptibilités, ont préféré se priver des services de Grollot, qui a été trop heureux, avec sa médaille militaire et sa Croix de guerre, de trouver une place d'homme de peine chez Boullant, au dépôt de la Grande Cristallerie, faubourg Poissonnière : mettre des verres et des carafes dans la paille des grands paniers plats, ça le connaît, il a l'habitude ; et puis, il n'y a pas de morte-saison, c'est sûr, c'est régulier ; mais, tout de même, ça rapporte moins et ce n'est pas si agréable.

Il avait pensé à tout ça, ce dimanche qu'il avait rencontré Colru, son ancien copain d'équipe. Il n'osait pas lui dire : « Te rappelles-tu?... », — parce qu'il vaut mieux faire envie que pitié, — « Te rappelles-tu le vieux monsieur qui nous a donné deux louis pour qu'on n'abîme pas ses livres? Et la bourgeoise qui voulait qu'on porte

ses sales potiches une à une? Et le déjeuner qu'on a fait, au champagne, à Vitry, quand on a déménagé cette grande maison, à Choisy-le-Roi, et qu'on accompagnait les voitures jusqu'à Paris? » C'était ça surtout qu'il regrettait, les grandes frairies qu'on s'allonge, dans le métier, aux approches du terme. Colru s'en doutait bien mais il n'en laissa rien paraître, par délicatesse. Enfin, il était content de retrouver son ancien poteau, et il avait de l'argent dans sa poche, avec quelque orgueil à en faire preuve. Ce n'était pas assez d'un verre ou deux pour arroser la rencontre. Il dit :

« Mon vieux, c'est bientôt onze heures sonnées. Le temps d'un dernier apéritif et de remonter jusqu'à la rue de la Gaîté, à l'*Escargot*, ce sera l'heure pour se les caler. »

C'est ainsi qu'ils se trouvèrent à l'*Escargot*. Colru avait commandé tout de suite deux bouteilles d'Anjou et deux douzaines de portugaises « pour voir venir ». Le destin, qui se rit de nos ambitieuses prétentions à croire que l'homme est maître au moins des nécessités les plus rapprochées qui vont échoir, avait décidé que jamais, jamais, en ce jour étrange et funeste, ils ne verraient venir autre chose.

Car Grollot n'avait pas absorbé sa troisième huître qu'il porta la main à sa mâchoire en criant :

— Nom de Dieu !

Et il cracha une molaire dans sa serviette : une belle dent toute fraîche, toute jeune, une dent qu'il aurait dû garder toute sa vie. Son visage s'était crispé : ça ne lui avait pas fait de mal, la dent s'était cassée comme du verre. Mais il y avait eu la secousse, et puis, ces choses-là, c'est embêtant. On tient à rester entier, même dans les petites choses.

— Alors, fit-il, rageur, c'est qu'ils y foutent des rochers, dans les huîtres, à c't'heure ?

Il regardait le chicot, brisé en biseau jusqu'au ras de la couronne. Et voici qu'à côté de sa blancheur d'ivoire impollué, il aperçut une autre blancheur, différente, translucide, arrondie...

— Nom de Dieu, cria-t-il pour la seconde fois, tout étonné.

— Ben quoi? demanda Colru éberlué. Ben quoi ?

— Mon vieux, dit Grollot, en plissant son œil gauche pour mieux voir de l'autre, c'est une perle, une vraie perle !

— Non? fit Colru, incrédule. Une perle fine?

— Bien sûr, puisque c'est une perle d'huître. Les perles fines, ça pousse dans les huîtres. Les perles qui ne sont pas fines, ça pousse .. je ne sais pas où, mais pas dans les huîtres, hein?

Colru demeura muet, mais jaloux. Ce raisonnement lui paraissait irréfragable.

— Quoi qu'ça vaut une perle fine, une perle comme ça? continua Grollot.

Il la faisait rouler dans le creux de sa large main, amoureusement. La petite boule claire, de la grosseur d'un fort grain de millet, prenait des lueurs roses à la clarté qui venait de la fenêtre, et déjà les consommateurs, qui avaient tout entendu, s'assemblaient autour de lui, en s'émerveillant.

— Quoi qu'ça peut valoir, bon Dieu? Quoi qu'ça peut valoir? répétait Grollot, d'une voix charmée.

Un gros homme, derrière lui, l'air important, affirma :

— Dans les quinze cents, deux mille francs. P't-êtr' plus. J'ai lu sur un journal que ça avait encore augmenté depuis la guerre.

Comme il avait l'air presque d'un bourgeois, on le crut. Il s'éleva un murmure d'envie et d'admiration.

— Hein ! Penses-tu, mon vieux, penses-tu ! dit Grollot, ravi, à son copain.

Il déchira un journal, fit un petit paquet pour son chicot, un autre pour la perle, plus soigné, plié bien proprement.

Colru qui, depuis quelques instants, avait pris l'air tout sombre, allongea la main et la posa sur son bras.

— Minute ! fit-il.

— Quoi c'est qu' tu veux ? demanda Grollot, réveillé.

— Qui c'est qui paye ce déjeuner ?

— Qui c'est qui paye le déjeuner ? Mais c'est toi, mon vieux, c'est toi... C'est toi qui m'as invité.

— Je te l' fais pas dire ! Tout l' monde est témoin que j' te l' fais pas dire ! C'est moi qui paye le déjeuner... Alors, à qui qu' c'est la perle, à qui qu' c'est ? A moi. J' paye l' boulot, j' paye l'Anjou, j' paye les huîtres : elles sont à moi, avec c' qu'y a dedans... La perle est à moi.

— Bougre de cochon ! gueula Colru. Pourquoi qu' tu dis pas qu' tu m'as acheté avec ? Ça s'rait aussi juste. Et ma dent, ma dent qui s'a cassé, c'est-il qu' tu la veux aussi ? T'as autant de droit.

— Ta dent, tu peux la garder, concéda Grollot. J' la réclame pas : c'était à toi avant, c'est à toi après. La perle, elle était pas à toi, elle était à personne... Ou plutôt si : elle était au pêcheur qui a pêché l'huître, au marchand qui l'a achetée au pêcheur, au patron du restaurant qui l'a achetée au marchand, et à moi qui l'achète au patron. Voilà.

— Tu m'as dit : « Je t'offre à déjeuner. » *Je t'offre !* Tu entends, *je t'offre !* Tu m'as offert les huîtres. Donc tu m'as offert ce qu'il y avait dans les huîtres. Bon sang d' bon sang ! Y aurait plus d' justice si c'était pas comme ça ! Tu m'avais offert une bouteille de blanc, aussi. C'est-il qu' tu réclameras c' que j' vas pisser ?

Les consommateurs, qui écoutaient, rigolèrent. Le public se déclarait pour Grollot. Et c'est cela surtout qui mit le comble à la jalousie de Colru. Elle se changea subitement en fureur. Comme Grollot, se levant, faisait le geste de glisser sa trouvaille dans sa poche, impétueux, véhément, il arrêta son geste d'un coup de poing. Et Colru répliqua d'un « direct » entre les deux yeux...

La rue de la Gaîté n'est pas un endroit où la police s'émeut facilement, d'ordinaire. Mais le patron du restaurant craignit pour sa faïence.

Comme la bataille prenait des proportions dangereuses, il fit requérir les agents qui conduisirent les deux adversaires au commissariat.

— J'veux bien qu'on me poursuive pour coups et blessures, dit Colru, j'm'en fous ! Mais j' dépose une plainte contre ce sale individu qui m'a volé une perle.

— Et moi, dit Grollot, j' dépose une plainte contre Colru, Louis Colru, 15, rue de la Butte-aux-Cailles, qui a voulu m'assassiner pour me voler une perle. Y a des témoins !

M. le commissaire se fit montrer l'objet du litige et daigna écouter les détails qu'on lui donna sur la nature de la contestation. Il réfléchit.

— Qu'on aille donc chercher un bijoutier, dit-il enfin. Vous direz que c'est pour une expertise.

Le bijoutier arriva. Il prit la perle dans une petite pince, la fit courir sur ses doigts en l'éloignant du tapis vert, qui donne, expliqua-t-il, de mauvais reflets, la scruta avec une loupe.

— Ceci, dit-il, est une perle, une vraie perle...

— Ah ! crièrent les deux anciens amis.

— ...Sans orient, pouvant peser deux carats et demi, un peu plus grosse que ce que nous appelons « la semence ». Ça peut valoir...

— Ça peut valoir ?... insistèrent anxieusement Colru et Grollot.

— Entre dix et quinze centimes.

Colru et Grollot restèrent écrasés. M. le commissaire leur dressa procès-verbal pour tapage et bris d'objets mobiliers et les remit en liberté. Colru, calmé, tendit timidement la main à Grollot, qui cacha les siennes dans ses poches.

— J' t'ai dit que t'es un cochon, t'es un cochon ! fit-il. J' m'ai cassé une dent, t'as réclamé une chose qu'était pas à toi, et... il est quatre heures et on n'a pas déjeuné !

FRANÇOIS BACON

Quand Baptiste, aussitôt son service militaire accompli, entra comme valet de chambre chez M. Sébastien Mahaut, de l'Académie française, il espérait bien, outre ses gages, quelques autres petits profits, sans compter l'honneur : car il était d'esprit à la fois romanesque et intéressé. Chez le colonel dont il avait été l'ordonnance, il avait entendu dire, en servant à table, que les hommes de lettres menaient une vie dissipée. Cela n'était pas pour lui déplaire. Il entrevoyait de nombreux pourboires, des billets de théâtre en telle quantité qu'il en pourrait user non seulement pour son plaisir personnel, mais aussi pour les revendre ; la possibilité de se vêtir toujouis avec une élégance suprême, grâce aux vêtements

dont son maître, après les avoir portés quelques jours, se débarrasserait à son profit; et enfin les bénéfices de plusieurs genres que lui procurerait son rôle inévitable de messager d'amour : non seulement les cadeaux, mais l'accueil gratuit et hospitalier des soubrettes de ces dames. Car c'est ainsi que cela se passe au théâtre, principalement dans les pièces qu'on joue en province.

Mais la cuisinière se chargea de le détromper dès le premier soir. Et Baptiste tomba des nues.

— La maison est lourde, dit-elle ; quatre enfants et madame. Voilà pourquoi il y faut un homme. Si vous n'arriviez pas de province, vous sauriez ce que ça veut dire qu'un petit hôtel à Montrouge ; ils ont pris ça par économie. Et monsieur tromper madame ! Ah ! là ! là ! Vous ne l'avez pas regardé !

— Je croyais que ces romanciers... fit Baptiste, encore incrédule.

— Mais monsieur n'est pas romancier ! protesta la cuisinière. Il est... il est philologue, que je crois qu' ça s'appelle. A l'Académie, ils n' savaient plus comment faire pour le dictionnaire, l'orthographe et tout, qu'ils n'y connaissent plus rien : la crise du français, qu'on dit qu' c'est. Alors ils l'ont emprunté à une autre Académie,

où c'est tout savants, et où qu'il était déjà. Un romancier, monsieur ! Ah ! ben, vous pouvez chercher : y a pas un roman dans la maison.

Baptiste voulut taxer ces paroles d'exagération ; il s'aperçut bientôt, avec mélancolie, que la cuisinière était restée plutôt en dessous de la vérité. M. Sébastien Mahaut vivait comme un moine cloîtré. Il le fallait réveiller, été comme hiver, à sept heures du matin, et il se mettait au travail jusqu'à midi, lesté seulement d'une sobre tasse de thé, et le corps enveloppé d'un antique peignoir en laine des Pyrénées, souvenir d'une saison au Mont-Dore qui datait déjà de quatorze ans. Baptiste en fut choqué : il se figurait que les membres de l'Académie française ne pouvaient écrire que vêtus d'une simarre rouge, ou du moins d'un costume « turc ». Telle était l'idée qu'il se faisait de leur talent. Le reste de la garde-robe de M. Sébastien Mahaut se composait de son uniforme d'académicien, extraordinairement fripé déjà, parce qu'il datait du temps où il avait été élu à l'autre académie ; d'un habit noir qu'il ne renouvelait que tous les cinq ou six ans, et d'un complet veston fort modeste. Il n'y avait même pas de cigares dans la maison : M. Sébastien Mahaut ne fumait pas. Les soirs, très rares,

où « l'on recevait », il allait acheter lui-même, au plus proche bureau de tabac, deux paquets de londrès à trente centimes.

Et, par surcroît, la cuisinière avait dit vrai : la littérature légère faisait complètement défaut dans la maison ; cependant les livres arrivaient chaque jour en nombre impressionnant, souvent jusqu'à cinq ou six à la fois, rarement moins de deux ou trois. Il y en avait de brochés, il y en avait de reliés; de tout cuir, de tout poil, de toutes toiles ; en français, en anglais, en allemand, en grec et en latin. Baptiste, au début, les ouvrit avec empressement et curiosité, dans l'espoir qu'il y trouverait de quoi satisfaire ses sens et son imagination. Mais bientôt il n'eût même plus daigné rompre la ficelle du paquet, si M. Sébastien Mahaut ne lui en avait, une fois pour toutes, donné l'ordre formel, ajoutant qu'il se reposait sur lui pour couper les pages. Après quoi, alors, l'académicien considérait, la plupart du temps avec scepticisme, les dédicaces qui en ornaient les faux titres : « Au maître, faible témoignage d'admiration respectueuse... A l'éminent Sébastien Mahaut, son confrère et ami... A l'illustre auteur d'*Onomastique et Toponymie* modeste contribution d'un disciple fidèle... »

Honnêtement, il les parcourait, la plupart du temps haussait les épaules, parfois pourtant en gardait un sur son bureau, puis, après l'avoir lu plus attentivement, lui faisait les honneurs d'une place dans sa bibliothèque. Mais les autres, il les rejetait presque toujours, au bout d'un instant, avec un soupir d'ennui, déplorant les minutes qu'ils venaient de lui faire perdre. Il griffonnait sur une carte un accusé de réception, très courtois, et disait d'une voix lasse :

— Baptiste, vous monterez ce tas là-haut, vous savez : au grenier.

Quand le grenier était plein, M. Mahaut faisait empiler les volumes dans des paniers et les envoyait à la campagne.

Un jour, Baptiste crut avoir une idée. Il suggéra :

— Au lieu de dépenser de l'argent pour envoyer ces livres par le chemin de fer, monsieur ferait bien mieux de les vendre, ça rapporterait gros à monsieur.

M. Sébastien Mahaut hocha la tête.

— Je n'ai jamais pu m'y décider, fit-il, à cause des dédicaces. Tout cela ne vaut pas grand'chose, mais il me semble que je trahirais la confiance et l'estime de ces pauvres gens.

— Monsieur a de la délicatesse ! répondit Baptiste.

Cette déférence, voilà son mépris.

Puis un projet commença de germer dans sa tête.

Il ne le mit d'abord à exécution qu'avec une certaine timidité : les scrupules de son maître à l'égard des dédicaces lui en inspirèrent le respect. Mais parmi ces volumes il y en avait, dans le nombre, qui ne portaient aucune trace d'écriture : simples envois d'éditeurs. Baptiste en prit cinq ou six sous son bras et les porta timidement à un bouquiniste : on lui en offrit trois francs. Il jugea que ce commerce avait du bon : la somme était médiocre, mais la marchandise ne lui coûtait rien.

Ce premier bénéfice le mit en goût. Il osa risquer la vente des livres dédicacés : à sa grande surprise, le bouquiniste lui en offrit des prix fort honnêtes, quelquefois vingt-cinq centimes, quelquefois même un franc de plus par volume. Baptiste, étonné, s'enquit du motif de cette différence.

— C'est, répondit le bouquiniste, que ces dédicaces constituent des autographes. Et si l'on voit que l'ouvrage a fait partie de la bibliothèque

d'un spécialiste, cela en augmente encore la valeur.

A compter de ce jour, Baptiste s'intéressa tout particulièrement aux dédicaces. Quand elles étaient longues et recherchées dans leurs termes, il s'en applaudissait. Si, au contraire, l'auteur s'était contenté d'un banal « Hommage dévoué », sans même inscrire en tête : « A M. Sébastien Mahaut », il disait :

— Ah! le cochon!

Quant à ceux qui ne mettaient rien du tout, il les considérait comme la boue de ses souliers.

A la fin, il prit un grand parti. Saisissant, en l'absence de l'académicien, la meilleure plume qui traînât sur le bureau, il transcrivit, au-dessus du faux titre d'un livre arrivé malencontreusement sans dédicace, l'épigraphe la plus sentie et flatteuse dont il eût gardé le souvenir : « Au grand philologue Sébastien Mahaut, humble et fidèle hommage d'une admiration sans borne. » Et il signa bravement du nom de l'auteur, tel qu'il le lut sur la couverture.

Sa main tremblait un peu lorsqu'il présenta le livre au bouquiniste. Mais celui-ci ne s'aperçut nullement de la supercherie : la transaction fut

avantageuse. Baptiste s'endurcit à ces faux lucratifs.

Mais un jour il eut une grande surprise. Le libraire ouvrit le volume, puis se mit à rire, à rire... il n'avait pas ri comme ça depuis sa première communion.

— Ah! non, dit-il, ah! non! Celle-là, vous savez...

— Quoi ? demanda Baptiste froissé.

Le bouquiniste mit le doigt sur la dédicace. Et il riait, il riait toujours, à s'en faire mourir. Enfin, il mit la main sur le titre.

— *Traité de la Vie et de la Mort...* Et il y a une dédicace : « A M. Sébastien Mahaut, au maître et à l'ami : François Bacon. »

— Eh bien? dit Baptiste, ingénu.

— Il est mort depuis quatre cents ans, François Bacon. C'est une traduction... Ah! non, non ! Vous en avez de bonnes !

Baptiste s'en retourna, écœuré. Les livres sans dédicace ne lui inspirèrent plus qu'une sainte terreur. Il les abandonna aux mites, dans le grenier. Mais cette perte sèche lui faisait gros au cœur. En lisant le nom de leurs auteurs, il se posait un problème chronologique insoluble et

douloureux. Il finir par demander un jour à M. Mahaut :

— Monsieur sait toujours s'ils sont vivants ou s'ils sont morts, les gens qui écrivent tout ça ?

— Naturellement! fit M. Sébastien Mahaut, surpris.

Pour la première fois Baptiste éprouva de l'admiration pour son maître. Jusque-là, il l'avait toujours pris pour un pauvre homme.

— Monsieur est bougrement savant! fit-il.

LE DRAGON D'EAU

— ... Eh bien, comment la trouves-tu, la nature, ici ?

— Elle était bien belle, répondis-je à Giraud, l'ingénieur. Mais vous l'avez assassinée !

Nous étions au fond d'un couloir sinistre et sublime dont les murailles avaient six cents mètres de haut : des murailles à pic, faites d'un calcaire bleuâtre et presque lisse. Pourtant, sur une saillie du roc, plus qu'à demi-hauteur, un grand latanier, semé peut-être par quelque oiseau, avait accroché ses racines ; et il ne semblait pas plus grand qu'un pot de réséda au balcon d'un cinquième étage parisien. En plein jour, le ciel, au-dessus de nous, n'apparaissait que comme une étroite bande bleue assombrie à tel point que

des étoiles y brillaient doucement. Même en Europe, même avec l'impression qu'une demi-lieue plus loin on retrouverait des villages, des champs de blé, des vignes, des hommes de sa race, on se fût déjà senti écrasé. Mais là, dans cette gorge d'Yun-Nan, à trois cents kilomètres de Lao-Kay, la dernière ville du Tonkin, on avait peur, tout simplement, peur comme un enfant à l'entrée d'une cave noire. Mais Giraud était habitué. C'était lui qui avait découvert, au bout de cette gorge déserte et pathétique, la grande cascade de mille mètres que, brutalement, avec ses pioches, sa dynamite, sa fonte et son béton, il avait fini par dompter — par assassiner. Et c'est de cet assassinat qu'il était fier.

— Nous arrivons ! dit-il.

Nos chevaux glissaient sur une argile humide. Les murailles du couloir s'élargirent, arrondies en un puits gigantesque. Une longue strie blanche, qui luisait d'un éclat froid, le coupait vers le nord, arrosée seulement d'un mince filet d'eau, tandis que, du sommet de la montagne, des aqueducs de maçonnerie descendaient pour s'engouffrer enfin dans des tuyaux énormes, cerclés de douves d'acier, ventrus, formidables. A leur

pied une usine ronflait : une usine, dans cette sauvagerie !

— Hein ? cria Giraud. Voilà ce que c'est d'être un peu géologue, en même temps qu'ingénieur électricien. J'étais sûr, absolument sûr, qu'en quittant la vallée principale je trouverais une chute. J'ai consulté les Chinois, les Méos montagnards, et j'ai fini par mettre la main dessus : huit cents mètres de dénivellation praticable, 50.000 mètres cubes à la seconde. Ça fait la pige au petit joujou qu'on t'a montré à Gavarnie.

— Et alors ? demandai-je.

— Alors j'ai capté la cascade, elle sert à faire marcher mes dynamos, et j'envoie la force sur la ligne du chemin de fer, à cinquante kilomètres d'ici. Il s'en perd en route, mais va, il y en a encore trop. On peut installer la traction électrique et grimper les côtes, avec ça !

Il avait pris un caillou, et l'envoya dédaigneusement dans le lit humilié du torrent qu'il avait volé à la nature. C'était une chose laide, douloureuse à voir, que cette cicatrice desséchée au flanc de la montagne, seul reste visible de l'ancienne ruée des eaux. Mais il ne voyait pas plus cette laideur qu'un soldat les souffrances de l'ennemi abattu.

— Ça n'a pas été tout seul, dit-il. D'abord, il a fallu rouler toute cette ferraille, et les machines, par les chemins que tu as vus ! Et puis, il y a eu des embêtements, avec les ouvriers... oui, des embêtements.

— Une grève ? demandai-je.

— Oh ! fit-il en riant, on n'a pas encore importé ça ici. Mais les Méos, qui sont les seigneurs du pays, ont des idées bizarres. Ils se figurent que toute cette eau, c'était un dragon qui la jetait du sommet de la montagne, qu'elle était à lui, et qu'on n'avait pas le droit de la lui prendre. Conclusion : le dragon se vengera, à moins qu'on ne lui offre un sacrifice.

— Si ce n'est que ça, répondis-je, tu as bien dû trouver un bonze chinois pour l'offrir : deux sous de rondelles en papier doré représentant les milliards qu'on dépose aux pieds du dragon, et vingt piastres d'une valeur de cinquante francs, modeste rémunération dont ce bonze excellent veut bien se contenter ! La Compagnie pouvait se payer ça. Ou bien, tu pouvais porter la somme au chapitre : « Dépenses faites pour la célébration de la fête nationale du 14 juillet ». Cet expédient financier, quoique un peu usé, rend encore certains services.

— Mon ami, répliqua Giraud, le bonze a brûlé des kilos de sa monnaie de singe. J'ai fait venir, par-dessus le marché, un sorcier qui a coupé la gorge à deux douzaines de poulets et saigné un mouton, car le bonze se refusait à ces opérations que lui défend Bouddha. Mais les Méos trouvent que ce n'est pas suffisant. Il faut un homme au dragon, à ce qu'il paraît. Manoel Irribarra, le contremaître, pourra t'en dire quelque chose. Man-Fui, un respectable chef méo, est entré un soir dans sa case pour lui planter son couteau entre les épaules et offrir au dragon cette victime basque. Irribara te montrera la cicatrice qu'il porte au deltoïde gauche. Mais Manoel sait se servir de son bras droit pour autre chose que jouer à la pelote. Il a flanqué le bonhomme par terre d'un seul coup de poing, et l'autre est parti sans demander son reste. Quand on est allé chez lui pour l'arrêter, le lendemain matin, il avait pris la montagne. Va le chercher maintenant! Du reste, Irribarra a gardé la fille du vieux, par manière de compensation. Tu la verras, elle n'est pas mal.

A ce moment, une fille passa, vêtue d'un large pantalon flottant et d'une sorte de blouse à grand col bleu, soutachée de galons blancs et rouges,

qui la faisait ressembler bizarrement à un petit marin de France. C'est le costume des filles méos; et pour que cette évocation, sans doute, fût plus complète, elle portait à la main une gamelle de fer-blanc.

— La voilà, dit Giraud, gaiement. Elle va porter la soupe à son seigneur et maître.

On entendit les turbines gronder dans la grande bâtisse où elle entrait, la petite Sing-You; et c'était déjà émouvant, avant d'avoir vu ces machines formidables, de contempler ce cube de pierre, construit à l'européenne, avec son toit fait comme la dent d'une scie, ses larges baies, toute cette nudité rude qui m'aurait fait horreur, là-bas, en France. Car l'architecture, quelle qu'elle soit, est encore la marque la plus caractéristique d'une race. Des conquérants, dans un pays neuf, peuvent prendre les coutumes, les mœurs, la religion, la langue même de ceux qu'ils ont conquis, cela s'est vu! Mais ils gardent presque toujours leur façon de bâtir, ils signent leur nom en pierre.

Nous entrâmes. Un homme vêtu d'un pantalon bouffant et d'une espèce de cotte vint à nous et nous salua, sans parler. Giraud lui tendit la main. C'était Irribarra, le contremaître.

Blanche, bleue, turbulente, comme enragée d'avoir été prisonnière, sortant des conduites forcées, l'eau se précipitait dans les turbines. Les axes d'acier tournoyaient infatigablement. Leur ronflement, dans l'air, se mêlait au cri furieux de ces ondes qui bondissaient sans s'arrêter. Il rugissait bien, le dragon humilié du Yun-Nan! Et puis il s'en allait, dompté, nourrir les dynamos énormes, allongées sur le sol de béton comme des sphinx : nouveaux dieux, venus de l'Ouest pour dévorer les anciens dieux, changer la face de la terre, et mêler les nations.

— Eh bien, dit Giraud au contremaître, et le dragon de la chute, est-ce qu'il est toujours en colère? Est-ce qu'ils pensent toujours à ça, vos hommes?

— Oui, fit Irribarra en fronçant les sourcils, ils y pensent toujours. Figurez-vous que cette petite fille ne voulait pas me laisser aller à l'usine, aujourd'hui. Elle dit qu'elle a peur.

— Bah! répliqua Giraud légèrement, s'il n'y a que cet animal légendaire pour nous embêter, ce n'est pas ça qui fera baisser les actions du chemin de fer. J'aurai 50.000 chevaux de force, ici, quand je voudrai. Huit cents mètres de

chute ! Tu vas voir ce que c'est Je vais faire mettre en marche une turbine, devant toi.

Il se plaça devant une des conduites forcées, oisive jusque-là. Le tuyau perçait la muraille, bardé de douves de métal qui lui donnaient l'air d'avoir des anneaux, comme un gigantesque serpent.

— Ça n'est pas de la fonte, continua Giraud, c'est de l'acier, et d'épaisseur ! Sais-tu la pression qu'il va y avoir là-dedans ?

Il regardait, d'un air de paternité orgueilleuse, le manomètre fixé à la conduite.

— Nous avons 800 mètres de chute, dit-il. La pression est, par conséquent, au centimètre carré, de 80 atmosphères, ou 80 kilos. Soit, pour le décimètre de cette conduite, de 2.400 kilos ; de quoi t'aplatir comme une galette ! Irribarra, dites à un de vos Chinois d'aller amorcer la conduite.

A ce moment, la petite Sing-You joignit les mains et je vis, je vis distinctement un des ouvriers indigènes qui la prenait par le bras. Elle se dégagea et courut à nous.

— Voilà pourquoi, continua Giraud, il nous faut des conduites solides. Un jet, mon ami, un jet échappé de là serait comme un projectile qui...

Ah! je voudrais vous faire comprendre l'horreur de cette seconde, et quand j'essaye, quand je veux écrire comme on doit écrire, avec des mots bien vrais, bien serrés, bien précis, j'éprouve encore une telle impression d'épouvante que je n'ose pas! Je pourrais, je crois que je pourrais, mais je n'ose pas, je vous dis, ma chair se révolte! Vous savez tous ce que c'est qu'un coup de bélier dans une conduite, quand nous fermons trop brusquement le petit robinet de cuivre d'une baignoire? Ce bruit réperculé jusqu'au sommet de la colonne d'eau, cet effort du liquide contre le plomb massif et sourd, nous donne déjà une impression de saisissement et d'inquiétude. Imaginez ces vibrations, ces hurlements de l'eau incompressible jetée à l'assaut des parois de métal, multipliés des millions de fois. Un éclair jaune passa à une ligne de mes yeux, raya l'air, frappa droit sur le crâne de la petite Sing-You, le fit sauter comme un couvercle, avec ses cheveux qui tourbillonnaient, mêlés à son long peigne d'argent.

Et, en même temps qu'elle, Giraud était tombé — mort! mort! comme transpercé par un biscaïen tiré à bout portant : un trou assez étroit à la hauteur de l'estomac et, dans le dos, un autre

plus large que le poing. Il ne prononça même pas un mot. Il était mort, je vous dis, foudroyé! Irribarra m'avait pris comme un enfant dans ses deux bras; il m'avait jeté comme un paquet à deux mètres en arrière. Il cria :

— C'est le raccord du manomètre qui a sauté!...

A la place où apparaissait auparavant la petite tache brillante du manomètre, un jet d'eau furieuse jaillissait, d'une trajectoire presque droite, jusqu'à la muraille qui lui faisait face, la battait, en arrachait déjà des morceaux, et l'air sonnait tout autour comme sous une grêle de balles.

— Sauvons-nous! cria encore Irribarra dans mon oreille. Ici, rien à faire. Tout est f...tu.

... Le temps de franchir la porte, de gagner un tas de roches qui surplombaient, et le désastre était achevé. Ce fut d'abord une explosion plus forte que celle d'un coup de canon, des plaques d'acier qui retombèrent comme une mitraille autour de nous. La muraille attaquée s'effondra, le bâtiment pencha sur un côté comme un pain de sucre en train de fondre. Quatre détonations se succédèrent : les autres conduites qui crevaient et sautaient à leur tour. Et puis plus rien. Plus rien qu'un fleuve de boue, de pierres et de cada-

vres, qui s'épancha au fond du sombre couloir par lequel j'étais venu.

Quand cette débâcle fut écoulée, Irribarra dit nettement :

— Maintenant, il n'y a plus qu'à faire l'appel de ceux qui vivent, ramasser les morts, déblayer et faire un rapport.

— Un rapport, dis-je. Vous n'avez pas honte, Irribarra? Un rapport, quand ce pauvre Giraud...

— Eh! fit-il, c'est à cause de lui! Si ce rapport devait prouver qu'il y a de sa faute, je... je mentirais, parbleu, j'inventerais une histoire. Mais je suis sûr qu'il n'y a pas de sa faute, ni de la mienne. Il y a de la diablerie là-dedans!

— Mais, demandai-je, d'abord, qu'est-ce qui a tué Giraud?

— Vous n'avez pas vu? répondit Irribarra : le jet! que voulez-vous que ce soit. Il avait bien raison M. Giraud, c'est un projectile qui l'a frappé en pleine poitrine. Un projectile de cent cinquante kilos, étant donné le diamètre de l'orifice du manomètre, animé d'une vitesse de quatre-vingt-trois mètres à la seconde. De quoi traverser un buffle. Mais voilà : pourquoi le raccord du manomètre a-t-il cédé? C'est le problème.

Nous fîmes quelques pas dans les décombres. Accrochée à un cintre de fer déformé par l'effondrement du toit, souillée de boue, nous distinguâmes une chose affreuse qui ressemblait à une chevelure.

— Ah ! criai-je, on dirait...

— Oui, dit Irribarra, me coupant la parole. Pauvre Sing-You !

Il se baissa, peut-être pour ne pas me montrer qu'il avait les yeux humides. Quand il se releva, il tenait dans une main cette dépouille horrible, et dans l'autre le manomètre tout ébréché, mais avec une partie de son raccord demeurée adhérente. Il l'examina un instant, et sa figure se raidit.

— Voyez, me dit-il, on avait rodé le raccord. Les coups de lime sont tout frais. Aussitôt la conduite en pleine pression, tout devait sauter. Ah ! c'est du bon travail ! Mais comment ont-ils eu cette idée-là, les sauvages, comment ?

— Vous n'aviez parlé à personne du danger possible ?

— A personne, parbleu ! à personne. Excepté à Sing-You, naturellement. Et elle aura prévenu son père... Mais c'est moi, alors, c'est moi qui devais mourir ! C'est moi qui, si les choses

s'étaient passées normalement, aurais dû regarder le manomètre !

Il ajouta, comme constatant un fait :

— Ça prouve qu'il ne faut jamais se fier aux femmes... Dites donc, pour rédiger le rapport, vous m'aiderez ?

LES DEUX GENDARMES

... Ce jour-là, comme d'habitude, ils firent leur tournée à bicyclette. Des décisions administratives déjà anciennes, ainsi que les impérieuses nécessités de la guerre qui ont dirigé vers le front tous les chevaux disponibles, ont démonté la plupart des gendarmes. Mais ces deux-là faisaient cependant bonne figure. Même au repos, le rapide et léger outil d'acier a d'ordinaire quelque chose de subtil et de vivant ; et une bicyclette de gendarme, avec ses nickels fourbis comme un fourreau de sabre ou les boutons d'un uniforme, son émail noir bien entretenu, brillant comme une paire de basanes ou le cuir d'un harnais, participe de l'éclat des épées, on dirait presque de la beauté d'un objet d'art.

Du reste le brigadier Margeron et son subordonné Génestac ne se pressaient pas. Ils n'imposaient à leur monture mécanique nul de ces efforts qui peuvent, à la longue, compromettre la solidité de son agencement, desserrer un écrou, fatiguer une tête de fourche, cette pièce si importante et délicate. Les côtes, ils les montaient paisiblement à pied ; en plaine, ils se contentaient d'un train de père de famille : douze petits kilomètres à l'heure ; tout au plus se lançaient-ils en roue libre aux descentes, à condition qu'elles ne fussent pas trop raides. C'est qu'ils avaient le temps, après tout. Une fois passé le coup de chien de la mobilisation, où ils n'avaient pas épargné leur peine, les affaires étaient devenues plus calmes. Pour loger les blessés que le service sanitaire semblait aimer à diriger vers ce coin de province méridional afin que ceux-ci profitassent d'un climat sain, égal et sec malgré le vent glacé qui parfois descend des montagnes, nulle difficulté : les hôtels destinés aux villégiatures de la saison d'été s'étaient comme par enchantement transformés en ambulances. Il avait même fallu mettre un frein au dévouement patriotique et charitable des dames de la région qui, par l'intermédiaire du député de la circons-

cription, avaient demandé qu'on leur envoyat davantage de ces héros, qu'on leur en donnât encore, et puis encore, le plus possible enfin à hospitaliser : la sévérité du règlement, d'ailleurs très sage, qui exige qu'une formation sanitaire soit assez vaste pour contenir dix lits au moins, a déçu quelques âmes ardentes. Il est vrai qu'en surplus des blessés, le canton devait abriter plusieurs milliers de recrues qui subissaient une instruction intensive en vue des luttes futures. Mais ces troupes n'imposaient aucun travail à la gendarmerie; elles étaient placées sous le commandement exclusif de l'autorité militaire, couchant dans des granges, des chais, des hangars inoccupés; elles s'y entraînaient, suivant un mot du général Michelard, qui tout d'abord avait été jugé un peu rude, aux rigueurs de la campagne d'hiver à laquelle ces jeunes gens auraient sans doute l'honneur de prendre part. Toutefois, le conseil municipal, qui s'intéresse à la santé des enfants du pays, avait pu obtenir que, les jours de pluie, l'exercice eût lieu sous le couvert du grand marché.

Il y avait bien eu, certaine nuit, une rixe assez rude entre cléricaux et anticléricaux — radicaux-socialistes, à l'heure où le café Vigouroux fer-

mait sa porte : échauffourée qui n'avait pas été sans étonner quelque peu les réfugiés belges et ceux du département du Nord. Mais le maire, M. Dufourc, leur avait donné cette explication suffisante : « Que voulez-vous ! Ici on est très belliqueux ; mais on aime surtout à se battre pour les idées ». A part cela, rien. Pas le plus petit vol, pas le moindre crime passionnel, aucune de ces brusques explosions de férocité instinctive, qui épouvantent parfois nos campagnes. Les mains sur son guidon, le brigadier Margeron réfléchissait à ce phénomène. L'exercice modéré de la bicyclette est, en effet, favorable comme beaucoup de personnes ont pu le remarquer, à la méditation ; il communique à l'esprit une sorte d'activité régulière et douce, optimiste, et, pour ainsi dire, harmonieuse.

— Autant que j'en puis juger, dit le brigadier au gendarme Génestac, qui se remettait en roue libre pour profiter d'une pente avantageuse, cet amoindrissement de la criminalité, dans le canton, est dû aux dispositions tutélaires et prudentes de l'administration qui a pris soin d'interdire, pour toute la durée de la guerre, la consommation de l'absinthe et des boissons similaires. C'étaient là, pour des têtes faibles, de véritables poisons.

Quelques journaux nous l'avaient dit : mais il a fallu ces tristes événements, et l'énergie du gouvernement, pour que nous puissions constater, nous qui sommes les premiers gardiens de l'ordre, combien cette accusation fut fondée.

Le gendarme Génestac approuva, tout en faisant une embardée volontaire, avec élégance, pour éviter un caillou.

— Voilà pourquoi, poursuivit le brigadier Margeron, l'objet principal de notre tournée de ce jour doit être de tenir la main à l'observation de ces règlements. On en consomme encore, de l'absinthe et des boissons similaires, on en consomme! Il y a des gens qui sont capables de tout pour s'offrir l'apéritif interdit par les lois. Et vous pouvez croire qu'il est des débitants assez canailles pour profiter des passions humaines. Je prévois que notre journée ne sera pas perdue.

Génestac approuva encore. Arrivés à la grande tranchée du chemin de fer de Maillezargues à Broussignac, les deux gendarmes mirent pied à terre, appuyant leur bicylette contre un arbre. Cette tranchée était surveillée fidèlement par des territoriaux, comme toutes les tranchées de France.

Margeron se laissa glisser doucement le long

du talus et Génestac l'imita. Les territoriaux instinctivement rectifièrent la position, la main sur le fusil Gras. Mais Margeron ne leur accorda pas un regard. Son œil exercé cherchait autre chose, et l'aperçut : une bouteille d'un demi-setier, qui prenait le frais dans le caniveau de drainage. Il la prit, la déboucha, en aspira le parfum.

— A qui est cette bouteille ?... Ne répondez pas tous à la fois!

— A moi, brigadier, finit par répondre un territorial.

— C'est de l'absinthe, ça, mon garçon ! affirma le brigadier Margeron.

— Brigadier, c'est pour améliorer l'eau. Si on n'améliore pas l'eau...

— Et la contravention que je vais vous envoyer, fit Margeron, est-ce que ça va l'améliorer?

Il « envoya » la contravention.

Une fois au sommet de la tranchée, il dit à Génestac :

— Cette absinthe-là, ça doit venir de chez Cussac. C'est le débitant le plus proche. Allons chez Cussac.

Cussac les reçut avec tout le respect qu'on doit

au corps de la gendarmerie et offrit le vin blanc. Il fit aussi la conversation.

— On ne voit plus vos recrues du Nord, observa-t-il : ceux qui avaient été incorporés dans le pays, à cause qu'ils venaient de départements occupés par l'ennemi.

— Ils ont dit, expliqua Génestac, ils ont dit qu'ils prenaient du service pour se battre, et non pour faire indéfiniment l'exercice. Alors, on les a envoyés sur le front, plus vite.

— Ces jeunes gens, réfléchit sagement Cussac, ces jeunes gens-là, c'est des exaltés.

Cependant le brigadier Margeron l'avait suivi familièrement derrière son comptoir et regardait par-dessous. Rien n'échappait décidément à son œil aigu. Sa main rapide descendit jusqu'au plancher et reparut au grand jour tenant une bouteille d'absinthe. Il la reposa sur le zinc, et tira son carnet pour verbaliser.

— C'est tout de même un peu fort ! protesta Cussac, furieux. On leur permet de nous en vendre, aux distillateurs, et on ne nous permet pas d'en débiter !

— Je n'ai pas à entrer dans ces détails, déclara Margeron d'une voix ferme. Les règlements sont les règlements.

Quand ils regagnèrent l'Espélunque sur leurs machines, plus riches de deux contraventions, les deux gendarmes se sentaient heureux et fiers du devoir accompli. Mais malgré le vin blanc du père Cussac, leurs quarante kilomètres à bicyclette leur avaient desséché la gorge. Devant le café Vigouroux, d'un commun accord et tout naturellement, ils mirent pied à terre. Ce fut Mme Vigouroux qui les accueillit.

— Bien le bonjour, monsieur Margeron ! Bien le bonjour, monsieur Génestac ! Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

— L'ordinaire, madame Vigouroux l'ordinaire ! fit Margeron tranquillement.

Sans ajouter un mot Mme Vigouroux, au courant des habitudes de ses deux clients, les fit passer dans le jardin. Ils s'assirent sous une tonnelle discrète. Par une embrasure de l'aubette, dont l'hiver avait empourpré les feuilles sans les faire tomber, on apercevait le rempart sublime, incandescent, des montagnes neigeuses. Mais on ne voyait rien que ces montagnes, et, du dehors, personne ne pouvait les voir. Elle-même, Madame Vigouroux, apporta une carafe d'eau fraîche, deux verres à moitié pleins d'une liqueur verte, quatre morceaux de sucre, et deux cuillers en losange,

percées d'un grand nombre de petits trous. Le brigadier Margeron mit les morceaux de sucre sur les losanges, qu'il avait préalablement placés au-dessus des verres, et versa l'eau de la carafe, d'une main savante. La liqueur verte commença de s'opaliser. Et ils burent, confortables et sérieux.

— Quand on en prend avec modération, expliqua le brigadier Margeron, il n'y a rien de plus sain.

— ... Ça améliore l'eau ! confirma le gendarme Génestac.

A KERMARIA

Yves Le Blant, de l'infanterie coloniale, est, pour le présent, garnissaire quelque part en Allemagne. On lui doit bien ça : l'infanterie coloniale a été à la peine et à la mort pendant cinquante-deux mois, c'est le moins qu'elle soit à l'honneur.

L'autre jour, il est parti en permission. Il a passé ses douze jours, plus le rabiot du voyage, en Bretagne et sur les grandes routes. Après quoi il est retourné à Muhlfeld, en pays rhénan. Ses copains lui ont demandé, naturellement :

— D'où c'est qu'tu viens?

Il a répondu, avec plus de simplicité encore :

— D'Amérique.

Yves Le Blant a été invité un peu vivement à

ne pas cherrer. Il a protesté qu'il n'avait pas assez d'imagination pour ça :

— J'te dis que j'reviens d'Amérique parce que j'reviens d'Amérique. C'est à Kermaria, Côtes-du-Nord : les Américains ont installé là un camp où ils sont j'sais pas combien : une division, un corps d'armée, c'que tu voudras. Enfin ils sont la majorité : alors, c'est-il l'Amérique, oui, ou m...?

La discusion a été confuse, mais enfin on a fini par lui concéder qu'envisagé de ce point de vue, Kermaria, Côtes-du-Nord, pouvait être considéré comme américain.

Donc, et par la suite, la question s'est posée de savoir comment ça marchait avec les Américains. Yves Le Blant ne se pique pas d'avoir des idées générales. Il a répondu :

— Le père Le Blant, il tient une épicerie. Ça fait que moi aussi, après, je serai épicier, dans le civil... Et il dit qu'les Américains sont épatants. Mon vieux, tu peux leur coller n'importe ce qu'ils demandent : des cartes postales, du chocolat, si tu en as, ou de la Bénédictine, surtout de la Bénédictine, avec une majoration de deux cents pour cent, ils ne rouspètent jamais. Ils payent. Ils disent seulement que le père

Le Blant est un *damned old swizzler*, ou quelque chose comme ça. Comme on ne comprend pas ce qu'ils causent, ça n'a pas d'importance. Le père Le Blant dit que l'Amérique, c'est la mamelle de la France.

« Avec les filles, c'est différent. C'est des types chauds, tu sais, et puis costauds et tout ça; bien découplés et propres. Ils se rasent tous les jours, comme les Anglais : des raffinements de mauvaises mœurs, autant dire. Mais ça n'a pas de manières : quand ils rencontrent une poule, ils lui montrent leur galette et ils disent : « Coucher?... » Les femmes, chez nous, elles aiment pas ça. Elles voudraient qu'on leur cause des choses gentilles : les femmes, elles ont besoin de boniments, et puis aussi, comment dirai-je? de discrétion. Eux, ils vont tout de suite à l'essentiel. Enfin, ils arrivent pas à se reconnaître entre celles qui veulent et celles qui veulent pas. Ils viennent de trop loin, faut croire; chez eux, les hommes n'ont pas la même façon de se conduire, ni les femmes non plus. Ça fait qu'y a du tirage avec la population féminine de chez nous, et même avec ce qui reste d'hommes : on s'entend pas sur la chose.

« Bon. Moi, j'arrive, et les filles me racontent

ça. Elles me font leurs doléances. Je me méfiais bien que c'était pas les plus convenables qui criaient le plus fort. J'ai une poule que j'ai des intentions dessus, comme de juste ; j'y demande s'il lui est rien arrivé. Elle me répond : « Rien ». Ça me donne du sang-froid ; j'avais plus d'intérêt direct dans l'affaire. Alors j'leur dis à toutes qu'elles n'ont qu'à sortir le moins possible, ou bien à sortir toutes ensemble, vu que quand les femmes sont toutes ensemble elles font peur aux hommes, c'est bien connu. Une douzaine de femelles, elles peuvent se payer la tête d'un bataillon ; on sait pas pourquoi, mais c'est comme ça.

« Au bout de la journée, je vais dîner chez le père ; la mère Le Blant avait bien fait les choses : des joues de morue, une fricassée de lapin, et tout ce qu'il faut. Et après ça, je sors pour aller prendre un verre. En route, j'ai rencontré deux quarterons et demi de ces Américains, gentils et à la coule, je peux pas dire le contraire : ils m'offrent à boire ; une tournée, deux tournées, et ils veulent pas que je rende. Des grands seigneurs, quoi. Et puis, quand ils sont suffisamment dans le train, ils me disent : « Femmes !... Femmes ! » Ils en causent pas long, mais ils arrivent à se faire comprendre.

« J'étais plutôt embêté. On n'a pas le droit, d'un côté, de laisser des copains et des alliés dans le besoin. Une supposition qu'tu vas en Amérique : tu demanderais la même chose, et tu serais pas content qu'on veuille pas te rendre service. Et, d'un aut'côté, les Françaises c'est pour les Français, pas ? Espécialement celles de ton patelin, celles que tu connais. Dans les grandes villes, c'est différent, bien entendu. Alors j'ai pensé aux sœurs Le Gallec. C'est des vieux chameaux, les sœurs Le Gallec ; elles ont bien cent ans à elles deux, ou davantage. Et des concurrentes au père Le Blant : elles tiennent aussi une épicerie. Avec ça, des vieilles filles qu'il n'y a pas plus chipies et embêtantes et rouspétantes sur la vertu des autres, parce que leur vertu à elles on n'a jamais pensé à leur-z-y en demander le sacrifice : y a mieux. Depuis une pièce de trente ans, y a mieux ! J'exagère pas. Irmine a des moustaches que ça ferait honneur au suisse de l'église paroissiale, quand elle porte la bannière de l'Archiconfrérie de la Vierge ; et Aurélienne, c'est une planche, mon vieux, une vieille planche, et encore qu'on ferait mieux de la raboter pour enlever ce qu'y a encore dessus. Et mal embouchées, malgré ça, quand ça leur prend, comme

des tringlots. Donc, je me pense : « Celles-là, ça peut faire de mal à personne », et je conduis mes Américains devant leur baraque.

« Il faisait noir comme dans l'intérieur d'un nègre. Je fais signe aux Américains : « C'est là ! » puis j'observe la consigne en cas d'alerte, qui est de s'esquiver rapidement, mais je me tiens à un tournant, comme de juste, pour voir ce qui allait arriver. D'abord, un boucan ! Les Américains tapaient, tapaient contre la porte et les volets avec toute l'énergie d'une conscience pure, si j'ose dire. Irmine et Aurélienne criaient comme des gorets qu'on tire par la queue : « Jésus-Marie-Joseph ! ... » et « Au secours ! au secours ! » et même : « Monsieur le maire, au secours ! » Ce qui prouve bien qu'elles étaient au bout de la résistance dans la tranchée, et au moment du nettoyage, vu que le maire est anticlérical. Tu penses ! y avait un Américain qui avait fourré son eustache dans un des volets — ils ont des couteaux à la hauteur, ces bougres-là — et il avait fait sauter le verrou : le volet venait de s'ouvrir. Alors, Irmine a ouvert elle-même la fenêtre, de peur qu'on lui casse ses vitres, et elle a crié — j'l'ai reconnue à sa voix : — « Quéque qu'vous voulez ! Mon Dieu-Seigneur, quoi qu'ils

veulent ! » Ç'que les Américains ont expliqué en américain qu'ils voulaient, j'en sais rien, mais il paraît qu'y avait pas à se tromper sur leurs sentiments, car les sœurs Le Gallec se sont mises à exprimer les leurs beaucoup plus fort. Elles ont tout de même fait une belle défense, et si elles ont pas pigé la citation, c'est rapport à l'absence de gradés responsables. Irmine a versé son pot à eau sur la tête des stoss-truppen, et autre chose aussi, j'imagine. On voyait bien sa chemise de nuit qui faisait tout blanc dans le noir, et les Américains sont entrés tout de même en enjambant la fenêtre. J'suppose que tu l'sens d'ici, l'raffut. On n'aurait pas entendu sonner le l'tocsin pour un incendie ou la mobilisation. Les gens étaient tous sortis sur le pas de leur porte, mais ils rigolaient en disant : « Ça va bien ! C'est chez les sœurs Le Gallec ! » Mais il y avait un Américain qui a tiré de sa poche une petite lampe électrique. Ça a fait *clic ;* il y a eu de la lumière, et l'Américain a vu Aurélienne habillée de ses moustaches, de sa chemise et de son caraco. C'type-là, je regrette de l'dire, c'était pas un brave. Il a crié : « *Damned !* » ; il a rentré sa lampe dans sa poche, et il a f...tu le camp.

« Seulement, comme tout était redevenu noir

dans la cambuse, les autres ont continué l'attaque. Les deux demoiselles de l'Archiconfrérie ont encore crié une petite minute, et puis, tout à coup, on n'a plus rien entendu. Un silence, mon vieux, impressionnant, à croire qu'elles étaient mortes. Elles étaient pas mortes. Un quart d'heure après, on a vu ressortir deux Américains qui rigolaient, et un quart d'heure plus tard encore les autres, et Irmine est revenue fermer la porte et les fenêtres.

« Le lendemain, elles ont eu plus de clients qu'à l'ordinaire dans leur épicerie. On leur demandait, en achetant pour deux sous de poivre ou bien des œufs conservés :

« — Eh bien ! mademoiselle Aurélienne, mademoiselle Irmine, quoi donc qu'y avait chez vous, hier soir? »

« Elles répondaient :

« — Oh ! rien. Des hommes saouls. Ils voulaient encore boire. On leur a versé la goutte et ils sont partis.

« Pourtant, depuis c'moment-là, j'sais pas comment ça se fait : elles ont bien moins mauvais caractère, et elles laissent leur volet ouvert très tard. Mais les Américains sont pas revenus..

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
La Nuit d'amour sur la montagne	5
Pélarinque reconnaît son gosse	17
L'Assistance	35
Barnavaux en bombe	43
Madame Barbe-Bleue	59
Levert et Lebrun	67
La Poupée	77
Le Pouce de Mrs Hobson	89
Brouillard, dément	101
Histoire de famille	113
Les deux morales	125
Le Portefeuille	135
L'Enterrement	143
Les deux blessés de madame Bérulle	153
La Démarche	163
La Nuit d'été, semblable à l'éternelle aurore	173
Un Homme heureux	183
Un Conflit	197
La Perle	207
François Bacon	217
Le Dragon d'eau	227
Les deux gendarmes	241
A Kermaria	251

Paris — L. Marethieux, imprimeur, 1, rue Cassette.

Pages.

La Perle 207
François Bacon. 217
Le Dragon d'eau 227
Les deux gendarmes 241
A Kermaria 251

Paris — L. Marethieux, imprimeur, 1, rue Cassette.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION

26, rue Racine, PARIS (6e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 Jésus.

ACKER (Paul). **L'Oiseau vainqueur**, roman (12e mille).. 5 »
— **Les deux Amours**, roman (3e mille)..... 5 »
AICARD (Jean), *de l'Académie française*. **Gaspard de Besse**, roman (6e mille)..... 6 75
— **Le fameux chevalier Gaspard de Besse**, roman (6e mille)..... 6 75
— **Arlette des Mayons**, roman (4e mille)..... 5 »
AJALBERT (Jean), *de l'Académie Goncourt*. **Sao Van Di**, mœurs du Laos, roman (5e mille)..... 5 »
— **Dix années à Malmaison** (1907-1917) (3e mille).... 6 50
ALANIC (Mathilde). **Nicole mariée**, roman (4e mille)... 6 75
— **L'Essor des colombes**, roman (5e mille)..... 5 »
ANTHOLOGIE DES AUTEURS GAIS CONTEMPORAINS. **Leurs meilleures histoires** (5e mille)..... 5 »
BACHELIN (Henri). **Le Petit**, roman (3e mille)..... 5 »
— **Le Village**, roman (3e mille)..... 5 »
— **Le Serviteur**, roman (*Prix Femina-Vie Heureuse*) (5e mille)..... 5 »
BARBUSSE (Henri). **Clarté**, roman (90e mille)..... 5 75
— **Le Feu**, *Journal d'une escouade*, roman (*Prix Goncourt*) (300e mille)..... 5 75
— **Nous autres...**, *Contes* (23e mille)..... 5 75
— **Paroles d'un Combattant** (20e mille)..... 6 75
BATIFFOL (Louis). **L'Alsace est Française, par ses origines, sa race, son passé** (7e mille)..... 5 »
BINET-VALMER. **Le Plaisir**, roman (12e mille)..... 5 75
— **Le Mendiant magnifique** (3e mille)..... 5 »
BIRABEAU (André). **Annette et son Américain**..... 5 »
BORDEAUX (Henry), *de l'Académie française*. **La nouvelle Croisade des enfants**, roman (23e mille)..... 5 »

BOURCIER (Emmanuel). **Jeanne**, roman (3 mille)..... 5 »
BOUTET (Frédéric). **Lucie, Jean et Jo**, roman (4e mille). 5 »
CHÉRAU (Gaston). **Champi-Tortu**, roman, 2 volumes (13e mille)..... L'un. 5 75
— **Le Monstre** (5e mille)..... 5 »
COLETTE (Colette Willy). **L'Entrave**, roman (25e mille). 5 »
CORDAY (Michel). **Les Révélées**, roman (21e mille).... 5 75
— **Les Embrasés**, roman contemporain (13e mille).... 5 75
— **Les Mains propres**, essai d'éducation sans dogme (5e mille)..... 5 »
COURTELINE (Georges). **Théâtre** (2 volumes)..... L'un. 5 »
CROISSET (Francis de). **Théâtre** (2 volumes).... — 5 »
CYRIL-BERGER. **Pendant qu'il se bat**, roman. Préface de M. Henri Barbusse (3e mille)..... 5 »
DARIN (Maurice). **La Bête et l'Ange**, roman (3e mille). 5 75
— **L'Affaire Salvator**, roman (3e mille)..... 5 »
DAUDET (Léon), *de l'Académie Goncourt*. **Dans la lumière**, roman (15e mille)..... 5 »
— **Le Cœur et l'Absence**, roman (25e mille)..... 5 »
DAUTRIX (Elie). **L'Absent**, roman (10e mille)..... 5 »
DONNAY (Maurice), *de l'Académie française*. **Dialogues d'hier** (4e mille)..... 6 75
DUVERNOIS (Henri). **Edgar**, roman (5e mille)..... 5 »
ESPARBÈS (Georges d'). **Ceux de l'an 14!** (6e mille)..... 5 »
FABRE (Emile). **Théâtre**. Tome Ier (3e mille)..... 6 75
FABRI (Georges). **La vilaine Bête**..... 5 »
FARRÈRE (Claude). **La dernière Déesse**, roman (30e m.). 6 75
— **La Maison des Hommes vivants**, roman (26e mille). 5 »
— **Fumée d'opium**. Nouvelle édition, illustrée par Louis Morin..... 5 »
— **Quatorze histoires de soldats** (27e mille)..... 5 »
— **L'Homme qui assassina**, roman. Nouvelle édition illustrée par Ch. Atamian..... 5 »
FIERRE (Jacques). **Les Galères dans la Rade** (Corfou)... 5 »
FISCHER (Max et Alex). **Pour les amants, pour les époux, pour tout le monde**. Illustrations de L. Métivet (14e mille)..... 6 75
— **L'Amant de la Petite Dubois**, roman (23e mille)... 5 »
FLAMMARION (Camille). **La Mort et son Mystère**. — I. **Avant la Mort** (10e mille)..... 6 50
FOLEY (Charles). **Fleur d'Ombre**, roman (9e mille)..... 5 »
— **Sylvette et son blessé**, roman (14e mille). *Couronné par l'Académie française*..... 5 »
FONCK (René). **Mes Combats**. Préface du Maréchal Foch (10e mille)..... 5 75

FOUCAULT (André). **Les Grimaces de la Gloire** (4e mille). 5 75
*** **Cahiers d'une femme de la zone** (10e mille)..... 5 »
FRAPIÉ (Léon). **Nouveaux Contes de la Maternelle** (4e mille)..... 5 »
— **Bonnes gens** (3e mille)..... 5 »
FRAPPA (Jean-José). **L'Idée**, roman (4e mille)..... 5 »
— **A Salonique, sous l'œil des Dieux!** roman (37e mille). 5 75
GARNIER (Noël). **Le Don de ma Mère**, poèmes. Préface de Henri Barbusse..... 6 75
GENEVOIX (Maurice). **Jeanne Robelin**, roman (4e mille). 5 75
GÉNIAUX (Charles). **Mes Voisins de campagne** (3e mille). 5 75
— **La Famille Messal**, roman (4e mille)..... 5 »
HERMANT (Abel). **La Vie à Paris (dernière année de la guerre : 1918)** (3e mille)..... 5 »
— **Histoire amoureuse de Fanfan**, roman (7e mille).... 5 »
HIRSCH (Charles-Henry). **La Chèvre aux pieds d'or**, roman (4e mille)..... 6 75
— **Le Craquement**, roman (4e mille)..... 5 »
— **« Petit » Louis, boxeur**, roman (5e mille)..... 5 »
— **Le Cœur de Poupette**, roman (6e mille)..... 5 »
LAPARCERIE (Marie). **La Fête est finie!** roman (5e mille). 5 »
LATZKO (Andréas). **Les Hommes en guerre**, traduit de l'allemand par Magdeleine Marx (5e mille)..... 6 75
LEFEBVRE (Raymond). **Le sacrifice d'Abraham**, roman (3e mille)..... 5 75
LEFEBVRE et VAILLANT-COUTURIER. **La Guerre des Soldats** (5e mille)..... 5 »
LEVEL (Maurice). **Le manteau d'Arlequin**, roman (4e m.). 5 75
— **Mado ou la Guerre à Paris** (6e mille.)..... 6 75
LOTI (Pierre), *de l'Académie française*. **Quelques aspects du vertige mondial** (17e mille)..... 5 »
MACHARD (Alfred). **Les Cent gosses** (4 mille.)..... 6 75
— **Poucette ou le plus jeune Détective du monde**, roman d'aventures (4e mille)..... 5 »
MACHARD (Raymonde). **Tu Enfanteras**, roman d'une maternité (6e mille). *Couronné par l'Académie française*. 5 »
MARGUERITTE (Paul), *de l'Académie Goncourt*. **Gens qui passent** (8e mille)..... 5 75
— **Adam, Ève et Brid'oison** (5e mille)..... 5 »
— **Jouir**, roman (65e mille). 2 vol..... L'un 6 75
MARGUERITTE (Victor). **Au Bord du gouffre** (août-septembre 1914), (35e mille)..... 7 »
MARX (Magdeleine). **Femme** (10e mille)..... 6 75
MIRBEAU (Octave). **Chez l'illustre écrivain** (10e mille)... 5 »
— **La Pipe de cidre** (13e mille)..... 5 »
— **La Vache tachetée** (10e mille)..... 5 »

MONTFORT (Eugène). **Un Cœur vierge**, roman (6e mille). 6 75
— **Les Cœurs malades**, roman (5e mille). 5 75
NION (François de). **Jacqueline et Colette**, roman (4e mille). 5 »
— **Son sang pour l'Alsace...**, roman (3e mille). 5 »
ORLIAC (Jehanne d'). **Madeleine de Glapion, demoiselle de Saint-Cyr**, roman (3e mille). 5 »
PRÉVOST (Marcel), *de l'Académie française*. **D'un poste de commandement** (12e mille). 5 »
REBOUX (Paul). **Romulus Coucou**, roman nègre (8e mille). 6 75
— **Josette**, roman (7e mille). 5 »
— **Blancs et Noirs** (Illustré) (5e mille). 5 »
RÉVAL (G.). **L'Infante à la rose**, roman (3e mille). 6 75
RICHEPIN (Jean), *de l'Académie française*. **L'Ame américaine** (4e mille). 6 75
— **Théâtre en vers**, tome Ier (3e mille). 5 »
— **Poèmes durant la guerre** (4e mille). 5 »
— **Proses de guerre** (4e mille). 5 »
ROBERT (Louis de). **Le Roman d'une Comédienne** (4e mille). 5 »
ROSNY Aîné (J.-H.), *de l'Académie Goncourt*. **L'Appel du Bonheur**, roman (6e mille). 5 »
— **Confidences sur l'Amitié des tranchées** (5e mille). 5 »
— **Et l'Amour ensuite**, roman (10e mille). 5 »
SARRAIL (Général). **Mon commandement en Orient (1916-1918)** (10e mille). 7 75
SAVIGNON (André). **Une Femme dans chaque port** (scènes anglaises) (3e mille). 5 »
SÉE (Edmond). **Confidences** (3e mille). 5 »
TIMMORY (Gabriel). **Monsieur Pédicule**. 6 75
— **La Colonelle Von Schnick**, roman (3e mille). 5 »
VAILLANT-COUTURIER. **Une Permission de Détente**, roman (3e mille). 5 »
VALDAGNE (Pierre). **Ce que craignait Victor Fournette**, roman (3e mille). 5 »
VANDÉREM (Fernand). **Le Miroir des lettres** (3e mille). 5 »
VEBER (Pierre). **Mademoiselle Fanny** (3e mille). 5 »
VIGNES-ROUGES (Jean des). **Sous le Brassard d'Etat-Major**, roman (3e mille). 5 »
— **André Rieu, officier de France**, roman (7e mille). 5 »
VIVIANI (René). **La Mission française en Amérique**. 5 »
ZAMACOÏS (Miguel). **Les Rêves d'Angélique** (4e mille). 5 »

Pour la Bibliothèque de PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE demander le Catalogue spécial.